

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES SQUEEGEES DU CENTRE-VILLE DE MONTRÉAL :
EN QUÊTE DE RECONNAISSANCE SOCIALE ET D'ESTIME DE SOI

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR
FANNY LEMÉTAYER

JUILLET 2002

REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier tout d'abord les jeunes que j'ai rencontrés pour s'être livré à moi avec générosité ainsi que pour tout ce qu'ils m'ont apporté personnellement au terme de ces relations. Je leur souhaite de trouver leur voie et d'être enfin heureux.

Je voudrais de plus remercier madame Danielle Laberge, ma première directrice, pour ses encouragements et son soutien. Professeure au département de sociologie et directrice du Collectif de recherche sur l'itinérance (CRI) au moment d'entreprendre mon mémoire, elle a dû passer le flambeau lors de sa nomination à titre de Vice-rectrice à la recherche et à l'enseignement de l'UQAM.

Madame Shirley Roy, également professeure au département de sociologie et chercheure au CRI, a aimablement accepté de prendre le relais de la direction de mon mémoire dans ma dernière année de rédaction. Je la remercie d'avoir été si disponible, encourageante et à l'écoute de mes inquiétudes.

Merci également à mes proches, ma famille et mes amis, dont le soutien et la patience ont été remarquables. Un gros merci à mes parents et mon frère, qui malgré la distance, ont été une grande source d'encouragement. Merci Jean-François, pour ton soutien, tes conseils, tes corrections et pour ce que le partage de nos angoisses ont apporté de positif. Merci Ivan d'avoir pris le temps de me corriger malgré ta thèse à terminer ! Et merci Andréas pour tes courriels très motivants.

Merci aussi à Céline Bellot et Marie Vanbremeersch qui m'ont fait part avec générosité de leurs sources bibliographiques. Et merci à Gaëtan Beaudet pour sa gentillesse et pour tout le temps passé à corriger minutieusement mon mémoire.

TABLES DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	ii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
REPÈRES EMPIRIQUES ET THÉORIQUES.....	11
1.1 Les laissés-pour-compte de la socialisation	12
1.1.1 La socialisation comme facteur d'exclusion.....	12
1.1.2 L'exclusion sociale et la marginalisation.....	14
1.1.3 L'exclusion : le résultat d'un double processus	16
1.2 Mutation des institutions clés de la vie sociale et économique : la famille, l'école, le travail.....	17
1.2.1 La famille : premier lieu de socialisation.....	17
1.2.2 L'école et l'insertion professionnelle.....	21
1.2.3 Le cas des jeunes au Québec.....	22
1.2.4 L'itinérance au Québec	24
1.3 Les réalités des jeunes de la rue au Québec	26
1.3.1 Le passé familial	26
1.3.2 L'institutionnalisation des jeunes.....	29
1.3.3 Le paradoxe du milieu urbain : contraignant et attractif.....	30
1.3.4 Les différents « jobs » de rue	32
1.3.4.1 La mendicité.....	32
1.3.4.2 La prostitution de rue	35
1.3.4.3 La vente de drogue.....	40
1.3.5 Le « squeegeeing » : recension des études.....	44

CHAPITRE II	
LES CHOIX MÉTHODOLOGIQUES	49
2.1 Le type de recherche	50
2.2 Le territoire de recherche et le déroulement du terrain	51
2.3 L'échantillon	53
2.3.1 Procédure d'échantillonnage	53
2.3.2 Définition de la population	55
2.4 La collecte des données : l'entretien semi-directif.....	57
2.5 Présentation des résultats généraux.....	59
CHAPITRE III	
ANALYSE DES ENTRETIENS	66
3.1 Les désordres familiaux prémisses et révélateurs du type d'itinérance	67
3.1.1 La rupture des liens familiaux.....	68
3.1.2 Le type de rupture : déterminant de la forme d'inscription dans l'itinérance.....	72
3.2 Le milieu urbain comme nouvel espace de vie/survie et de construction identitaire.....	75
3.2.1 Se loger et habiter : une affaire d'aptitudes sociales et de désir	76
3.2.2 Comment se nourrir en ville? : le rapport à l'aide (communautaire, gouvernementale, parentale).....	80
3.2.3 La drogue : le lot quotidien de ces jeunes	85
3.2.4 Le mythe de l'autonomie naturelle	90
3.3 La pratique du squeegee : une tentative de socialisation	93
3.3.1 Les activités urbaines lucratives antérieures à la pratique du squeegee.....	93
3.3.2 Les débuts de la pratique du squeegee : motivation et initiation	96
3.3.3 Les étapes et le savoir-faire de la pratique	99
3.3.4 Le squeegeeing : l'exercice d'un travail	103
3.3.4.1 L'effort et le service rendu	103
3.3.4.2 Un « travail » stigmatisé	107

3.3.4.3 La fréquence et le sens donné à la pratique : déterminants du degré de marginalisation.....	110
3.3.4.4 Un effort de normalisation contrarié par la judiciarisation	112
3.3.5 Les caractéristiques organisationnelles du squeegeeing :	
reflet de leur rapport au travail conventionnel	114
3.3.5.1 Les conditions de travail : squeegeeing versus travail conventionnel	114
3.3.5.2 Leur représentation du travail conventionnel.....	117
3.3.5.3 Leur rapport à l'argent	122
3.3.5.4 Les bénéfices du squeegeeing	125
3.4 S'en sortir : projection vers l'avenir et volonté d'intégration	128
3.4.1 Dealer avec son identité déviante : le rapport aux autres.....	128
3.4.2 Demande de reconnaissance sociale : les différentes positions face à la légalisation du squeegeeing	132
3.4.3 Perspectives d'avenir	135
3.4.2.1 Projets, rêves et idéaux.....	135
3.4.2.2 La rue comme un amant difficile à quitter : les trajectoires d'enfermement dans la drogue.....	139
 CONCLUSION	 142
 ANNEXE A GUIDE D'ENTRETIEN	 146
 BIBLIOGRAPHIE	 148

RÉSUMÉ

Notre recherche s'intéresse aux jeunes qui pratiquent le squeegee au centre-ville de Montréal. Cette pratique urbaine est un phénomène récent et encore mal compris, ce qui donne lieu à diverses controverses parmi la collectivité. La rencontre de ces jeunes est alors un des objectifs de cette recherche afin de mieux saisir la représentation qu'ils ont d'eux-mêmes à travers cette pratique stigmatisée, et de comprendre le sens qu'ils y associent. Selon notre hypothèse principale, la pratique du squeegee, malgré sa marginalité, possède plusieurs similarités avec le travail conventionnel, et permet donc aux jeunes de considérer leur pratique en terme de travail, témoignant dès lors de leur volonté d'insertion sociale.

La pratique du squeegee étant un sujet peu documenté, nous avons donc alimenté notre problématique grâce à divers sujets liés, tels que l'itinérance, le processus d'exclusion, le phénomène des jeunes de la rue, et enfin trois pratiques urbaines lucratives (la quête, la vente de drogue et la prostitution de rue). Ceci dans le but de comprendre le processus de mise en marge en amont de la rue, ainsi que les étapes du parcours des jeunes qui les ont éloignés de l'insertion sociale et les a amenés à vivre dans / de la rue. L'exploration de trois pratiques urbaines lucratives a permis de mettre en évidence la spécificité de la pratique du squeegee et par conséquent des motivations particulières des jeunes qui l'empruntent.

Ainsi, afin de mieux saisir les représentations de ces jeunes, nous avons privilégié une démarche compréhensive de type qualitatif. Nous avons donc réalisé 11 entretiens semi-directifs durant l'hiver 2000-2001. L'analyse de ces entretiens a dévoilé que les jeunes considéraient leur pratique comme une forme de travail, à cause des efforts, du service, de la discipline et de l'attitude professionnelle que la pratique suppose. De plus, nous avons constaté que par l'intermédiaire de cette pratique les jeunes développaient des habilités susceptibles de les aider à s'insérer sur le marché du travail. Cependant, il est difficile d'affirmer que la pratique du squeegee permet aux jeunes de s'insérer sur le marché du travail, quand d'un autre côté, la répression infligée à ces jeunes tend plutôt à les marginaliser et les éloigner de l'insertion sociale.

Mots Clés : Squeegeeing _ Jeunes de la rue _ Jeunes _ Squeegee _ Stratégie de débrouillardise _ Pratique urbaine _ Itinérance _ Marginalité.

INTRODUCTION

Le mot anglais « squeegee » est défini comme étant un « balai en caoutchouc utilisé pour laver les vitres »¹. Le nom « squeegee » a été repris par les médias et adopté par la collectivité, pour désigner les jeunes qui nettoient les pare-brise des voitures arrêtées aux différents carrefours du centre-ville de Montréal, en échange d'une contribution volontaire de la part des automobilistes. On dit alors « le squeegee », « la pratique du squeegee »² ou « le squeegeeing » (Courville, 1998 ; Foisy, 1999) pour désigner cette pratique, et « squeegeer » est le verbe utilisé pour l'action.

Adopté par de jeunes marginaux à Montréal, cette pratique voit le jour au début des années 90 (Crago, 1998 ; Foisy, 1999 ; Bujold, 2001). Crago (1998) affirme que cette stratégie de débrouillardise s'est d'abord développée dans les pays d'Amérique du Sud dans les années 80, pour ensuite se propager en Europe et en Amérique du Nord. Contrairement à la situation des grands centres urbains américains où ce sont des adultes en situation de pauvreté qui se sont appropriés la pratique, à Montréal, ce sont des jeunes en situation de rue. À ces débuts, la pratique du squeegee est perçue par la collectivité comme une alternative à la quête qui permet aux jeunes d'être actifs et le service offert légitime la contribution. À cette époque (avant 1996), les citoyens appuyaient et encourageaient les jeunes adeptes du squeegee. À Montréal, c'est en 1996³ que la pratique connaît une forte expansion et, dès lors, elle apparaît problématique pour plusieurs acteurs sociaux et notamment les automobilistes, les

¹ Dictionnaire Harrap's Shorter, Edinbourg, Chambers Harrap publishers, janv 2000.

² Pour ne pas rendre la compréhension ambiguë, nous utiliserons principalement « la pratique du squeegee » et « le squeegeeing » pour désigner la pratique. De même, que le terme « squeegee » ne sera utilisé que pour désigner les jeunes pratiquants. Lorsqu'il sera question de l'objet en tant que tel (la raclette ou le balai), nous le spécifierons.

³ « Il y aurait une centaine de « squeegees » à Montréal selon l'organisme communautaire Le Bon Dieu dans la rue » in La Presse du 26 juillet 1997.

commerçants, les élus municipaux... La police urbaine de Montréal reçoit alors de nombreuses plaintes de commerçants qui font état de la présence peu esthétique de ces jeunes devant leur commerce, craignant que les clients ne soient rebutés ou effrayés. Les règles de l'espace public sont alors négligées par les commerçants au profit de leurs intérêts privés (Crago, 1998). Les automobilistes quant à eux, prétendent subir une trop grande sollicitation étant donné le nombre de jeunes, et certains rapportent des expériences agressives avec ces derniers⁴. Les médias s'en mêlent et dépeignent alors un portrait peu flatteur de ces jeunes qu'ils qualifient de profiteurs⁵, de peu rassurants⁶, de provocateurs⁷, etc. Cette nouvelle pratique et les jeunes qui l'empruntent suscitent beaucoup d'intérêts et deviennent une source d'inspiration au sein de milieux aussi divers que celui de la photographie⁸, du cinéma⁹, de la publicité¹⁰, de la chanson¹¹, de la peinture¹² que du théâtre¹³.

Les élus municipaux restent cependant partagés entre la volonté de répondre aux craintes de la collectivité et la peur de provoquer des réactions au sein notamment des organismes communautaires, et ce dans la mesure où leurs agissements à l'égard de ces jeunes pourraient être jugés trop radicaux et non respectueux de leurs droits. Tolérance zéro comme à New York ou encadrement de la pratique, telle est la

⁴ Aucune agression physique de la part d'un jeune envers un automobiliste n'a jamais été signalée, par contre l'inverse a déjà été relevé plusieurs fois. Anna-Louise Crago note que de nombreuses plaintes ne relatent que des craintes liées à l'apparence et au mode de vie de ces jeunes.

⁵ La Presse, *Impossible de faire deux pas sans se faire quémander de l'argent*, 27/07/1996.

⁶ Idem

⁷ La Presse, *Les squeegees contre-attaquent*, 22/05/1996.

⁸ Yves Nantel (1999), *Les squeegees*. Catalogue de l'exposition des photographies d'Yves Nantel. Montréal, Galerie Lieu Ouest.

⁹ Daniel CROSS, *SPIT: Squeegee Punks In Traffic*, (77 min), Canada, 2001.

¹⁰ En 1998, pour une publicité de la compagnie Bell, Benoît Brière se déguise en squeegee. En 1999, Volkswagen à l'occasion de la sortie de sa nouvelle Golf lance une publicité télévisée avec Jacques Villeneuve et quelques jeunes squeegees qui nettoient son pare-brise.

¹¹ Le groupe québécois Yelo Molo sort en 1999 le titre « squeegee deadly ».

¹² Mary Seymour, une artiste ontarienne peint de 1998 à 2000 plusieurs toiles qui mettent en scène des jeunes qui pratiquent le squeegee. Une de ses toiles à pour titre « Saturday afternoon, squeegee kids » 1998.

¹³ « La terre est tellement grande... » est une pièce écrite et interprétée par Margaret Mc Brearty à *La petite licorne* en 2001. Ce « one women show » met en scène l'histoire d'une ancienne squeegee.

question du moment ? En 1997, le Comité de travail jeunesse centre-ville opte pour le compromis en suggérant de permettre aux jeunes de laver les pare-brise directement dans les stations services. Seulement malgré le consentement des garagistes, les compagnies pétrolières refusent de peur que cette association avec de jeunes marginaux ne « salisse » leur image de marque (quoique l'image du squeegee fût récupérée par certaines marques, voir la note 10).

La répression policière puise alors sa légitimité dans les nombreuses plaintes, la crainte collective et la menace qu'inspire la présence de ces jeunes. C'est alors le commencement des mesures de « nettoyage » (1992)¹⁴ qui consistent à sortir de la ville les itinérants, marginaux, pauvres, quêteux...ou à leur infliger de façon massive des contraventions. Ces mesures ont pour objectif d'améliorer la qualité de vie urbaine, de rendre la ville plus esthétique, agréable et plus sécuritaire, en somme d'écarter tout ce qui représente une nuisance à la prospérité. Bien souvent, elles se déroulent avant un grand événement culturel ou à l'approche d'une vague touristique¹⁵. L'été 1998 a été la période où les enjeux autour de la pratique du squeegee se sont constitués (Bellot, 2001 :198). En effet, jusque là (août 1998), la répression policière s'appuyait sur deux infractions pour sanctionner les jeunes pratiquant le squeegee. La première incrimination est issue du Code de sécurité routière ; L'article 448 stipule que :

Un piéton ne peut se tenir sur la chaussée pour solliciter son transport ou pour traiter avec l'occupant d'un véhicule.

¹⁴ En 1992, Montréal fête son 350^{ème} anniversaire et, pour l'occasion, le maire de l'époque, Jean Doré, instaure la première mesure de « nettoyage » du Square Berri (d'inspiration new-yorkaise). Cette mesure prend ensuite l'allure d'une tradition puisqu'elle est répétée en 1994 au Carré St- Louis, en 1996 et 1997 sur la place Emilie-Gamelin, en 1997 sur la Place Pasteur, etc.

¹⁵ A la mi-juin, la course de Formule 1 ouvre la période des festivités qui s'étend jusqu'à la fin août. Le périmètre des festivals correspond aux espaces où se trouvent les itinérants et les jeunes de la rue.

Le montant du constat d'infraction s'élève à 27\$ au moment du constat et à 222\$ au moment de l'émission du mandat d'emprisonnement. La seconde incrimination est issue d'un règlement municipal. L'article 21 du règlement C4 sanctionne :

Quiconque de s'être tenu sur le trottoir, sur la voie publique ou à un lieu de stationnement dans le but de solliciter la surveillance ou la garde d'un véhicule ou d'offrir ses services pour nettoyer, essuyer ou polir un véhicule, sans permis du directeur¹⁶.

La contravention s'élevait à 135\$. Tandis que ce dernier règlement s'adressait directement aux jeunes qui pratiquent le squeegee (mais pas exclusivement), le premier demeure plus général¹⁷. Cependant comme le souligne Crago (1998), dans le deuxième article (Art 21, C4), l'illégalité réside non dans le geste mais dans l'absence de permis. D'ailleurs, le conseil de Ville de Montréal et celui de la Communauté urbaine de Montréal décidèrent de ne plus appliquer ce dernier règlement à partir d'août 1998, à cause des nombreuses interpellations de la part des intervenants et des squeegees qui réclamaient ce fameux permis (Bellot, 2001 :198). La stratégie punitive concernant la pratique du squeegee cible particulièrement les jeunes de la rue puisque c'est une stratégie de survie qui les caractérise. Cependant à Montréal, la stratégie punitive n'a jamais abouti à la mise en place d'un article criminalisant la pratique du squeegee en tant que telle, comme on peut le voir en Ontario¹⁸ (Bellot, 2001 :197). Néanmoins la

¹⁶ Le directeur du service de police ou le directeur du service de la circulation et du transport.

¹⁷ En cas de récidive, ces deux constats d'infraction mènent à la procédure habituelle décrite dans l'article 75 CCP qui donne l'autorisation aux forces de police de détenir un récidiviste si cette détention est le seul moyen de mettre fin à l'infraction. (Bellot, 2001 :199)

¹⁸ En 1999, le parlement ontarien adopte la loi 8 qui interdit « la sollicitation agressive, la sollicitation de personnes dans certains lieux et le rejet de choses dangereuses dans certains lieux. » La pratique du squeegee est alors considérée comme une « sollicitation agressive » en Ontario, et est sanctionnée, d'une amende maximale de 500\$, pour la première infraction et d'une amende maximale de 1000\$ et/ou un maximum de 6 mois d'emprisonnement pour les infractions suivantes. Cette loi est copiée dans d'autres villes canadiennes, et notamment à Winnipeg où l'on interdit la « sollicitation commerciale ». (Bellot, 2001 :197)

police fait appel à toutes sortes de règlements¹⁹ pour sanctionner les squeegees et ainsi les marginaliser davantage.

Les comportements et le mode de vie de ces jeunes situés en dehors des sphères conventionnelles de socialisation telles que l'école, la famille et le travail, dérangent, par la paresse, la révolte, la déviance, la délinquance et la contagion qu'ils semblent évoquer pour la collectivité. En somme, cette pratique dérange principalement parce qu'elle est adoptée par des jeunes en situation de rue et que la collectivité considère que ces jeunes ne sont pas à leur place dans cette situation (Bellot, 2001). Dès lors, la stigmatisation cible moins la pratique en tant que telle que les jeunes qui l'adoptent. Ils sont alors considérés comme déviants ou inadaptés aux normes de la société, et la réponse apportée pour mettre fin à cette inadaptation, est donc le contrôle et la punition (Thomas, 2000 : 295). Cependant la répression est bien souvent une conséquence sociale de la méconnaissance de la réalité de ces jeunes qui vivent de et/ou dans la rue (Parazelli, 1997).

Notre intérêt pour ces jeunes et leur pratique réside dans le fait que le squeegeeing se démarque des autres stratégies de survie contemporaines en milieu urbain comme la quête, la prostitution, la vente de drogue, la vente de journaux... dans la mesure où il représente bien souvent une alternative à ces autres stratégies de survie bien plus discriminantes, plus immorales et parfois passives. Il nous apparaît alors clair que ces jeunes, à travers le choix de cette pratique particulière ont quelque chose à exprimer.

Cette pratique qui est contrôlée et punie ne correspond pourtant pas à un acte reprochable en soi, puisqu'elle consiste à laver des vitres. À travers l'adoption d'une pratique qu'ils estiment acceptable, ces jeunes tentent peut-être d'exprimer leur volonté de se distancer des activités déviantes et discriminantes en normalisant leurs

¹⁹ Les jeunes reçoivent des contraventions pour avoir craché sur le trottoir, pour avoir occupé plus d'une place sur un banc public...

actes. Le squeegeeing représenterait alors la réponse à leur situation de rue tout en étant garant de leur dignité et de leur volonté de ne pas s'éloigner (ou de se rapprocher) de la norme.

Même si l'on considère la vie dans la rue comme étant en rupture avec la socialisation traditionnelle, on ne peut pas supposer pour autant qu'elle est exempte de socialisation. En ce sens Parazelli parle d'une socialisation marginalisée :

...pourquoi ne pas envisager le sens des pratiques des jeunes de la rue comme la quête d'une normativité de remplacement pouvant jouer le rôle de garant socio-symbolique de l'action ? (...) la socialisation marginalisée représenterait un effort d'insertion sociale par la marge bref, une façon paradoxale de revendiquer une place sociale... (Parazelli, 1998)

Plutôt que de considérer ces jeunes comme des victimes ou des délinquants, pourquoi ne pas leur accorder plutôt un rôle d'acteur, conscient du monde qui les entoure et de ses mécanismes sociaux ? Pourquoi ne pas considérer alors leur pratique comme le résultat d'une construction qui vise à joindre les valeurs exigées par la société avec leurs propres valeurs et les moyens qui sont les leurs. La pratique de ces jeunes ne fait-elle pas référence à la norme dans ce qu'elle a de semblable avec le travail formel ? Dans la mesure où ces jeunes sont engagés de par leur situation de rue, dans un processus d'autonomisation, le squeegeeing comme stratégie de débrouillardise apparaît calqué sur le travail conventionnel puisque l'obtention d'un salaire garantit l'autonomie et l'indépendance financière. En d'autres termes, pourquoi ne pas considérer cette pratique comme ce qui leur permet le passage vers l'autonomie, et ce au même titre que n'importe quel travail. En fait, cette pratique n'a-t-elle de sens pour ces jeunes que dans la mesure où elle fait référence à la société actuelle, qui pose le travail comme étant central et garant du statut social et de la dignité des individus ? Au lieu de concevoir cette pratique comme un défaut ou comme le résultat d'une inadaptation sociale, pourquoi ne pas poser plutôt cette pratique comme étant consciemment orientée vers la norme dans le but d'engager ses actes vers la normalisation et l'insertion sociale ?

Par l'intermédiaire de cette pratique alternative source d'autonomie, ces jeunes ne revendiquent-ils pas une place sociale ? Pourquoi ne pas considérer la pratique du squeegee comme un mode alternatif de construction de soi et de leur autonomie ? Loin d'être en dehors du monde social, ces jeunes, par l'intermédiaire de la pratique du squeegee, ne témoignent-ils pas de leur proximité (ou leur volonté de se rapprocher) de la norme et des logiques sociales qui régissent la vie en société ?

Hypothèses

Le squeegeeing suppose une régularité dans la pratique (pratique quotidienne ou journalière, aux mêmes horaires...) dans la mesure où l'on ne s'improvise pas squeegee pour un jour, puisque cette pratique exige une implication à long terme. Dès lors, cette régularité dans la pratique entraîne des habitudes (habitudes des lieux, des horaires, des compagnons de travail, habitudes de travail...) qui révèlent une certaine stabilité dans la vie des squeegees. Aussi, cette pratique nécessite que l'individu soit un minimum organisé (se fixer des objectifs, recherche des lieux stratégiques, détection rapide de clients potentiels...) et qu'il ait acquis certaines techniques et habiletés (capacité de séduire le client, savoir travailler vite et efficacement...). En somme, par l'implication personnelle, l'organisation et certaines compétences qu'il requiert, on peut dire que le squeegeeing demande une certaine attitude professionnelle. Dès lors, hormis le fait qu'il contrevient à certaines règles de la circulation, le squeegeeing possède les caractéristiques du travail ordinaire, définit comme une « activité laborieuse, professionnelle et rétribuée » (Petit Robert, 1997), s'opposant donc à l'oisiveté et à l'inactivité. Par contre, le squeegeeing ne peut être assimilé à un métier puisque ce dernier désigne un genre de travail reconnu ou toléré comme tel par la société.

Dès lors, cette similarité avec le travail ordinaire pousse les jeunes à concevoir le sens de leur pratique en termes de travail. Nous posons l'hypothèse suivante : Les

jeunes qui pratiquent le squeegee ont le sentiment d'exercer un travail, dans la mesure où cette pratique possède les caractéristiques du travail ordinaire et qu'elle répond au schéma : offre de service / rémunération en échange du service rendu (le gain correspondant à un investissement et donc à un effort de la part de l'individu).

Les squeegees estiment être actifs, contrairement aux mendiants qui demeurent passifs (Vanbremeersch, 1998), et c'est dans cette action qu'ils puisent une valorisation. En effet, dans notre société qui tend à valoriser l'individu par son travail, les squeegees parviennent à se valoriser par l'intermédiaire de cette activité calquée sur le travail. Le délit commis en réalisant la pratique du squeegee demeure mineur pour eux, puisque les infractions aux règles de la circulation sont en général tolérées par la société, car la majorité des individus en commettent. N'ayant pas accès au travail salarié, ces jeunes ont alors innové en trouvant une « combine ». Comme disait l'ancien Maire de Montréal, Pierre Bourque : « ce sont des entrepreneurs » dans le sens où, par leur offre, ils ont créé une demande. Les squeegees se sont construits un job sur mesure, en s'éloignant de contraintes, telles l'autorité d'un patron, la discipline et l'horaire imposés. Le squeegeeing apparaît alors comme une alternative au travail salarié, valorisant la liberté et l'autogestion, deux conditions que les jeunes n'ont pas rencontrées dans le travail formel.

Notre société garantit l'obtention d'un statut social et donc la reconnaissance sociale sous condition d'obtenir un travail ; les squeegees ont bien saisi les mécanismes du monde social et leur pratique garde les traces de ce raisonnement (Jean Gagné, 1996). Nous faisons l'hypothèse que ces jeunes à l'aide de cette pratique revendiquent le droit à une reconnaissance sociale. On peut alors parler de socialisation marginalisée (Parazelli, 1997) dans la mesure où ils ont appliqué le modèle du processus d'intégration par le travail, mais que ce travail demeure non reconnu par la collectivité.

Dès lors, nous posons cette socialisation marginalisée par l'intermédiaire du travail illégal comme le témoin d'une volonté d'intégration à la société de la part des squeegees. En d'autres termes, on peut dire qu'à travers les caractéristiques de cette pratique (organisation, initiative, habilités...), les squeegees expriment, d'une certaine façon, leur volonté de s'intégrer socialement.

Objectifs

Tout au long de notre recherche, nous avons tenté de situer notre propos à l'écart des discours misérabilistes qui dépeignent les jeunes de la rue, et les itinérants en général, comme des victimes de la société, exempts de toute marge de manœuvre et de qualité d'acteur. Nous avons aussi essayé de nous éloigner des discours qui à l'inverse, posent l'expérience des jeunes de la rue comme l'expression d'un choix délibéré, une rébellion, une volonté de provocation et un refus volontaire de prendre sa place dans la société. En somme, nous avons tenté de rendre compte de la diversité des situations et des perceptions de ces jeunes en nous tenant à l'écart de jugements englobants et réducteurs.

Les jeunes de la rue n'ont que peu d'occasions de s'exprimer. Il importe d'établir un dialogue avec eux, car leur parole est centrale et nous semble être une clé essentielle à la compréhension de leur pratique. Dès lors, il nous apparaît essentiel de consacrer une place importante à certaines de leurs interventions²⁰ afin de comprendre leur situation et le sens qu'ils attribuent à leurs actes.

Dès lors, le principal objectif est d'aller à la rencontre de ces jeunes qui pratiquent le squeegee afin de comprendre qui ils sont, de savoir comment il se perçoivent et d'essayer de saisir la représentation qu'ils ont d'eux mêmes à travers cette pratique ainsi que le sens qu'ils attribuent à cette pratique stigmatisée.

²⁰ Nous avons essayé de justifier nos analyses, à chaque fois que possible, en citant les propos des jeunes.

Le présent mémoire se divise en trois chapitres. Le premier chapitre a pour objectif d'explorer les différents repères empiriques et théoriques liés à la problématique de l'itinérance, des jeunes de la rue et des « jobs de rue » empruntés par les jeunes. Dans un premier temps, il sera question de l'exclusion et des facteurs structurels explicatifs de l'itinérance, qui vont nous permettre de mieux saisir les différentes étapes et processus de mise en marge qu'ont pu emprunter les jeunes squeegees. Puis, la condition des jeunes en amont et en aval de leur arrivée dans la rue nous permettra de rendre compte des réalités qu'ils rencontrent. Enfin, l'exploration de différents « jobs » de rue nous permettra de mettre en évidence les particularités du squeegee ainsi que ses similarités avec d'autres « jobs » informels en milieu urbain.

Le deuxième chapitre s'attarde sur la description de la méthodologie empruntée pour réaliser cette recherche. Il s'agit alors de justifier l'emprunt de la démarche compréhensive de type qualitatif et du choix de l'entretien semi-directif comme outil de cueillette de données. Il nous permettra également d'exposer les conditions dans lesquelles se sont déroulées le terrain, de définir le territoire et la population, et enfin de présenter les résultats.

Le troisième chapitre examine et analyse le discours des jeunes qui pratiquent le squeegee. Il importe d'abord de s'attarder sur les conditions qui précèdent l'arrivée dans la rue afin de mieux saisir le type d'itinérance que vivent les jeunes. Les conditions de vie dans la rue et la construction identitaire qu'elles supposent sont les sujets de la deuxième partie de ce chapitre. Ensuite l'étude de la pratique du squeegee permet de rendre compte des caractéristiques de cette pratique, du sens que les jeunes y rattachent, du lien particulier que ces jeunes entretiennent avec le travail conventionnel, l'argent et la société, et de l'apport personnel que les jeunes saisissent à travers cette pratique. Pour finir, il sera question de la capacité des jeunes à se projeter dans l'avenir et à se fixer des objectifs.

PREMIER CHAPITRE

REPÈRES EMPIRIQUES ET THÉORIQUES

CHAPITRE I

REPÈRES EMPIRIQUES ET THÉORIQUES

Dans ce chapitre nous allons poser les repères empiriques qui vont nous permettre de mieux comprendre le phénomène d'exclusion qu'ont vécu les jeunes de la rue afin de mieux saisir le phénomène spécifique des squeegees. Dans un premier temps nous verrons comment le processus de mise en marge peut s'amorcer, puis nous explorerons plus précisément les différents lieux où s'est développé ce processus d'exclusion pour les jeunes (en amont de leur arrivée dans la rue). Pour clore ce chapitre nous nous attarderons sur les circonstances qui ont déterminé le départ du milieu d'origine vers le milieu urbain, puis il sera question d'exposer l'expérience de rue et plus précisément quatre stratégies de survie auxquelles les jeunes ont parfois recours pour survivre dans la rue (quête, prostitution et deal). Nous terminerons ce chapitre en nous concentrant sur la pratique où se porte notre intérêt : le squeegeeing. Dans cette dernière partie, il sera question de recenser les différents écrits sur ce sujet.

1.1 Les laissés-pour-compte de la socialisation

1.1.1 La socialisation comme facteur d'exclusion

Dans les sociétés modernes, les individus sont intégrés à la « masse » grâce au processus de socialisation. En effet, la socialisation contribue à la fois au maintien de la structure sociale et à son adaptation. La socialisation est alors concevable à la fois comme un « processus d'acquisition d'un statut social et d'entrée dans l'âge adulte (socialisation « primaire ») et comme mécanisme d'intégration au monde

professionnel et de reconnaissance de valeur sociale (socialisation « secondaire ») » (Dubar, 1996 :117).

Toutefois, la société actuelle, tout en faisant l'effort d'intégrer une majorité d'individus, en exclut une autre partie. En effet, on ne peut pas parler d'intégration sans faire le détour par les phénomènes d'exclusion qu'elle suppose. De tout temps, l'exclusion a existé, mais elle a pris des formes différentes en lien avec la diversité des événements qui ont provoqué son apparition. En effet, Rosanvallon (1995) souligne qu'en France, dans les années 80²¹, la croissance du chômage et l'apparition de nouvelles formes de pauvreté ne sont pas de simples retours en arrière. Au contraire, ceux-ci indiquent l'apparition d'une nouvelle question sociale qui porte en elle les traces de son passé politique, social, économique... De même, Dubar (1996) affirme qu'il faut considérer l'exclusion sociale comme une construction sociale dans le sens où il s'agit d'un produit historique ayant des mécanismes sociaux. De cette façon, l'exclusion ne peut pas être interprétée « comme un « état » résultant d'attributs individuels ou collectifs » (1996 :111).

Aujourd'hui l'existence de nouveaux phénomènes d'exclusion découle de récentes transformations structurelles au sein des institutions déterminantes dans la vie économique et sociale, et qui correspondent à celles qui fournissent aux individus des ressources financières et un statut social (1996 :111). D'après Robert Castel (1991), l'exclusion ne peut se définir uniquement en termes de non-intégration dans le travail. Il fait l'hypothèse que l'exclusion est aussi une non-intégration dans la sociabilité socio-familiale. Castel parle de dissolution du lien social et de désaffiliation subie par l'individu exclu. En effet, dans les sociétés où la primauté est donnée à la production, il s'ensuit que la réalité sociale s'organise autour des échanges liés à la vie économique et à la redistribution des richesses entre les diverses

²¹ On note ce phénomène dans tous les pays industrialisés. Le Québec est alors aussi concerné par ces problèmes.

catégories (Shnapper, 1996 :28). Dès lors, ce qui entretient concrètement les liens entre les individus, ce sont des échanges qui s'élaborent dans le cadre du travail en commun, dans le cadre familial et à l'occasion de relations sociales plus larges (1996 :28). Castel (1991) identifie trois zones en lien avec le degré de cohérence sociale au niveau de l'emploi et des relations sociales et familiales.

La première zone, celle de l'intégration, concerne les individus qui détiennent un emploi permanent et qui profitent d'un bon réseau relationnel. La seconde zone, la vulnérabilité, caractérise les individus dont le travail est précaire et les relations fragiles. Et enfin, la dernière zone, la désaffiliation, est la combinaison de l'absence de travail et d'isolement social. Ce que Robert Castel met en lumière, ce sont les conséquences de la rupture ou de l'endommagement de ces liens fondamentaux pour la vie sociale de l'individu. Les thèses de Robert Castel rejoignent celles de Norbert Elias (1991). Ces dernières postulent que les individus sont liés les uns aux autres et qu'ils sont justement interdépendants en raison des liens qu'ils ont entre eux ; liens de travail, liens affectifs, liens de propriété... Comme le dit Elias, la société peut-être alors assimilée à un ensemble de fonctions que les hommes remplissent les uns par rapport aux autres. Or, si ces liens sont brisés, l'existence sociale de l'individu peut-être altérée voire totalement anéantie.

1.1.2 L'exclusion sociale et la marginalisation

Les termes désignant les formes que prennent les phénomènes d'exclusion, sont multiples. On parle de déviance, de marginalité, d'« underclass », d'inadaptation sociale, d'asocialité... Tous ces termes ou concepts résultent d'une construction sociale dans le sens où tous découlent d'un jugement de la part d'un groupe majoritaire concernant le comportement d'un individu ou d'un groupe minoritaire. En fait, le groupe majoritaire établit des normes de comportement et de pensée que chaque individu devra plus ou moins intégrer sous peine d'être exclu et jugé déviant.

Comme le dit W. Faulkner (1973 : 221)²² « C'est pas tant la façon dont un homme agit que la façon dont la majorité le juge quand il agit ainsi ».

Howard S. Becker (1963 : 9) définit pour sa part l'acte déviant comme tout comportement « qui transgresse des normes acceptées par tel groupe social ou par telle institution. ». Il distingue alors les normes formelles qui sont édictées par la loi et que les forces de police s'efforcent de faire respecter, des normes informelles qui, elles, sont plutôt le résultat d'un consensus ou d'un accord qui relève de la tradition. Dans ce cas, ce sont les membres du groupe auxquels les normes sont censées s'appliquer qui contrôlent le bon déroulement. Les normes formelles donnent alors un statut de « déviant » à l'individu qui les transgresse et ont tendance à l'étiqueter dans cette position, tandis que les normes informelles stigmatisent l'individu comme déviant mais sans avoir l'appui formel de qualification délivré par la loi. Toutefois dans un cas comme dans l'autre, l'individu sera considéré comme déviant et sera donc exclu de la norme sociétale.

René Lenoir (1974)²³ parle, quant à lui, de personne inadaptée, marginale ou asociale qu'il définit comme une personne qui, en raison « d'une infirmité physique ou mentale, de son comportement psychologique ou de son absence de formation, est incapable de pourvoir à ses besoins, ou exige des soins constants, ou représente un danger pour autrui, ou se trouve ségréguée soit de son propre fait, soit de celui de la collectivité. ». Cela signifie que l'exclusion n'épargne aucune classe ou catégorie sociale, aucun âge de la vie et n'est pas forcément associée à la pauvreté (Fassin, 1996). Par contre, l'exclusion entraîne l'apparition de nouveaux phénomènes de pauvreté. En effet, le progrès et les lois du marché tendent à écarter les plus faibles. On peut alors se demander, pourquoi la richesse d'un pays ne permet pas de régler tous ses problèmes de pauvreté.

²² W. Faulkner, *Tandis que j'agonise*, Paris, Gallimard, 1973, p22.

²³ René Lenoir (1974), *Les exclus. Un Français sur dix*, Paris, Le Seuil. Cité dans Didier Fassin (1996).

Robert Castel (1996 :34) fait une distinction entre le marginal et le pauvre car, selon lui, le marginal est désaffilié, dans le sens où il a rompu ses attaches avec sa communauté d'origine tandis que le pauvre est le plus souvent intégré (il bénéficie de l'aide sociale).

La société est conçue en termes de dualisme avec un « dedans » où se trouvent les individus intégrés qui représentent la « société utile » et, un « dehors » où vivent les personnes exclues représentant la « population inutile » vivant d'allocations diverses (Fassin, 1996 :44-45).

En somme, les exigences de la socialisation aboutissent le plus souvent à l'intégration du plus grand nombre d'individus mais, parfois ils peuvent aussi mener à la vulnérabilité faisant basculer certains dans l'inexistence sociale. L'apparition de comportements déviants représente un signal de la défaillance au sein des contrôles sociaux qui visent à maintenir les comportements en conformité avec les normes et valeurs fondamentales de la société.

1.1.3 L'exclusion : le résultat d'un double processus

Au cours des deux dernières décennies on a assisté à la fin d'une organisation économique qui garantissait le plein emploi, à une désinstitutionnalisation des relations familiales et, par conséquent, à l'affaiblissement des solidarités entre les membres de la famille (Shnapper, 1996 : 28). Ces évolutions de la structure sociale, participent à rendre davantage vulnérable les individus à risque, enclenchant alors le processus d'exclusion ou de « désaffiliation » comme le dit Castel (1996). Ces grands bouleversements résultent de l'importance accordée au travail qui est resté, encore aujourd'hui, le fondement de la dignité des hommes.

En effet, les liens familiaux et sociaux sont encore étroitement liés à la position de l'individu par rapport au marché du travail (Shnapper, 1996 : 29). Par exemple, un

individu isolé et sans réseau a davantage de difficultés à trouver un emploi qu'un individu intégré. De la même manière, un individu au chômage sera amené à remettre en question son statut dans la société, ainsi qu'à l'intérieur de son groupe familial. La dépendance étroite de ces deux axes de l'intégration sociale résulte du fait que le rapport à l'emploi reste prépondérant pour définir le statut social de l'individu (1996 : 29). L'exclusion résulte d'un double processus, un processus structurel et un processus biographique (Dubar, 1996). C'est donc dire qu'elle relève à la fois de phénomènes extérieurs à l'individu comme la conjoncture liée à l'emploi et de phénomènes liés au parcours personnel de l'individu. Parallèlement aux changements dans le système productif (processus structurel) qui ont notamment généré la transformation de l'emploi, il faut tenir compte des modifications apparues à l'intérieur de la famille et de la sociabilité dans les sociétés contemporaines.

En définitive, l'exclusion se traduit sous les traits d'un double processus : structurel et biographique (Dubar, 1996). Selon Claude Dubar (1996 :117), ce double processus découle de la transformation globale de la socialisation qui tend à disqualifier socialement tous les individus qui n'entrent pas dans la « logique de compétence » et cela provoque des formes diverses d'exclusion. Seront donc exclus, tous les individus incapables de combiner d'une part « le rapport à l'emploi devenu le critère principal du statut social » et d'autre part « les formes de sociabilité devenues les seules médiations de la reconnaissance sociale » (1996 :117).

1.2 Mutation des institutions clés de la vie sociale et économique : la famille, l'école, le travail

1.2.1 La famille : premier lieu de socialisation

Les liens familiaux et sociaux constituent une variable essentielle de l'exclusion. En effet, les situations vulnérables que partagent les jeunes trouvent leur

origine dans la précarité des situations de travail mais également dans la fragilité des inscriptions sociales (Gauthier, 1994).

Depuis peu, les divers bouleversements que subit la famille provoquent des handicaps précoces chez certains jeunes, perceptibles dans leur processus de maturation, d'autonomie et d'insertion dans la société. La transformation s'effectue surtout au niveau des modèles identificatoires et des relations familiales (la relation entre les parents et la relation parents-enfant). Une mauvaise définition des rôles et des formes de contrôle social serait à l'origine de cette transformation qui entraînerait une fragilisation des personnalités et éventuellement des troubles comportementaux (Lamontagne et al, 1987 : 36).

La famille, que Rousseau définit comme la plus ancienne des sociétés, connaît donc une crise et son rôle en est affecté. Les liens naturels qui régissent la famille (société naturelle) se dissolvent lorsque le besoin de subsistance s'épuise, c'est à dire lorsque l'enfant a acquis une certaine autonomie par exemple. Dès lors, le lien qui est maintenu ensuite est un lien conventionnel. Ce lien de subsistance qui garantissait le support de la socialisation de l'individu n'est plus évident. L'Etat providence assurant la subsistance et la protection de chacun aurait aussi confisqué le rôle naturel de la famille et l'autorité parentale. S'en suivent alors tous les problèmes d'éclatement de la famille traditionnelle que l'on connaît aujourd'hui. La famille dépossédée de son lien naturel n'est plus en mesure de se le réapproprier.

Concernant les jeunes de la rue, Michel Parazelli (1997) a démontré que la rue est pour eux le point commun d'organisation de leurs expériences sociales, c'est-à-dire que cet espace est considéré comme structurant par rapport à leur recomposition identitaire. En d'autres termes, la rue est assimilée à un espace de socialisation leur offrant la possibilité de s'identifier à leur existence marginalisée. Selon cet auteur, « ce mode d'identification sociospatiale représenterait ainsi la façon symbolique de

contourner le processus de dilution du lien social que ces jeunes ont connu dans leur enfance ou leur adolescence » (Parazelli, 1996 : 51).

Il est plausible d'affirmer que l'itinérance de ces jeunes résulte de l'éclatement de la famille traditionnelle et de l'inaptitude de certains parents à prendre en charge l'éducation de leurs enfants. Comme le dit Elias (1991) « c'est l'histoire de ces relations qui font la nature et la forme de la personne individuelle, même ce que l'individu ressent comme son « intériorité » reçoivent l'empreinte de cette histoire, l'empreinte du filet de relations humaines dont il est l'un des nœuds et au sein duquel il vit et accède à son individualité ». D'après Elias, la famille devrait constituer l'un des principaux maillons du filet de relations humaines puisque c'est par la famille en premier lieu (puis l'école, le travail...) que l'enfant accède au monde social. Le rôle de la famille est alors déterminant pour l'avenir de l'enfant.

Si l'on observe l'évolution de la famille durant ces dernières années, on se rend compte qu'elle détient de moins en moins le premier rôle en tant qu'instance de socialisation. En effet, les parents se désinvestissent de leurs responsabilités, relèguent leur rôle d'éducateur à l'école, et parfois ne remplissent pas leur rôle affectif. Évidemment, on ne peut généraliser ce schéma mais c'est souvent à la suite d'un échec scolaire, d'un manque de soutien familial sur le plan affectif, éducatif ou financier, d'un manque de sécurité, d'un statut familial instable (famille monoparental, parents décédés, divorcés...) que les jeunes se retrouvent dans la rue (Lamontagne et al, 1987).

Certains parents se désengagent et ne remplissent pas leur rôle quant à l'apprentissage de mécanismes visant l'équilibre social, éducatif et affectif de leurs enfants. Ces enfants n'ont pas reçu, durant leur enfance et leur adolescence, une socialisation adéquate, c'est-à-dire une éducation et des bases affectives stables nécessaires à leur équilibre psychique. Ils ne sont donc pas en possession des outils nécessaires à une intégration forte dans la société. Un individu qui n'a pas certaines

ressources et capacités peut difficilement réussir à satisfaire les exigences du groupe et éventuellement celles de la société. Les jeunes de la rue sont, pour la plupart, des jeunes qui n'ont pas reçu les fondements nécessaires à l'obtention d'une place valorisante dans la société : ils n'ont pas intériorisé de modèles affectifs stables et ils n'ont pas reçu une formation scolaire suffisante pour être en mesure d'intégrer le marché du travail. En d'autres termes, la situation difficile de ces jeunes et leur incapacité à s'insérer dans le marché du travail résultent du dysfonctionnement des lieux habituels de socialisation que sont entre autres, la famille et l'école. Cela ne leur permet pas, alors, le passage dans le troisième lieu de socialisation : le monde du travail.

La famille et l'école subissent une distorsion entre leur vocation d'insertion sociale et leur incompetence à réaliser cet objectif. Dès lors, la jeunesse tend à se constituer de façon anémique puisqu'on ne lui offre pas le soutien et les structures nécessaires (Lamontagne et al, 1987 :36).

Le modèle sociétal stable, qui aidait à l'intégration de la personne par l'identification aux aînés et les rapports parents-éducateurs-enfants construits à travers des codes dont le respect de la hiérarchie, semble aujourd'hui effrité (Lamontagne et al, 1987 : 35). Margaret Mead (1970)²⁴ distingue trois modèles culturels qui rendent compte de cette évolution des modèles identificatoires: Le premier modèle, la culture post-figurative correspond aux sociétés traditionnelles. Les enfants reçoivent des aînés les modèles d'identification et d'insertion sociale. La culture co-figurative est le second modèle et correspond aux sociétés occidentales ayant accédées à un certain niveau de modernisme ; jusqu'à tout récemment ce modèle fonctionnait encore. Les parents et les jeunes apprennent de leurs pairs en âge et en statut ; les grands-parents étant absents. Le modèle familial est la famille nucléaire. L'école et les autres institutions collectives sont très présentes dans l'éducation des enfants. Enfin le dernier modèle, la culture

²⁴ Margaret Mead, *Le fossé des générations ; les années 1970*. Denoël/Gonthier, Paris, 185p, 1970, Cité dans Lamontagne et al, *La jeunesse québécoise et le phénomène des sans-abri*, éd des Presses de l'Université du Québec, 1987, p29.

pré-figurative correspond à la période contemporaine. Les parents apprennent de leurs enfants. La télévision apparaît comme une source d'informations, mais aussi comme un dispensateur des modèles identificatoires.

Cette distanciation entre les générations coupe les enfants de leurs aînés, de leur racines et donc de l'histoire. Dès lors, il ne leur reste que l'immédiateté de l'instant et l'espoir déçu que leur jeunesse dure toujours.

1.2.2 L'école et l'insertion professionnelle

L'école subit elle aussi des mutations importantes. Elle n'est plus en mesure de réaliser un objectif important (outre d'instruire) : celui de préparer les jeunes au marché du travail et de garantir l'intégration sociale (Lamontagne et al, 1987 :40). On note que 45% des jeunes quittent l'école avant même d'avoir atteint leur cinquième année du secondaire (16-17 ans) (1987 :40). Le chômage touche davantage les moins scolarisés ; on compte 40% de chômeurs chez les finissants du secondaire (1987 :40). Cette distorsion entre le rôle de l'école et les résultats atteints influe aussi sur la manière dont les jeunes perçoivent cette institution. Ils critiquent d'abord son éloignement de la vie réelle puis son côté autoritaire et bureaucratique qui, selon eux, les dévalorisent et ne les préparent pas à la vie professionnelle (1987 : 41). La situation ne s'est guère améliorée depuis les quinze dernières années et ce, malgré les réformes entreprises dans le système scolaire.

Les sociétés modernes sont fondées sur le travail. C'est d'ailleurs le capitalisme industriel qui a donné naissance à la conception moderne du travail. Ce dernier, perçu jusqu'à ce moment uniquement comme valeur d'usage, acquiert également une valeur d'échange. En effet, les individus participent à la société (définie elle-même par le travail) à travers leur contribution au travail. Le travail apparaît alors comme nécessité sociale puisque c'est par le travail que l'individu acquiert un statut social.

Cependant, le passage de l'école vers le monde du travail n'est plus une étape évidente pour les jeunes. En effet, la crise économique des années 70 et la crise de l'emploi qui a suivi n'ont pas favorisé l'intégration professionnelle des jeunes. La transition entre l'école et le monde du travail donne place à une nouvelle phase où le chômage et les emplois précaires sont quasiment incontournables.

Les moins scolarisés sont alors exclus d'avance et parfois de façon définitive du monde du travail. Cette situation les pousse à se désengager pour glisser progressivement vers la marginalité. Dès lors et de manière complètement paradoxale, l'école qui devait être un agent intégrateur apparaît plutôt pour certains jeunes comme étant le premier facteur d'exclusion sociale (Lamontagne et al, 1987 : 42).

Il apparaît donc que la mutation des principales institutions de socialisation que sont l'école, la famille, et le travail, aient des conséquences sur l'itinérance des jeunes. En effet, un jeune qui connaît à la fois des problèmes familiaux, des difficultés à l'école et d'insertion dans le milieu professionnel, sera plus facilement amené à côtoyer la rue. En somme, une faiblesse au niveau des ressources affectives et intellectuelles semble constituer la cause de l'itinérance chez les jeunes (Lamontagne et al, 1987 : 42).

1.2.3 Le cas des jeunes au Québec

À travers les nouvelles fractures de la société, on observe la précarisation de l'emploi et la fragilisation des liens sociaux qui sont à la source des problèmes de socialisation chez les jeunes. En effet, les jeunes sont les premiers touchés par le chômage, la précarité, et la pauvreté : ils constituent les nouveaux pauvres de la société québécoise. Cette crise sociale est vécue comme une crise idéologique du travail, dans la mesure où ce dernier se vit de moins en moins comme un agent positif de socialisation et de plus en plus comme un agent participant à un système d'ordre et de contrôle social. Les jeunes sont donc les premiers exclus du changement, du fait de

la rapidité du processus qui ne permet pas de réajustements nécessaires à l'intégration de tous (Gauthier, 1994).

Les jeunes faiblement scolarisés constituent le groupe actuellement le plus fragile face au monde du travail (taux de chômage chez des jeunes âgés de 15 à 29 ans qui n'ont pas complété leurs études secondaires : 27,1 %) ²⁵. L'organisation du travail ainsi que le manque d'emplois poussent les jeunes vers les marges du monde du travail (Gauthier, 1994).

Les formes de marginalité consécutives aux transformations du monde du travail sont davantage porteuses d'exclusion que d'excentricités, nous dit Madeleine Gauthier (1994). En effet, elle distingue deux formes de marginalité, l'une excentrique et l'autre excluante, qui font toutes deux partie du processus même du changement dans les sociétés. Dès lors, les marginaux pourront s'éloigner eux-mêmes de la norme ou pourront très bien en être repoussés. Selon Madeleine Gauthier, les marges constituent donc un révélateur de la société. Grâce à cette distinction, on peut déceler si une société laisse place à l'expression d'une marginalité excentrique ou à une marginalité excluante. Ainsi, une société dite riche qui voit s'accroître le nombre de ses pauvres, met en évidence le fait qu'elle laisse davantage place à une marginalité excluante qu'excentrique, comprise comme libératrice. Au Québec, la période entourant la Révolution tranquille (les années 1960 et 1970), par exemple, a davantage favorisé les tensions créatrices que les situations d'exclusion. Aujourd'hui, on remarque plutôt le phénomène inverse. Différents facteurs comme la réduction des inégalités jusque vers la fin de la décennie de 1970, l'intensité et l'originalité de la production culturelle, l'intensification des rapports avec l'étranger, la montée continue des taux de scolarisation ont favorisé l'excentricité plutôt que l'exclusion. Par contre, depuis, il semblerait que la déstructuration de l'économie et des formes

²⁵ Site web du *Conseil Permanent de la Jeunesse* (www.cpj.gouv.qc.ca).

anciennes de rapports entre individus pourraient avoir produit plus de marges excluantes qu'instituantes.

La précarisation de l'emploi chez les jeunes s'est doublée de la fragilité des relations humaines (Gauthier, 1994). Les jeunes qui se sont éloignés de leur réseau primaire de relations constituent un groupe de la population des plus vulnérables. En effet, les personnes seules ne peuvent même pas avoir recours au soutien de leur famille ou de leurs amis durant les périodes difficiles (Gauthier, 1994). Au Québec, les jeunes sont amenés à s'éloigner de leur milieu d'origine (réseau primaire de relations) pour poursuivre leurs études ou trouver l'emploi correspondant à leurs qualifications. Le parcours des jeunes migrants, une fois rendu en ville, reste inconnu, mais leur pauvreté augmente sans doute (Gauthier, 1994). La pauvreté chez les jeunes témoigne donc de la difficulté pour l'individu à assumer seul sa subsistance (Gauthier, 1994).

Pourtant tout dans l'organisation sociale de nos sociétés tend à favoriser ce mode de vie (vivre seul), en particulier la société de consommation et les services sociaux et personnels (1994). L'État-providence a contribué à accentuer la rupture des liens sociaux primaires, en intervenant auprès des individus par son « mode individualiste d'assistance » (Donzelot, 1991 :169-187). « L'individu n'a plus besoin de compter sur son semblable pour assurer ses déplacements, son intégration au milieu professionnel, ses soins personnels, son alimentation, son habillement, sa résidence » (Gauthier, 1994). Cependant, le manque de souplesse de cette organisation sociale et la rapidité du changement impliquent la présence d'incidences dont les jeunes sont les premières victimes.

1.2.4 L'itinérance au Québec

Les formes les plus visibles d'exclusion se concentrent généralement dans les grandes villes, et l'itinérance en est la forme la plus extrême et la plus manifeste. Le

processus menant à l'itinérance s'explique par la juxtaposition de facteurs économiques et psychosociaux. Elle origine donc d'une multiplicité d'éléments. Sur le plan structurel : l'appauvrissement de la population, la désinstitutionnalisation, les politiques sociales, la détérioration des conditions de vie, l'inaccessibilité du marché du travail, le manque de logements à prix modique (Campeau, 2000). Sur le plan psychologique : une socialisation inadéquate, l'éclatement de la famille, la faible scolarisation, le décrochage scolaire, la surconsommation de drogues et d'alcool, la santé mentale et la violence. Dans tous les cas, l'itinérance se caractérise par la perte de qualité des relations sociales et de solidarités et s'associe souvent à la mendicité.

Au Québec, l'itinérance est avant tout un phénomène montréalais. Toutefois, on l'observe de plus en plus en région et dans certaines localités semi-urbaines (Laberge, 2000). À Québec par exemple, le nombre d'itinérants est estimé à 400 (Chalom et Kousik, 1993). Dans la ville de Montréal, une enquête a dénombré 8756 personnes hébergées dans les refuges entre le 1^{er} mars 1988 et le 22 février 1989 (Fournier et Mercier, 1989). Les itinérants sont peu scolarisés, sans emploi, peu autonomes, seuls, et bien souvent ils éprouvent des problèmes mentaux ou physiques, consomment des psychotropes et possèdent un casier judiciaire²⁶. Cependant, une définition de l'itinérant demeure une tâche difficile sachant la multiplicité des situations, des trajectoires et même des facteurs que l'on associe à ce phénomène (Roy et Duchesne, 2000).

Depuis quelques années on observe que la population itinérante rajeunit : les « itinérants » qui ont entre 18 et 30 ans augmentent. En effet, la population à risque d'itinérance est constituée par les jeunes de moins de 18 ans, mais la majorité ont entre 18 et 30 ans (Chalom et Kousik, 1993). La plupart de ces jeunes sont des décrocheurs, pris en charge par le réseau des services sociaux et qui sont livrés à eux-

²⁶ Ministère de la Main d'œuvre, de la Sécurité du revenu et de la Formation professionnelle, *Les sans-abri au Québec : étude exploratoire*, Québec, 1988, p 109.

mêmes lorsqu'ils atteignent leur majorité (1993 :57). Chalom et Kousik notent qu'un individu sur deux a vécu en famille d'accueil ou en centre de réadaptation.

1.3 Les réalités des jeunes de la rue au Québec

1.3.1 Le passé familial

Comme on l'a vu antérieurement, on peut associer l'itinérance à une incapacité individuelle d'adaptation aux normes collectives ou, à l'inverse, aux impasses produites par le système lui-même. Plus spécifiquement, si l'on considère la catégorie des jeunes de la rue, on peut identifier plusieurs facteurs explicatifs de ce phénomène. Tout d'abord l'itinérance des jeunes n'est pas le résultat d'un problème isolé mais bien d'un processus cumulatif dont les jeunes sont victimes.

Diverses théories s'efforcent de rendre compte des causes de l'itinérance (Côté, 1993 ; Lamontagne et al, 1987 ; Campeau, 2000). Dans le cas des jeunes, les auteurs (Parazelli, 1997 ; Côté, 1993) s'accordent à dire que les jeunes de la rue viennent de familles dysfonctionnelles, qu'ils ont été plusieurs fois placés (Côté, 1993 ; Simard, 1990, Lamontagne et al, 1987), et qu'ils connaissent des problèmes scolaires. Sans être un facteur déterminant, la scolarité demeure un phénomène associé (Fortier et Roy, 1996). Les facteurs susceptibles de précipiter les jeunes dans la rue prennent souvent la forme de cycles composés d'une constellation de problèmes (Fortier et Roy, 1996 : 113).

L'itinérance des jeunes émerge donc au cœur d'une expérience de vie familiale et d'une réalité psychologique individuelle particulière (Côté, 1993 : 12). Il est clair alors que la pauvreté, la violence familiale, l'alcoolisme, la maladie mentale, l'inceste... sont des ensembles de conditions matérielles ou psychologiques qui constituent une réelle source problématique pour les enfants et les parents qui les subissent.

Mais ce n'est pas tant l'organisation familiale qui semble importante que l'image parentale car, quelque soit l'état matrimonial des parents, les enfants fuguent ou sont amenés à avoir des expériences dans la rue (Côté, 1993 : 67). Toutefois, plus l'enfant connaîtra de déplacements (remariages, familles d'accueil, foyers...) plus ses modèles comportementaux associés au sexe et aux codes sociaux risquent d'être flous, et même contradictoires. Le problème se situe donc dans des rapports familiaux particuliers, comme ceux basés sur la domination, la soumission, la négligence et l'abandon...

Le rapport parents-enfant, tout comme la dynamique de couples, peuvent expliquer certaine chose. Par exemple, une femme violente qui domine un homme inapte ou faible (toxicomane, paresseux...), dévalorise ainsi l'image du père et celle des hommes en général. À l'inverse, l'image de la mère est valorisée comme étant la mère « super cool » et compréhensive (Côté, 1993 : 67-68)²⁷. La permissivité des parents peut être aussi problématique dans la mesure où ces parents veulent vivre leur vie sans que leurs enfants ne viennent contraindre cet objectif. Or l'enfant ressent, à travers cette permissivité, davantage d'abandon et de négligence que de liberté. Ce que produit en fait une famille très permissive, c'est qu'elle livre l'enfant à lui-même, sans le guider, l'encadrer, l'encourager ou même l'informer sur la société dans laquelle il vit. Alice Miller (1984)²⁸ nous dit que l'enfant « a besoin, pour son développement, de respect de la part de sa personne de référence, de tolérance pour ses sentiments, de sensibilité à ses besoins et à ses susceptibilités, du caractère authentique de la personnalité de ses parents, dont c'est la propre liberté et non des considérations éducatives qui imposent des limites naturelles à l'enfant ». Trop de

²⁷ Côté (1993 : 68) remarque que même si notre société tend vers une égalité sociale des sexes, curieusement le modèle inverse du père « super cool » qui ridiculise les efforts de socialisation de la mère, n'a pas été observé dans son terrain.

²⁸ Alice Miller (1984), *C'est pour ton bien. Racines de la violence dans l'éducation de l'enfant*, Paris, Aubier, Cité dans Côté (1993 : 76).

permissivité dans l'éducation amène l'enfant à ne pas supporter les exigences de la vie en société et l'empêche de repérer les limites symboliques de cette dernière. L'enfant les perçoit alors « comme des contraintes inacceptables ou des obligations révoltantes » (Weiss, 1986)²⁹. Dès lors, toute forme d'autorité est perçue comme une violence. Cette difficulté à tolérer les contraintes est, pour certains auteurs, associée davantage à une caractéristique psychologique individuelle plutôt qu'à un style d'éducation (Côté, 1993 : 77). Cependant le sentiment d'abandon, de solitude, de rejet et l'amour refusé sont toujours vécus comme une violence. Le manque de temps et l'abandon des parents traduisent le désintéressement, la non-filiation, comme si l'existence de l'enfant était niée (Côté, 1993 : 78). À l'inverse, trop d'encadrement de la part des parents, interprété souvent comme un étouffement par l'enfant, peut donner lieu à un sentiment de liberté confisquée ou déterminée, ne laissant pas de place à l'épanouissement personnel et à la volonté d'émancipation très recherchée à l'adolescence.

On peut retrouver plusieurs enfants fugueurs ou problématiques (toxicomanes, prostitués...) dans une même famille. On peut avoir aussi plusieurs enfants élevés d'une même façon mais qui ne répondent pas de la même manière à cette éducation. Parmi les jeunes de la rue, on ne remarque pas une prédominance de jeunes qui seraient des aînés de famille ou encore des cadets. L'ordre d'arrivée de l'enfant dans la famille ne serait pas le signe d'une éducation particulière qui pourrait indiquer des difficultés particulières (Côté, 1993).

Le niveau socio-économique de la famille n'est que très rarement un facteur. Les jeunes provenant des milieux favorisés sont autant « à risque » que les autres, même si on a tendance à croire que l'argent atténue la souffrance juvénile et que la situation socio-économique est la cause de toute souffrance (Côté, 1993 : 39).

²⁹ Joel Weiss (1986), *Ces enfants meurtriers*, Paris, Garancière, p37 ; Cité dans Côté (1993 : 76).

En somme, ni la classe sociale, ni l'état matrimonial des parents, ni la position et le nombre d'enfants dans la famille ne peuvent être considérés comme l'explication unique des choix de vie pris par les jeunes. Ils constituent des éléments importants qui structurent le jeune.

Bellot (2001) considère l'expérience de la rue non pas comme une rupture avec le milieu familial, mais comme une continuité dans la construction de la vulnérabilité (2001 :107). Les jeunes qui s'orientent vers une « socialité de pairs » (en opposition au monde adulte) n'ont souvent pas trouvé au sein de leur famille et des espaces de socialisation traditionnels le soutien nécessaire à leur construction de soi afin d'accéder à la vie adulte. (2001 : 107)

1.3.2 L'institutionnalisation des jeunes

La permissivité ou l'étouffement, sont des rapports familiaux qui donnent lieu parfois à une fuite volontaire de l'individu. On parle alors de la fugue qui peut s'expliquer entre autres par des situations de violence familiale, qu'elles soient sexuelles, physiques ou morales, qu'elles correspondent à une mésentente, un refus de l'autorité parentale ou un besoin de liberté de la part du jeune. Mais parfois l'enfant peut aussi être abandonné, institutionnalisé, ou rejeté du foyer familial. Différentes raisons apparaissent, la cause financière, l'incompatibilité d'entente parents-enfant ou encore la toxicomanie de l'enfant. Dans ce cas, l'enfant subit la situation sans en avoir vraiment le contrôle.

Plusieurs auteurs (Simard, 1990 ; Côté, 1993 ; Parazelli, 1999) remarquent que la majorité des jeunes de la rue ont vécu une expérience d'incarcération, que se soit en Centre Jeunesse, en milieu carcéral ou en milieu psychiatrique. En effet, la plupart des jeunes de la rue ont séjourné en centre d'accueil, pour diverses raisons : abandon familial, situation familiale non sécuritaire, actes délinquants, toxicomanie... La majorité des jeunes ont un très mauvais souvenir du centre d'accueil. Ce dernier est

réellement vécu comme un emprisonnement, « une prison pour mineur »³⁰, surtout lorsque ce n'est pas l'enfant qui a commis la faute qui l'a mené là (par exemple dans le cas d'inceste ou de violence physique). Il est aussi reconnu que dans les centres d'accueil, les enfants régressent (Lamontagne et al, 1987). Plusieurs ne savent pas lire ni écrire à la fin de leur séjour, et le contact avec des « cas plus problématiques » peut parfois avoir une influence néfaste sur certains individus qui, sans ce contact, n'auraient peut-être pas été amenés à adopter des comportements délinquants. Quelquefois, l'enfant devenu majeur passe d'une institution à l'autre, c'est-à-dire qu'il est pris en charge par le milieu carcéral ou le milieu psychiatrique. Strauss (1976)³¹ définit même l'itinérance comme étant en rapport direct avec la dépendance institutionnelle (centres d'accueil, hôpitaux, prisons, armée, camp de bûcherons : lieux de contrôle et de prise en charge).

Lorsque l'enfant est placé en famille d'accueil, les difficultés se rencontrent au niveau de la relation entre les parents biologiques et les parents adoptifs, ainsi qu'au niveau des placements répétitifs et temporaires des jeunes. Cela rend très difficile voire impossible la création de liens structurants avec les parents adoptifs (Côté, 1993 : 188).

1.3.3 Le paradoxe du milieu urbain : hostile et attractif

Le milieu de la rue est très paradoxal car il possède autant d'aspects positifs (lieu d'aventures, source de revenus, et de spectacle...) que négatifs (violence, drogue, exploitation...). Il en résulte alors une continuelle alternance entre l'espoir et le désespoir, la soumission et la liberté, la souffrance et le plaisir.

³⁰ Expression et sentiment général des jeunes vis à vis des centres d'accueil, relevé dans plusieurs films-documentaires comme « Enfer et contre tous » de Andrée Cazabon (75min, 1999) ; « L'armée de l'ombre » de Manon Barbeau (70min, 1999) ; « Seul dans mon putain d'univers » de Sylvie Van Bradant (84min, 1997) ; « Les enfants de la rue » de Jean-Luc Paquette (57min, 1991).

³¹ Strauss, J, (1976), Alcohol and the homeless man, Quarterly Journal of Studies an Alcohol. Cité dans Yves Lamontagne et al, 1987.

La nuit, la rue appartient davantage au « monde de la rue », tandis que le jour les rues du centre-ville appartiennent en priorité aux travailleurs et aux consommateurs. Évidemment, l'anonymat que procure la foule durant la journée permet de camoufler plus facilement certaines activités illicites (Côté, 1993 : 49). Par contre, l'appartenance au « monde de la rue » ne signifie pas que l'on sera exempt des agressions urbaines nocturnes ; les itinérants sont très souvent victimes de violences physiques ou sexuels, de vols... En effet, les jeunes de la rue et les itinérants en général, partagent avec le reste de la société la peur du « malade dangereux » (1993).

Le rythme des jeunes de la rue n'est pas régulier, ils suivent leur biorythmie et les possibilités qui s'offrent à eux (1993 : 132). Ils essaient de trouver de quoi se nourrir lorsqu'ils ont faim et dorment quand c'est possible, indifféremment le jour ou la nuit. Évidemment les saisons et les intempéries qui les accompagnent ont un effet direct sur leur vie quotidienne. Dès lors, la survie quotidienne consiste à se procurer un endroit où dormir, manger, obtenir des vêtements et, le cas échéant, de la drogue. Les stratégies utilisées par les jeunes pour parvenir à ces fins sont des petits boulots légaux comme laveurs de murs, de planchers, de voitures, livreurs... (Côté, 1993) S'ils ont des problèmes de toxicomanie, les besoins d'argent sont plus grands³², ce qui entraîne des stratégies différentes. Elles sont davantage de l'ordre de l'illégalité, comme par exemple le vol, la danse nue, la prostitution, le trafic... Le contexte de survie suppose que, comme chaque jour les besoins fondamentaux sont à combler il faut mettre en œuvre une diversité de moyens. S'arrêter signifie en quelque sorte mourir (Côté, 1993 : 132).

Toutefois, même si la vie dans la rue est hostile et extrêmement difficile, elle comporte un certain attrait. En effet, les jeunes qui fuient ont en tête « l'aura de

³² « Pour la cocaïne on parle de 250\$ par jour, beaucoup plus pour l'héroïne. » cité dans Margueritte-Michelle Côté, *Les jeunes de la rue*, ed Liber, 2^{ème} édition, Montréal, 1993, p132.

liberté qui accompagne l'image des nomades » (Simard, 1990). La rue représente l'aventure, l'émancipation, l'absence d'autorité, d'obligations, de contraintes, la solidarité entre pairs... Le prix à payer pour tous ces aspects positifs est parfois moindre pour le jeune comparé à ce que signifierait un retour au foyer familial. Céline Bellot (2001 :226) note que la rue peut être envisagée comme un espace structurant pour le jeune, dans la mesure où elle offre des possibilités d'expérimentation et de construction de soi à l'écart du contrôle des adultes et des normes conventionnelles. Cependant la rue est aussi un espace de risque imposé par la survie et l'exploration de soi (ex. drogue). Toutefois la survie n'est pas à considérer uniquement d'un point de vue négatif puisque bien souvent elle révèle les habilités, potentialités et débrouillardises que les jeunes sont capables de mettre en œuvre, ce qui leur permet parfois de se revaloriser (Bellot, 2001 :236).

1.3.4 Les différents « jobs » de rue

Pour subvenir à leurs besoins, les jeunes font appel à ce que l'on peut appeler des « jobs de rue » ou des débrouillardises urbaines lucratives. Nous allons nous arrêter sur quatre de ces « jobs » : la mendicité, la prostitution de rue, la vente de drogue et le « squeegeeing ». Nous tenterons de comprendre les particularités de chaque pratique ainsi que les différents motifs qui poussent les individus à choisir une pratique plutôt qu'une autre. Pour enfin saisir l'identité acquise par l'individu à travers l'adoption d'une pratique.

1.3.4.1 La mendicité

Pour les jeunes de la rue, la quête est l'un des moyens les plus accessibles dans l'immédiat, pour subvenir à leurs besoins. La plupart des jeunes de la rue se sont déjà improvisés mendiant dans l'urgence, le temps de trouver une autre solution alors que

certains ont véritablement adopté cette pratique lucrative pour répondre à leurs besoins journaliers.

La mendicité est un phénomène visible puisque mendier implique que l'on se fasse voir et entendre. On observe alors que les mendiants se concentrent dans certains secteurs de la ville. À Montréal, les mendiants se concentrent principalement sur la rue Ste Catherine mais on observe plus du tiers d'entre eux au centre-ville entre les rues St Laurent et Amherst (Chalom et Kousik, 1993 : 54). Pour plus de la moitié des mendiants, l'argent provenant de la mendicité est un revenu d'appoint. Pour certains, le revenu de la mendicité est supérieur à toute autre source, mais plus d'un tiers n'ont pas d'autres sources de revenus³³.

*La Table de concertation sur la mendicité sur le territoire de la communauté urbaine de Montréal (1991)*³⁴, classe les mendiants en cinq catégories selon les variations de leurs comportements : La première catégorie regroupe les deux cinquième de la population mendicante et caractérise ceux qui quêtent régulièrement ou de façon sporadique. Ils n'ont aucune caractéristique particulière concernant leur apparence. Leur demande est inaudible ou stéréotypée. La deuxième catégorie couvre le quart des mendiants. Ils ont une conduite passive et leur apparence correspond à l'image commune du mendiant : misérable et repoussant. La troisième catégorie couvre également le quart des mendiants. Ils présentent des signes manifestes d'intoxication. Ils s'adressent directement aux passants et leur requête est souvent insistante. Parfois, ils adoptent un comportement agressif. La quatrième catégorie est celle des jeunes mendiants qui constituent le dixième de la population mendicante. Ils ont souvent une allure punk ou rocker et se tiennent en gang. Enfin la dernière catégorie, très peu nombreuse, est celle des mendiants dont l'apparence est particulièrement soignée et qui mendient à l'occasion.

³³ Table de concertation sur la mendicité sur le territoire de la communauté urbaine de Montréal, 1991, cité dans Chalom et Kousik (1993 : 55)

³⁴ Cité dans Chalom et Kousik (1993 : 55-56).

La quête est une des possibilités que l'espace de la ville offre et que certains itinérants saisissent. En effet, la ville assure la présence d'un public nombreux, composé de personnes que l'on peut solliciter (Pichon, 1992). Les espaces publics constituent donc des « espaces-ressources » (Pichon, 1992 :147) pour le sans-abri. Leur grande mobilité leur permet un apprentissage des différents lieux comme, par exemple, les possibilités offertes, les règles de circulation, les horaires d'occupation possibles, le flux variable des passants, les meilleures heures, les meilleures places pour quêter... Les postes de travail, comme les nomment parfois les « quêtoux », sont souvent des lieux de passage obligé, comme les différentes portes des commerces ou bâtiments publics et qui constituent des points stratégiques pour la charité (Pichon, 1992). La porte de l'Eglise, par exemple, est une place très convoitée puisqu'elle conserve une signification particulière et offre des gains élevés en peu de temps.

Pascale Pichon (1992) retient quatre manières de quêter. La première appelée « à la rencontre » consiste à aborder les passants dans un face à face en circulant à contre courant. Une rencontre positive permet au « quêtoux » de glisser « une petite histoire » qui lui concèdera, par l'intermédiaire du regard du passant, l'assurance de sa capacité à renouer des liens sociaux « normaux ». Cette méthode relativement souple nécessite tout de même la capacité de concilier assurance et discrétion, étant donné qu'il faut de l'audace pour aborder le passant, sans pour autant éveiller sa suspicion ou sa peur. Aller « à la rencontre » implique également un choix de clientèle qui nécessite un travail de repérage des signes extérieurs d'identité sociale. La seconde méthode est nommée « la priante ». Elle consiste à solliciter une clientèle ciblée, comme celle qu'on trouve à la porte des églises, afin de faire appel à des représentations sociales particulières liées à l'historique de la mendicité. La présentation de soi est souvent explicite, le « quêtoux » est visiblement porteur de signes de grande pauvreté (dont un handicap), tout en restant digne. La troisième modalité, « le tape-cul », consiste à s'asseoir sur le trottoir en déposant un carton

devant soi sur lequel sont décrit la situation et les besoins du mendiant. Enfin la dernière méthode est celle nommée « à la volée ». Elle renvoie à la manière dont le don est accompli par le passant : « à la volée » qualifie donc cette méthode. Celle-ci met le « quêteux » à distance. Il n'a pas la possibilité de maîtriser l'espace de cette interaction ; le donateur impose son geste. Cette méthode est très discréditante pour le « quêteux ».

La mendicité ne permet pas d'avoir des gains réguliers et donc ne permet pas la réalisation de projet d'avenir. Les recettes sont dépensées dans la journée, ce qui donne une perception du temps raccourci, réduit à la journée. Ces gains n'étant pas le fruit d'un travail, ils ne conserveront aucune valeur économique et seront dilapidés rapidement. Parfois, de gros bénéfiques permettent aux « quêteux » d'associer cette réussite à sa régularité, à sa ponctualité et donc le revalorise. Cependant, même si la mendicité permet le maintien de soi-même, elle disqualifie l'identité sociale de l'individu et endommage l'estime de soi.

1.3.4.2 La prostitution de rue

La prostitution, que l'on dit être « le plus vieux métier du monde », constitue la deuxième activité lucrative de l'économie parallèle au Québec. Au centre-ville de Montréal, on retrouve la prostitution de rue (différente de la prostitution de luxe : escorte) principalement sur une petite portion de l'ancien Red Light, autour de l'intersection des rues Ste-Catherine et St-Laurent. Cette activité considérée comme une transgression sociale, allant à l'encontre de l'ordre, la morale et la santé publique, a été l'objet de nombreuses lois restrictives. Au Canada, on considère que l'argent et la sollicitation transforment la relation prostitutionnelle en une affaire publique et donc la criminalisent (Pryen, 1999 :37).

Dans cette partie, il s'agit de décrire différents mécanismes qui régissent la prostitution et d'exposer le sens et la place sociale que revendiquent les

personnes qui adoptent ce type de comportement déviant qu'est la prostitution. Pour cela nous nous appuyerons sur une étude réalisée par Stéphanie Pryen en 1999, qui s'intéresse à la prostitution de rue lilloise (les femmes), une ville dans le nord de la France. Bien que l'on ne puisse comparer point par point le contexte français et le contexte québécois, on peut tout de même dégager des repères et des caractéristiques intrinsèques à la prostitution de rue quelque soit le lieu où elle s'exerce. En regard de nos propres objectifs cette recherche est d'autant plus intéressante³⁵ puisque l'auteur inscrit sa problématique entre deux champs sociologiques ; la sociologie des professions et la sociologie de la déviance. Et pose ainsi la prostitution de rue comme le lieu où les concepts de métier et de stigmaté, habituellement opposés, peuvent être pensés de concert : la prostitution de rue est un métier stigmatisé.

Les raisons invoquées pour justifier l'entrée dans la prostitution sont liées au besoin d'argent dans un contexte de crise. Le passage à l'acte est décrit dans les récits, comme survenant subitement alors que l'on ne s'y attendait pas. La prostitution suppose que l'on s'expose aux regards, que l'on se « place devant » selon l'étymologie du verbe prostituer. Le racolage qui est en quelque sorte une publicité dans la mesure où il met en public, en s'effectuant dans la rue, au vue de tous, suppose le partage d'un espace : le trottoir. Cet espace est donc un territoire à conquérir, constituant ainsi un espace de concurrence (Pryen, 1999 :88).

Les formes de dépendance hiérarchiques existent peu aujourd'hui. Le proxénétisme, s'il est encore quelquefois présent, a toujours un rôle de protection contre les clients ou les pairs agressifs, mais par contre implique un partage équitable des gains. De nos jours, la protection offerte par le proxénète est exclusive, dans la mesure où il ne s'occupe que d'une seule fille. Cette relation correspond souvent à un couple effectuant un travail d'équipe (Pryen, 1999 : 126-127).

³⁵ Voir les hypothèses de travail dans l'introduction.

La relation prostitutionnelle est considérée par celles qui l'exercent comme une relation de service qui implique un contact avec le public (Pryen, 1999 : 19). Cette relation est négociée dans la mesure où le corps est morcelé, « les territoires corporels sont découpés et leur accès sont interdit ou permis, dans des conditions de tarification et d'utilisation spécifiés ». En somme « le corps prostitué n'est achetable qu'en parcelles » (Field, 1992 : 41)³⁶. Le face-à-face avec le client demeure une expérience solitaire et des capacités relationnelles comme l'écoute sont donc exigées par le service au client. Cependant il faut savoir garder une bonne distance avec ce dernier. Le respect de l'autre, de soi et des codes implicites est fondamental pour une relation idéale. Cette notion de respect, validés par les pairs, permet surtout de conserver son intégrité : « C'est pas parce qu'on fait ce métier-là qu'on se fait pas respecter, bien au contraire hein » (Thérèse dans Pryen, 1999: 136). La distanciation se déclare également à travers des gestes comme le changement de tenue et de prénom qui témoignent d'une distinction entre la vie privée et la vie publique. La prise de distance peut être donc à la fois symbolique (par l'utilisation du préservatif) et physique (par l'accès au corps morcelé et codifié). En somme, « il s'agit d'être en représentation pour satisfaire la demande du client, sans investir de soi » (Pryen : 142). Dès lors, la maîtrise de soi et celle de sa peur sont des atouts, notamment en ce qui a trait au risque d'agression. De toute évidence la consommation de drogue interfère avec la pratique prostitutionnelle puisque sous l'emprise de la drogue les rôles revendiqués (écoute, psychologie...) et les précautions à prendre (maîtrise de soi) demeurent difficiles à respecter alors que la recherche d'argent est l'unique préoccupation.

Étant donné que leur activité consiste à travailler, elles sont alors nombreuses à considérer la prostitution comme un métier : « Qu'on est des professionnelles du sexe, c'est vrai ! » (Nicole dans Pryen, 1999: 111). D'ailleurs plusieurs femmes se

³⁶ Field Michel, Cité dans Pryen (1999 :141).

fixent des horaires qui correspondent à ceux d'un emploi de bureau (Pryen, 1999 : 136). Comme pour l'exercice de tout métier, des connaissances ainsi qu'un savoir-faire particulier doivent être acquis. Dans le cas de la prostitution, l'auteur parle d'un « savoir coupable » (Pryen, 1999 : 22). La prostitution s'apprend sur le tas, avec l'expérience, il n'y a pas de transmission formelle, dès lors l'apprentissage se situe entre l'intuition et le savoir explicite (Pryen, 1999 : 106).

Dans la mesure où aucune valeur commune ne les unit et qu'elles ne communiquent pas forcément ensemble, les prostituées n'ont pas le sentiment d'appartenir au même monde ; la prostitution ne constitue donc pas une communauté (Pryen, 1999 : 154). Toutefois cette condition n'exclue pas l'entraide qui peut exister entre les membres du groupe. Par contre, ce que l'ensemble des prostituées partage, c'est la stigmatisation. Cependant, malgré le partage de conditions semblables, la stigmatisation se fait autant ressentir par le regard social qu'au niveau interne, au sein même du groupe. En effet, les prostituées établissent une hiérarchie de valeurs à l'intérieur du groupe en distinguant celles qui respectent les règles et autrui, de celles qui brouillent la relation par leur mauvaise conduite. Les moyens de défense utilisés par les prostituées afin de gérer une « identité souillée » et pour lutter contre la stigmatisation sont le relationnel, leur utilité sociale (en regard des autres acteurs de la prostitution) et l'argent gagné.

Tandis que certaines cherchent à se distancer de la culture prostitutionnelle à cause de l'identification négative, pour d'autres la poursuite de leur carrière s'explique par la difficulté à se détacher de cette identité déviante devenue la référence significative (Pryen, 1999 : 165). Toutefois le monde conventionnel reste une référence car l'identité proposée par la prostitution n'est pas assez positive pour être revendiquée et énoncée comme appartenance. Les plus vieilles font référence à une réintégration dans le monde du travail indépendant alors que le travail salarié reste la référence des plus jeunes. L'argent qui constitue le principal motif d'entrée

dans la prostitution explique aussi la poursuite de l'activité puisque souvent sur le marché du travail conventionnel, l'équivalent du salaire prostitutionnel ne peut être retrouvé (Pryen, 1999 : 177). L'argent gagné est ambivalent puisqu'il peut être alors considéré à la fois comme un piège et une source d'indépendance : « Tu gagnes bien quoi, c'est ça le problème » (Claude dans Pryen, 1999: 177). De plus, une dépendance à la drogue peut rendre le besoin d'argent plus crucial et donc implique une plus grande dépendance à la prostitution. L'argent de la prostitution peut aussi être source d'indépendance dans la mesure où l'on peut se détacher d'une dépendance conjugale ou patronale. Cependant malgré cela, les idéaux demeurent la constitution d'un foyer stable et l'obtention d'un emploi honorable et légitime. Toutefois l'argent gagné par l'intermédiaire d'un travail disqualifiant est souvent considéré comme de l'argent sale chargé de culpabilité et donc mal géré et dilapidé (Pryen, 1999 : 179).

En somme, le rôle social que revendiquent les prostituées vis-à-vis du regard social, est celui d'écoute, de confidente et de conseillère conjugale, différentes tâches qui font partie de l'entente informelle (1999 : 145). Cependant, la place sociale des prostituées est investie de l'hypocrisie sociale (terme emprunté à E.C Hughes, 1999 : 22) qui s'applique à ne reconnaître qu'implicitement et non publiquement la nécessité et la fonction de la prostitution au sein de la société : « La prostitution est considérée comme un mal nécessaire » (Pryen, 1999 : 41). Cette expression de « mal nécessaire » exprime parfaitement la tension dans laquelle se trouve la prostitution, entre la nécessité et l'illégitimité, coincé entre les sphères du privé et du public. Les débats qui entourent la prostitution se situent d'abord dans la perspective de santé publique, avant de s'attarder sur la question de la citoyenneté des prostituées (1999 :47). Cette situation démontre donc bien pourquoi le statut de ces personnes vacille entre celui de victime et celui de délinquante.

1.3.4.3 La vente de drogue

La vente de drogue que l'on appelle « deal », est aussi une pratique urbaine courante, empruntée par certains jeunes de la rue pour subvenir à leurs besoins. Elle représente l'une des deux principales activités lucratives de l'économie parallèle avec la prostitution. Cette activité est organisée sur un modèle hiérarchique ; au Québec ce sont les bikers qui sont à la tête du marché de la drogue. On peut donc distinguer trois niveaux hiérarchiques visibles dans la vente de drogues : celui des gérants, les bikers, celui des dealers, et celui des consommateurs et des petits deals permettant la consommation (Vanbremeersch, 1998). Comme dans le circuit de l'économie légale, on parle de « distributeurs » qui procurent la drogue en grosse quantité aux « fournisseurs » qui offrent des quantités plus petites à des « vendeurs » qui procèdent à la vente de détail auprès des consommateurs (Williams, 1989 :29). Les consommateurs et petits revendeurs à l'occasion³⁷ sont donc dépendants des dealers et de leurs lois, et doivent se plier aux règles territoriales du marché des bikers, sous peine de violence. Dans cette partie, il sera question principalement des dealers, étant donné que ce sont les postes que les jeunes de la rue occupent le plus souvent avec celui de consommateur/revendeur occasionnel.

L'étude ethnologique que Terry Williams (1989) a réalisée de 1982 à 1986 au sein d'une organisation de huit adolescents dealers new-yorkais, sera la principale source de cet exposé. En effet, cet ouvrage nous semble approprié pour cette partie, d'une part parce qu'il constitue l'une des rares enquêtes qui s'intéressent à la vente de drogues (cocaïne) chez les jeunes dans un contexte nord-américain, et d'autre part parce qu'il pose cette activité comme étant conforme à un travail de commerçant conventionnel.

³⁷ Certains squeegees adoptent à l'occasion, le statut de consommateur / petit revendeur de drogues pour subvenir à leurs besoins.

Le recrutement des jeunes pour le trafic de drogues aux Etats-Unis, est la conséquence directe des lois Roosevelt (qui datent d'une trentaine d'années) « qui infligent une peine de prison à quiconque, âgé de plus de 18 ans, est trouvé en possession d'une drogue illégale » (Williams, 1989). La vente de cocaïne constitue pour ces jeunes le moyen qu'ils ont trouvé pour gagner de l'argent « dans une société qui leur offre peu d'alternatives constructives » (Williams, 1989 : 13). Il semblerait que de nombreux adolescents se retrouvent dans le trafic tout simplement parce qu'ils veulent un travail, à temps plein ou à temps partiel et que cette activité assure la sécurité d'un salaire.

Je crois que mon père et ma mère auraient voulu que je finisse au moins la fac. Ils y sont allés tous les deux et je suis sûr que je devrais faire comme eux. Mais à un moment j'ai décidé que l'école ne m'apporterait pas grand chose. Tu vois, j'ai un loyer à payer, des vêtements à acheter, les trucs de la vie quotidienne... et l'école, l'université, ça m'apporte rien. Enfin, pour l'instant. J'ai pas l'intention de rester dans le trafic toute ma vie ; je sais que j'ai ce qu'il faut pour m'en sortir, et je le ferai. Mais en ce moment il faut que je me fasse du blé. Je repenserai à la fac plus tard. (Charlie, associé, 18 ans en 1982 :127)

Cependant, à travers cette activité, ces adolescents cherchent également et avant tout, le respect, le pouvoir, le prestige et la richesse, qui sont autant de récompenses prisées par les adultes. Ce milieu de vie difficile et dangereux qui requière la prise de décisions importantes dans des circonstances délicates, propulse ces jeunes directement « à l'âge adulte après une jeunesse trop brève » (Williams, 1989 : 13). En somme, le trafic de drogues fait miroiter aux jeunes la possibilité de gagner beaucoup d'argent ainsi que de satisfaire leur désir « d'être quelqu'un ».

L'argent et les armes représentent le bénéfice immédiat des mêmes de la coke. Mais le désir de montrer à la famille et aux amis qu'on peut réussir est une motivation tout aussi forte : gravir les échelons d'une carrière et faire de l'argent dans un monde où les chances de s'en sortir sont rares (1989 :30-31)
...en Amérique il faut avoir du fric parce que c'est ça que les gens respectent. (Max, boss, 14 ans en 1982)

Le jeune inséré dans le trafic, recrute à son tour d'autres jeunes pour former une organisation (un groupe). Le recruteur prend donc la place du « boss » au sein de l'organisation. Sa tâche consiste à se procurer la marchandise pour ensuite gérer la redistribution de la drogue à chacun de ses associés, qui eux, la revendent dans la rue. Après la vente, les associés doivent rendre la plus grande partie des recettes à leur fournisseur (leur boss) qui réinvestit la somme « comme dans tout commerce, pour réaliser le maximum de vente » (Williams, 1989 :74). Au sein de cette organisation, les jeunes doivent faire leur preuve pour gagner la confiance de leur supérieur. Toutefois, si les vendeurs acquièrent certaines qualités (rapidité, planification rigoureuse, prise de décisions...), ils peuvent espérer obtenir une promotion qui leur offre plus de responsabilités et la possibilité de gagner davantage d'argent. Par contre, une arrestation par exemple, peut détériorer les relations d'un dealer (amitiés et clients). Le statut élevé est très éphémère et peut subir des changements brusques.

...les dealers craignent de se faire arrêter, mais leur crainte permanente est la perte de statut, plus que l'éventualité d'une peine de prison. (1989 :168)

Le groupe étudié par Williams loue un appartement qui joue le rôle de bureau de transaction (la oficina) mais aussi permet de stocker, couper et préparer la marchandise pour la vente. L'appartement est un lieu protégé par une porte blindée³⁸, deux gardes du corps³⁹ et un « attrapeur » qui est chargé de récupérer la drogue lancée par la fenêtre lors d'une descente de police. Les dealers se doivent d'être constamment sur leurs gardes, et deviennent des « experts dans l'art de dissimuler la dope » jusqu'à ce qu'ils soient certains d'avoir à faire avec un véritable client et non à un policier. Les dealers attirent les clients grâce à « leur réputation ; qui se fonde sur la rumeur publique, les coursiers et d'autres sources... ». Comme tout bon commerçant, la réputation s'appuie, beaucoup sur la qualité du produit.

³⁸ La porte blindée retarde l'irruption de la police pour permettre aux jeunes de mettre la drogue à l'abri.

³⁹ Les gardes du corps font le tri des clients devant la porte d'entrée.

Aucun commerçant n'aime refuser une vente, se défend Max. Si l'acheteur pense que t'as rien, il s'adressera à quelqu'un d'autre. Mais s'il sait que tu peux avoir la coke, et que tu as l'habitude de fournir de la bonne qualité, il acceptera d'attendre. (Max, boss, 14 ans en 1982)

Aussi, une partie de la marchandise est réservée pour la confection des échantillons gratuits qui permettent aux clients de goûter le produit. Les dealers sont donc les dépositaires d'une bonne connaissance des clients et de leurs rites de consommation.

Toutes ces démarches conformes à une activité commerciale légale poussent alors les jeunes dealers à penser leur activité en termes de travail.

La coke, c'est un business comme les autres ; il faut travailler dur, rester sur ses pieds, faire attention à ce qu'on a, et ne pas se lancer dans des trucs foireux (...) La plupart des gens s'imaginent qu'on passe notre temps à sniffer et claquer notre fric. C'est un vrai boulot qu'on se tape. Vraiment dur, parce qu'on a affaire à des tas de gens différents. (Max, boss, 14 ans en 1982 : 147, 106)

Mise à part l'illégalité de leur activité lucrative, les jeunes dealers réalisent des actes normatifs comme fonder une famille, vivre en appartement, posséder des biens de consommation, conserver des liens avec leur famille d'origine... En somme, ces jeunes tombent dans l'illégalité pour les bénéfices (argent, prestige, position) qu'ils en retirent et « qu'ils ne pourraient espérer obtenir dans l'économie légale ». « Pour beaucoup d'entre eux, c'est la seule économie réelle. Ils ne se font certainement pas d'illusions sur l'argent « facile ». Ils savent que le travail est dur et dangereux ; l'argent « facile » n'existe pas ». (Williams, 1989 : 212).

Les tags (noms) c'est bon pour les mômes qui bombent les murs du métro, nous on travaille. D'ac ? (Max :31)

L'exploration de ces trois activités urbaines lucratives nous a permis d'une part, de rendre compte des mécanismes régissant chacune de ces pratiques et de la place qu'elles occupent à l'intérieur de la société, et d'autre part de comprendre le sens qu'accordent les personnes impliquées à ces pratiques stigmatisées. Nous avons vu

également que ces pratiques en tant que pratiques organisées, nécessitant des savoir-faire et dotées parfois de règles implicites, pouvaient correspondre à un travail⁴⁰ pour les individus qui les exercent. La présentation de ces trois formes de travail de rue vient étayer notre l'hypothèse de travail, qui pose la pratique du squeegee comme une pratique urbaine lucrative qui malgré la stigmatisation, présente, pour les jeunes qui l'exercent, les caractéristiques d'un travail.

1.3.5 Le « squeegeeing » : recension des études

Plusieurs études ont abordé la question des jeunes de la rue sous divers aspects (Parazelli, 1997 ; Côté, 1993, Bellot, 2000). Cependant le phénomène spécifique des squeegees n'a fait l'objet que de très peu de recherches scientifiques. Au total nous avons trouvé six recherches concernant la pratique du squeegee à Montréal. Deux d'entre elles ont été réalisées dans le cadre d'études universitaires et correspondent aux exigences du mémoire de maîtrise. Une étude a été commandée par le Service de Police de la Communauté urbaine de Montréal et deux autres par Spectre de rue, un organisme communautaire venant en aide aux jeunes de la rue. Enfin, la dernière étude est une publication autonome, soumise à la ville de Montréal. Toutes ces recherches hormis les deux mémoires de maîtrise, ont été réalisées dans le but d'améliorer l'intervention auprès des jeunes squeegees, de dénoncer l'intervention coercitive et de proposer des solutions concrètes pour une meilleure cohabitation entre les jeunes, les automobilistes et le reste des citoyens. L'ensemble des études ont été finalisées entre 1998 et 2001.

Un premier rapport commandé par la SPCUM, a été rédigé en mai 1998 par Valérie Courville⁴¹, une démographe, et s'intitule : *La pratique du squeegeeing chez*

⁴⁰ Voir même à un métier dans le cas de la prostitution.

⁴¹ Etude réalisée pour le Service de Police de la Communauté Urbaine de Montréal (SPCUM), division planification et orientations stratégiques.

*les jeunes marginaux*⁴². Malheureusement nous n'avons pas réussi à nous procurer ce rapport.

Le deuxième rapport soumis à la ville de Montréal en octobre 1998, est une publication autonome rédigée par Anna-Louise Crago. Dans ce rapport l'auteur élabore un historique de la pratique à Montréal, puis elle expose les différents motifs des plaintes qui ont alimenté la perception négative et encouragé l'intervention coercitive à l'encontre de ces jeunes. La judiciarisation et ses effets à Montréal (et dans les autres provinces canadiennes) sont l'objet de la dernière partie. Ce rapport est un cri d'alarme lancé à la ville de Montréal et au gouvernement provincial afin qu'ils adoptent des mesures précises dont, le suivi de ces jeunes, la défense de leurs droits par des avocats, et une enquête publique de la Commission québécoise sur les droits de la personne.

En 1998, dans sa recherche terrain, l'étudiante Marie Vanbremeersch⁴³, s'est intéressée aux squeegees du centre-ville de Montréal. Son objectif était de saisir les éléments qui témoignent de la déviance des squeegees et/ou de leurs pratiques. Son enquête montre que la pratique du squeegee peut parfaitement être apparentée à un véritable travail : tout dans l'organisation, les méthodes et les règles de cette pratique semblent se calquer sur les normes communes du travail légal. Elle développe sa thèse en prétendant que le rapport à l'espace (dans la recherche d'un espace privé) ainsi que la gestion des revenus peuvent se comparer à une gestion économique et une gestion de l'espace des plus conformes. Elle considère que la déviance des squeegees est comprise à la fois dans leur utilisation de la rue comme lieu de développement d'un espace privé et dans l'illégalité de la pratique (absence d'impôt et de contrôle social). Selon elle, la pratique du squeegee permet à ces jeunes de se rapprocher des normes communes afin d'obtenir une reconnaissance sociale.

⁴² Valérie Courville, *La pratique du squeegeeing chez les jeunes marginaux*. SPCUM, mai 1998, 20 p.

⁴³ Marie Vanbremeersch a réalisé cette enquête dans le cadre de son mémoire de maîtrise française. Elle a interviewé 10 jeunes.

Sous la responsabilité de Spectre de rue, Colette Foisy a déposé en décembre 1999⁴⁴, une étude intitulée « Le squeegeeing au centre-ville de Montréal : Perceptions et réalité ». Elle s'intéresse principalement aux problèmes que soulève cette pratique urbaine, dont les plaintes des commerçants et automobilistes, et les nombreuses interventions et sanctions policières qu'elle engendre. L'objectif de cette enquête est de proposer une solution réaliste qui satisfasse à la fois les automobilistes, les commerçants, les passants, la justice et les squeegees eux-mêmes. Plus précisément, cette enquête questionne les conséquences de la légalisation éventuelle de cette pratique. Cette recherche terrain se veut révélatrice de la réalité et des problèmes que rencontrent les squeegees tout en s'intéressant aux perceptions d'autres acteurs concernés par cette pratique (les groupes communautaires, la SPCUM, les automobilistes et les commerçants). Cette recherche ne se prétend pas représentative (17 squeegees ont été interrogés) mais tend plutôt à dégager les tendances de la pratique du squeegee à Montréal. Il en ressort que le squeegeeing et l'expérience de rue ne sont souvent qu'une étape pour le jeune. La pratique du squeegee constitue cependant une alternative aux actes délinquants plus graves (vols, prostitution, vente de drogue...). Les résultats de l'enquête de Foisy démontrent également que par l'intermédiaire de cette pratique le jeune développe des habiletés conformes au travail légal, notamment le renforcement de l'estime de soi, la capacité de se fixer des objectifs, la capacité à vendre son produit et à s'organiser. Foisy qui utilise le terme « travail » pour désigner la pratique du squeegee, signale que ce dernier est conforme aux valeurs de ces jeunes ; pas de patron, liberté quant aux horaires, recettes importantes. L'étude conclut que le seul moyen dont disposent présentement les autorités pour gérer cette activité, réside dans la prise en charge judiciaire de ces

⁴⁴ Rapport effectué en décembre 1999 pour le Service des sports, des loisirs et du développement social de la Ville de Montréal ainsi que pour Spectre de rue, un organisme communautaire qui cible son soutien sur les jeunes de la rue et la prévention du VIH-sida. La collecte des données s'est faite par le biais d'une lecture de la revue de presse et d'entrevues individuelles ou de questionnaires auto-administrés auprès des squeegees, d'intervenants sociaux, de commerçants, d'automobilistes et de représentants de la loi.

jeunes, qui a pour conséquence de stigmatiser les squeegees et de les enfermer dans le cercle de la marginalité et de l'exclusion.

En août 2001, Spectre de rue⁴⁵ sort une deuxième étude rédigée par Marie-Yolande Bujold. Ce projet vient prolonger l'étude de Colette Foisy⁴⁶ effectué deux ans plus tôt. Cette recherche intitulée « Squeegee : rite de passage ou partage de l'espace urbain », comporte trois volets : un terrain, une revue de presse et une analyse quantitative des poursuites judiciaires envers ces jeunes. Le terrain effectué auprès de 12 jeunes qui ont répondu à un questionnaire ne donne guère plus d'éléments que dans l'étude précédente. La revue de presse quant à elle, fait ressortir l'historique de la pratique du squeegee à Montréal, l'évolution du procès fait à ces jeunes et notamment la montée de l'intolérance vis-à-vis de cette pratique qui dérange de plus en plus. Enfin, l'analyse des poursuites judiciaires met en relief le fait que la judiciarisation de ces jeunes accentue leur vulnérabilité (estime de soi, identité marginale, perte de biens...), et coûte très cher à la société sans pour autant favoriser l'intégration de ces jeunes. Les solutions retenues par les jeunes sont la légalisation de la pratique dans des zones prédéfinies. Certains organismes communautaires réclament une amnistie politique pour les contraventions déjà émises. D'autres, proposent d'amener les jeunes à suivre leur dossier judiciaire afin de les empêcher d'aboutir à l'emprisonnement.

Dans son mémoire de maîtrise (décembre 2000), intitulé « La pratique du squeegee à Montréal : expériences et perceptions des jeunes impliqués », Véronique Denis décrit dans un premier temps le contexte social et le mode d'organisation de la pratique c'est-à-dire plus particulièrement les interactions des jeunes avec les automobilistes et les policiers, en considérant l'évolution de la perception de cette pratique occasionné par la couverture médiatique (et l'illégalité de la pratique en

⁴⁵ Projet réalisé par Spectre de rue, appuyé par le Service des sports et des loisirs de la ville de Montréal et subventionné par le ministère de la Justice Canada.

⁴⁶ Colette Foisy ainsi qu'Iza Godbout collaborent à ce projet.

1996). Ensuite, elle tente de dégager le sens et la place qu'occupe cette pratique dans la vie des jeunes qui l'empruntent. Les entretiens réalisés au courant de l'été 1999 auprès de 15 jeunes, ont démontré après analyse que le sens accordé à cette pratique par les jeunes est tributaire de leur rapport à la rue. L'auteure retient quatre formes de signification : la pratique du squeegee comme activité morale, comme façon de se différencier socialement, comme témoignage d'une contestation ou comme forme de socialisation marginalisée.

Il nous apparaît important de signaler également la thèse de Céline Bellot⁴⁷ (mai 2001) qui s'intéresse au monde social des jeunes de la rue, et dans laquelle une section est réservée aux pratiquants de squeegee. L'auteure a effectuée tout au long de son terrain (de 1996 à 2000) un recensement des carrefours où les jeunes pratiquaient leurs stratégies de survie tel que le squeegee, la prostitution ou la mendicité. La compilation des observations a permis de révéler une diminution de 50% du nombre de jeunes présents sur les carrefours, à partir de l'automne 1998. Elle souligne entre autres que la pratique du squeegee est une expérience émancipatoire que les jeunes qualifient souvent de travail.

Les repères empiriques et théoriques concernant le processus d'exclusion, les lieux de socialisation, les jeunes de la rue étant posés, nous allons à présent nous intéresser plus particulièrement aux jeunes qui pratiquent le squeegee. Avant de procéder à l'analyse des entretiens, il convient de passer par la présentation des choix méthodologiques.

⁴⁷ Thèse qui s'intitule : *Le monde social de la rue : Expériences des jeunes et pratiques d'intervention à Montréal.*

DEUXIÈME CHAPITRE

LES CHOIX MÉTHODOLOGIQUES

CHAPITRE II

LES CHOIX MÉTHODOLOGIQUES

Dans ce chapitre nous nous attarderons sur la présentation des choix méthodologiques de notre recherche empirique. Pour commencer nous situerons notre position par rapport aux différents cadres de référence qui existent en sciences sociales concernant la recherche qualitative. Par la suite, nous effectuerons une description du terrain et des conditions de son déroulement pour ensuite proposer une définition de notre échantillon. Pour finir, nous présenterons d'une part, les outils choisis pour recueillir les données et d'autre part, les résultats généraux de notre enquête (profils de nos sujets).

2.1 Le type de recherche

Dans la mesure où notre recherche qualitative s'intéresse au sens que certains individus donnent à une pratique particulière (une action), notre approche s'inscrit dans le cadre de référence de la compréhension en sociologie. Cette approche a pour but de saisir et d'explicitier la signification de « l'activité individuelle et collective en tant que réalisation d'une intention » (De Bruyne et autres, 1974 : 135). Elle se fonde sur le principe que « l'action humaine est essentiellement l'expression d'une conscience, le produit de valeurs, la résultante de motivations. » (1974 : 135)

La compréhension a donc pour objectif de dévoiler les significations internes qui déterminent les comportements. La signification que les individus donnent à leurs

actes se recherche alors dans la conscience de ces derniers, elle est intérieure et ne se laisse pas observer comme un mouvement physique. Les opinions individuelles permettent de dévoiler les valeurs et les principes qui orientent les comportements. « Les conduites humaines sont, en effet, intentionnées et inspirées, consciemment ou non, par un ensemble de représentations mentales en dehors desquelles elles ne peuvent être comprises. Une certaine vision du monde, de la société ou de la vie, l'espoir d'un avantage escompté ou la perception d'un désagrément, la définition des enjeux d'un conflit ou encore l'image que l'on a des autres acteurs, sont autant d'éléments qui peuvent intervenir dans l'explication de l'action humaine. » (Quivy et al, 1988 : 93)

Nous considérons la pratique du squeegee comme une conduite intentionnée. Dès lors, le discours des jeunes qui l'empruntent, peut révéler leurs valeurs, leurs intentions, leurs rapports aux autres, à la société et le sens qu'ils attribuent à leurs actes.

2.2 Le territoire de recherche et le déroulement du terrain

Mon travail sur le terrain s'est déroulé de la fin du mois de novembre 2000 (29 novembre 2000) au début du mois d'avril 2001 (4 avril 2001), soit en pleine saison hivernale. Les différentes rencontres se sont faites directement sur la rue. Je suis allée à la rencontre des individus aux différentes intersections alors qu'ils pratiquaient le squeegee J'ai délimité mon terrain suite à une observation préalable qui a mis en évidence les lieux les plus fréquentés par les pratiquants de squeegee Mon terrain s'étend donc de la rue Papineau à l'est, jusqu'à la rue Bleury à l'ouest, et de la rue Ste Catherine au sud jusqu'à l'avenue Mont Royal au nord. Mon parcours, quoique différent chaque jour, se déroulait toujours entre 11 h 00 et 18 h 30 ; cet horaire couvre la période où les squeegees sont le plus présents au centre ville. Toutefois les rencontres se sont faites la plupart du temps entre 15 h 30 et 17 h 00. Chaque jour de

la semaine, je suis allée dans le périmètre que je m'étais fixé, excepté les jours de pluie et de tempête de neige. À la fin, mon terrain m'a semblé long et fastidieux parce qu'il ressemblait parfois à une partie de pêche d'où je revenais souvent bredouille. Les squeegees étaient vraisemblablement moins nombreux qu'en été ou au printemps, et sans doute moins disposés à répondre à une interview. En effet, la rigueur de l'hiver m'a rappelé le poids de l'environnement et du climat dans l'exercice du squeegee. De plus, le choix de la saison hivernale comme période pour effectuer mon travail de terrain ne m'a peut-être pas permis de rencontrer l'ensemble des « figures possibles ». Cependant, j'ai résisté à la tentation d'aller directement dans les organismes communautaires destinés aux jeunes de la rue pour y trouver mes sujets. J'ai choisi d'aller à la rencontre des squeegees dans la rue, parce que cette approche me permettait de rencontrer autant les jeunes faisant appel aux ressources que ceux qui ne les utilisent pas, de même que les jeunes qui possèdent un lieu d'habitation et ceux qui n'en avaient pas. En somme, j'ai rencontré des jeunes dont les modes de vie, les débrouillardises et la conception de leur itinérance étaient diversifiés.

À chaque fois, le choix du lieu de l'interview a été laissé à l'attention de la personne interrogée afin de la mettre en confiance. J'indiquais toutefois, qu'un lieu plutôt calme serait préférable pour l'enregistrement et la concentration. Étant donné les conditions climatiques du moment, j'ai toujours proposé de réaliser l'interview autour d'un café (que j'offrais) pour rendre la situation plus confortable. Les différentes interviews ont alors été réalisées tantôt dans des cafés ou des fast-food (4), tantôt dans la rue (3), des sas d'immeubles ou de banques (2) et dans les entrées du métro (2).

À aucun moment l'enregistrement n'a soulevé de problème. Évidemment avant l'entretien, les sujets étaient assurés de la confidentialité des informations données⁴⁸.

⁴⁸ Afin de garantir l'anonymat des personnes interrogées, les prénoms ou surnoms utilisés dans ce travail sont fictifs.

Bien que le contenu exprimé semblait parfois pénible et troublant pour les sujets, il n'en demeure pas moins que, à l'issue des rencontres, les individus témoignaient souvent des bienfaits de se livrer, de s'exprimer et de faire un bilan de leur propre vie.

À mon grand étonnement ni l'enregistrement ni mon « étrangeté »⁴⁹ ne les a freinés dans leurs confidences. Les individus se sont livrés avec générosité et simplicité démontrant alors que le besoin de s'exprimer et d'être écoutés est très fort mais qu'il peut-être très peu assouvi.

2.3 L'échantillon

L'absence d'un dénombrement des squeegees à Montréal, leur mobilité, ainsi que le manque général d'informations les concernant, sont autant d'obstacles qui rendent difficile voire impossible, l'obtention d'un échantillon représentatif de cette population. Cependant, étant donné que notre objectif n'était pas d'évaluer ou de dénombrer la population mais de découvrir une logique dans les comportements et les idées, la représentativité de notre échantillon, au sens statistique du terme, n'a pas été une de nos grandes préoccupations.

2.3.1 Procédure d'échantillonnage

Dans la mesure où les personnes interviewées sont celles qui se sont trouvées au hasard de mon parcours, on peut qualifier le présent échantillon d'« échantillon accidentel ». Les individus sollicités sont volontaires dans la mesure où ils ont été libres d'accepter ou de refuser de répondre à mes questions. La définition opératoire du squeegee étant une personne pratiquant le squeegee sur la rue ou étant en possession d'un squeegee laissant présager de la pratique, aucune restriction quant à

⁴⁹ Étant d'origine française, mon accent a éveillé plusieurs fois leur curiosité. Aussi, certains de mes sujets ont pris la peine (sans que je leur demande) de m'expliquer quelques phénomènes, fonctionnements ou mots et expressions typiquement québécois.

l'âge ou le sexe n'a été retenue ; seule la pratique du squeegee (dans la rue) ou la possession visible d'un squeegee était un critère de sélection.

L'entrée en contact avec les sujets s'est faite de façon simple et directe : une présentation personnelle (prénom, statut d'étudiante-chercheuse en maîtrise), le témoignage de mon intérêt porté aux jeunes qui pratiquent le squeegee (parfois les motifs de cet intérêt étaient évoqués lorsque la question était soulevée) et la demande de participation à l'interview (indications sur la confidentialité des informations).

J'ai rencontré au total 26 jeunes qui « squeegeaient » (3 filles et 23 garçons). Seul 11 d'entre eux ont accepté de participer à la recherche (2 filles et 9 garçons). Le motif de refus le plus fréquent (8 individus) a été le manque de temps. La mobilité des sujets et la quasi-impossibilité de les rejoindre me poussaient à proposer l'interview dans l'immédiat. Cependant, certains refusaient non pas par principe mais parce que le moment était inopportun. Suite à cette observation, j'ai donc décidé de proposer un rendez-vous ultérieur qui, à chaque fois, fut respecté.

Avant l'acceptation ou le refus de participer à l'entrevue, une question concernant le dédommagement monétaire m'a fréquemment été posée : « Est-ce que c'est payant ? ». Cette réaction m'a permis de m'apercevoir que ces jeunes étaient de plus en plus sollicités par les médias, mais aussi par les chercheurs universitaires et, qu'en général, ces échanges étaient monnayés. J'ai refusé de payer les personnes interviewées. D'une part parce que je n'avais pas les moyens de le faire et, d'autre part, parce que je ne voulais pas que l'argent devienne l'enjeu de cet échange : leur discours aurait potentiellement biaisé leurs réponses et donc les résultats de l'analyse. Cependant, une seule fois l'absence de compensation monétaire a été le motif d'un refus ; pour les autres, la gratuité n'a pas été un obstacle à l'acceptation. Une fois cette règle acceptée, aucun des interviewés ne m'a réclamé de l'argent ou n'a profité de la situation pour en demander. Ces deux motifs de refus, l'argent et le manque de temps semblent très liés. En effet, si l'on s'attarde au contexte, ma proposition entravait en

quelque sorte leur activité lucrative. Dès lors, l'activité, en l'occurrence l'interview doit à son tour rapporter, auquel cas, cela peut représenter une perte d'argent et de temps pour le sujet.

Au cours de mon terrain, j'ai rencontré deux squeegees anglophones. L'interview n'a pas eu lieu à cause de mon faible niveau d'anglais ne me permettant pas un contrôle suffisant de l'interview. J'ai toutefois réalisé une interview avec un jeune anglophone de Terre Neuve qui parlait un peu le français.

Les autres raisons invoquées (4 individus) pour refuser l'interview étaient davantage reliées à la timidité des individus et au manque de confiance en soi qui rend toute relation à autrui difficile.

2.3.2 Définition de la population

J'ai donc interrogé au total 11 personnes dont 2 filles et 9 garçons, âgés de 16 à 27 ans⁵⁰. L'âge moyen est 20,72 ans et est réparti de la façon suivante : 16 ans (1 sujet), 17 ans (2), 19 ans (1), 20 ans (1), 21 ans (2), 23 ans (2), 24 ans (1), et 27 ans (1). Étant donné que le hasard a déterminé les rencontres, je n'ai pu choisir d'interroger un nombre égal de personnes de chaque sexe. Mais cette répartition révèle la tendance générale de la prédominance masculine dans la pratique du squeegee.

Mon échantillon couvre, malgré l'approche aléatoire de mes sujets, des temporalités différentes du parcours de ces jeunes. En effet, j'ai rencontré des jeunes dont la vie de rue et la pratique du squeegee ne faisaient que débiter (2 mois), de même que des jeunes qui avaient une expérience de la vie de rue et du squeegee qui s'étendait sur plusieurs années (de 1 an à 8 ans). J'ai également interrogé des jeunes

⁵⁰ L'âge des individus correspond à l'âge au moment de l'entretien.

en « rechute », c'est à dire des jeunes qui « tombent dans la rue »⁵¹ pour la deuxième fois. En moyenne les sujets rencontrés ont passé 3 ans dans la rue et la répartition du temps resté dans la rue pour chacun est la suivante : 2 mois (2 sujets), 1 an (1), 1 an et 3 mois (1), 2 ans (3), 5 ans (2), 6 ans (1), 8 ans (1). Bien sûr ces périodes dites « dans la rue »⁵² sont très souvent discontinues et ponctuées par plusieurs retours, souhaités ou non, dans le foyer familial.

Au moment de l'interview, huit individus sur onze vivent dans la rue, c'est à dire qu'ils n'ont pas de logement stable et font appel à des ressources alternatives (squats, amis, ressources...) pour dormir, et à des stratégies diversifiées de débrouillardise pour subvenir à leurs besoins. Les trois autres individus logent dans une chambre ou un appartement depuis au moins 3 mois. Non seulement ils expriment la volonté de conserver ce logement, mais ils possèdent les moyens financiers pour assouvir cette volonté : ils sont bénéficiaires de l'aide sociale. Un peu plus de la moitié des sujets (six sur onze) reçoivent les prestations de l'aide sociale. Neuf individus ont déjà fait appel ou font appel régulièrement aux ressources communautaires pour se nourrir, mais seulement deux d'entre eux (les deux mineurs) font appel aux ressources pour l'hébergement.

Deux individus de sexe masculin ont un jeune enfant, mais un seul reste en contact avec celui-ci. Seulement deux personnes sur les onze parlent d'une liaison amoureuse en cours, les autres individus font plutôt part de leurs échecs amoureux.

⁵¹ « tomber dans la rue » est une expression utilisée par les sujets pour exprimer le résultat d'un processus qui les projette dans la rue (pour la deuxième fois) c'est à dire qu'ils se retrouvent sans logement fixe et sans ressources stables pour subvenir à leurs besoins. Le verbe « tomber » montre bien l'incapacité pour l'individu de contrer ce changement de statut. L'individu passe alors du statut de personne insérée au sein de la société à celui de personne exclue.

⁵² Ces périodes dites « dans la rue » correspondent à la durée pendant laquelle il y a une absence ou une instabilité du logement et que cette situation donne lieu à la mise en œuvre de débrouillardises urbaines lucratives (comme le squeegee ou la quête par exemple) afin de survivre.

2.4 La collecte des données : l'entretien semi-directif

L'entretien semi-directif est l'instrument retenu pour recueillir les données nécessaires en fonction des objectifs de cette recherche. Étant donné que nos objectifs sont moins de quantifier le phénomène que d'explorer une cohérence dans les comportements et les idées de ces jeunes, cet outil de recherche est apparu comme étant le plus adéquat pour explorer cette réalité très peu étudiée. En effet, comme le dit Michel Dorais (1993 : 12), c'est une technique qui permet « une franche interaction entre le chercheur et le(s) sujet(s) de son étude ». De plus, elle « offre l'heureuse possibilité de s'immerger dans le monde et la pensée d'un interlocuteur afin de mieux saisir son point de vue. » (1993 : 12). L'entretien semi-directif nous a semblé être l'outil le plus approprié pour rendre compte du parcours de chacun des sujets, de la représentation qu'ils en ont et des motifs qu'ils associent à leurs actes.

La méthode de l'entretien semi-directif permet de retracer d'après le point de vue de l'acteur, les événements et les actions des jeunes qui permettent de structurer leur trajectoire de rue (objectif), ainsi que le sens qu'ils attribuent à leurs actes, qui définie leur vécu, l'image de soi ainsi que les valeurs auxquelles ils se rattachent (subjectif). (Bellot, 2001 : 99). Bien sûr, donner la parole aux jeunes signifie que l'on soit à l'écoute de ce que eux considèrent comme éléments explicatifs de leur situation.

De plus, cette méthode a permis de confirmer des informations recueillies au cours d'observations antérieures au travail de terrain, tout en laissant place aussi et surtout à la découverte d'informations, d'idées, de perceptions et de points de vue inattendus.

Le type d'entretien utilisé est appelé semi-directif car il propose différents thèmes tout en laissant la possibilité au sujet d'en introduire d'autres. L'entretien semi-directif est composé surtout de questions ouvertes qui favorisent l'expression, le

développement des idées et la recherche de cohérence dans le récit (voir annexe la grille d'entrevue). Les questions ont toujours été posées dans le même ordre pour l'ensemble des sujets. D'une part, cela permet de suivre une logique chronologique des parcours individuels et, d'autre part, cela facilite une analyse comparative des différents récits. Le guide d'entretien a été structuré de manière à ce que les données produites puissent permettre d'être confrontées aux hypothèses. Ce dernier comprend également des questions fermées qui donnent lieu à des informations telles que le nom, l'âge, la durée de l'expérience de rue, les caractéristiques familiales, les autres « jobs » de rue... bref des informations générales également utiles pour comprendre les différents récits.

La consigne de départ était la suivante : « Est-ce que tu peux me raconter comment tu t'es retrouvé dans la rue à faire du squeegee ? ». Les questions mettaient souvent en jeu le rapport entre le passé, le présent et l'avenir du sujet. L'entretien a été découpé en quatre parties : la première correspond au passé du sujet et aux explications de sa situation actuelle. La deuxième partie s'intéresse à l'expérience de rue du sujet et plus particulièrement au rapport qu'il entretient avec la pratique du squeegee et sa confrontation au travail conventionnel. La troisième partie s'attarde à la position du sujet dans son rapport à autrui. Enfin, la quatrième et dernière partie de l'entretien questionne le sujet sur sa capacité à se projeter dans l'avenir.

Toutes les interviews ont été enregistrées pour être ensuite retranscrites afin de faciliter l'analyse des résultats. La retranscription n'a subi aucune censure de langage ; il nous a semblé important de conserver le discours intact, avec les expressions et les sacres, afin de rendre compte de la réalité des émotions. Malheureusement, pour deux interviews (celles de Manu et de Mike), l'enregistrement n'a pas fonctionné ; par contre, les informations ont été recueillies par écrit immédiatement après les interviews et quelques résultats demeurent utilisables pour l'analyse.

Les entretiens ont duré entre 30 minutes et 1h30 suivant les personnes et se sont tous déroulés dans d'assez bonnes conditions⁵³. L'ensemble des sujets ont été très coopératifs et se sont révélés avec générosité et candeur. Toutefois les entretiens ont été à la fois difficiles et stimulants. En effet, cette interaction a permis à la fois de mettre à l'épreuve nos hypothèses tout en laissant place à la découverte de champs inconnus. Elle a aussi été parfois difficile au niveau émotif pour le sujet qui a ressassé des moments douloureux de son existence, comme pour l'intervieweuse confrontée directement aux récits d'expériences délicates comme le suicide, le viol, l'inceste, la drogue, la prostitution...

La difficulté des premiers entretiens a résidé également dans le sentiment d'avoir pris sans avoir donné en échange. Après plusieurs témoignages m'assurant des bienfaits de l'interview, j'ai réalisé que par leur consentement les jeunes me donnaient la preuve de l'existence d'un intérêt personnel quant à cette interaction. C'est donc par l'interaction verbale elle-même que s'est fait l'échange, le don et le contre-don pour reprendre les termes de Mauss. Ces jeunes m'ont offert leur collaboration en échange de mon écoute attentive et bienveillante.

2.5 Présentation des résultats généraux

Les caractéristiques générales des jeunes interviewés seront présentées sous forme de tableaux pour faciliter la lecture et favoriser une vue d'ensemble des résultats. Néanmoins une description rédigée des résultats permettra d'apporter des précisions ne pouvant être contenues dans un tableau, ainsi que de souligner la complexité, les disparités et les points communs dans les trajectoires personnelles des jeunes.

⁵³ Ni le bruit urbain, ni la consommation de drogue, ou une quelconque intervention ou condition gênante n'ont fait obstacle au bon déroulement des entretiens.

Trois des onze jeunes interviewés sont mineurs, les autres ont entre 19 et 27 ans. Leur première arrivée dans la rue, s'est réalisée en moyenne autour de l'âge de 16 ans. Seul deux jeunes ont expérimenté la rue une fois majeur, l'un à sa sortie du centre d'accueil, l'autre en s'installant en appartement à Montréal. La durée que les jeunes ont passé dans la rue au moment de l'interview s'étend de 2 mois à 8 ans, et la durée moyenne pour le groupe est de 3 ans sachant que très souvent l'expérience de rue est ponctuée par des retours dans le foyer familial ou au centre d'accueil ou encore par des séjours en prison. Pour trois individus l'expérience de rue se joue pour la deuxième fois, les causes de cette rechute sont les dettes de tickets de squeegee (incarcération), la perte d'emploi et une rupture amoureuse. Au moment de l'interview, une autre personne est probablement dans un processus de rechute puisqu'elle a quitté son appartement et son travail depuis 4 jours pour retrouver ses amis de la rue à Montréal et consomme de nouveau de la drogue.

Sept jeunes provenaient de familles divorcées ou séparées et de façon surprenante on retrouve la même proportion de jeunes qui sont enfant unique. Cinq de ces jeunes étaient à la fois issus de familles divorcées et enfant unique. Trois jeunes ont été pris en charge par une institution (carcérale ou placements en centre d'accueil) à un moment de leur enfance ou de leur adolescence avant leur arrivée dans la rue. Tous les trois ont connu des périodes de prise en charge (centre d'accueil ou famille d'accueil) et d'enfermement (expérience carcérale) plutôt longues (de 4 à 9 ans). Concernant les événements familiaux sur lesquels ils insistent, le divorce des parents est souvent souligné comme ayant été une période difficile, de même que l'éloignement, le rejet et l'incompréhension d'un ou des deux parents. La santé mentale défaillante des parents n'a été mentionnée qu'une seule fois (et sans grand détail), tandis que l'un des sujets se qualifie d'hyperactif depuis son plus jeune âge et deux de dépressifs.

Comme pour l'étude de Bellot (2001), la plupart des jeunes interrogés venaient de régions éloignées de Montréal. Seulement quatre avaient passé leur enfance dans la banlieue proche ou éloignée de Montréal (la 4^{ème} a habité à Toronto avant d'aller à Ste-Thérèse) mais aucun n'a déjà habité dans le centre-ville ou dans un autre quartier de Montréal. De toute évidence le centre-ville de Montréal possède un attrait considérable pour ces jeunes qui, pour la plupart, n'y avaient jamais mis les pieds avant.

Au niveau scolaire, tous, sauf un sujet (secondaire I), ont atteint au moins leur secondaire IV (ou sont en train de le compléter). Seul un individu a complété ensuite ses trois années de Cégep et un autre possède un diplôme de mécanique. Trois jeunes poursuivent leurs études au moment de l'interview, l'une au programme d'études aux adultes, le deuxième passe un diplôme d'ébénisterie et le dernier tente d'obtenir son secondaire V en passant des tests d'équivalences.

Trois jeunes ont connu une expérience de travail stable sur plus de 5 mois (concierge, coursier à vélo, et ouvrier d'usine) qui leur permettait d'avoir une vie conventionnelle (logement, travail, consommation). Après ces expériences professionnelles, ces trois jeunes se sont retrouvés dans la rue pour la deuxième fois. Deux d'entre eux ont perdu leur emploi (dont un à cause de dettes de contraventions de squeegee) et le troisième insatisfait de sa situation a quitté son travail. Les jeunes dont l'expérience de rue est la plus longue ont fait l'expérience d'une multitude de petits boulots légaux avant ou pendant leur expérience de rue. Ces jobs étaient à la fois de courte durée et souvent mal rémunérés, ne permettant pas d'améliorer leurs conditions de vie à long terme. Les autres jeunes, bien souvent à cause de leur jeune âge, n'ont eu que très peu d'expérience de travail.

Cinq individus consomment des drogues par injection au moment de l'interview, deux d'entre eux suivent un programme de méthadone. Tous les sujets interrogés excepté un, ont déjà eu une expérience de consommation de drogue

« douce » et/ou provoquant une dépendance physique. Deux sujets disent d'ailleurs être sortis d'une dépendance toxicomaniaque sans aide thérapeutique.

Alors que mon terrain se passe en plein hiver, seulement quatre jeunes louent un appartement ou une chambre depuis au moins 1 mois, les autres couchent dans des squats, chez des amis ou dans les refuges communautaires. Néanmoins ils ont tous eu (excepté les deux mineurs) à un moment donné de leur vie un logement à eux (en dehors du foyer familial). Les raisons de la perte de ce logement sont nombreuses allant du refus volontaire des contraintes d'un logement à la rupture amoureuse en passant par la perte d'emploi et à l'incarcération. Six personnes sur onze reçoivent des prestations d'aide sociale, sachant que trois sujets sont mineurs et ne peuvent le recevoir pour l'instant, seul deux individus ne perçoivent pas d'aide sociale.

Les stratégies de débrouillardise que ces jeunes empruntent au moment de mon terrain, sont principalement la pratique du squeegee et la quête. Les activités qui ont précédées lorsqu'il y en a eu, sont des activités criminelles telles que la vente de drogues, le vol (à l'étalage, de banque, arnaques, cambriolage) et la prostitution. La pratique du squeegee est la seule activité lucrative urbaine pour sept jeunes et la première adoptée pour quatre individus.

Six jeunes ont déjà été emprisonnés pour des contraventions de squeegee impayées (l'un d'entre eux réalise des travaux communautaires au moment de l'interview) et deux autres ont réalisé des travaux communautaires pour la même raison. Les dettes relatives aux tickets de squeegee impayés lorsque mentionnées vont de 3 000\$ à 18 000\$.

Tableau 1 : Caractéristiques générales des jeunes interviewés

Nom fictif	Âge	Période ds la rue	Durée exp. de rue	Composition familiale	Lieu d'enfance	Scolarité
TOM	16	2 mois	2 mois	Parents divorcés, enfant unique Vit avec sa mère à Terre-Neuve, son père vit à Québec	Terre-Neuve	2 nd 4
PITT	17	2 mois	2 mois	Parents ensemble 1 frère cadet	Québec	2 nd 4
MIKE	21	15-21ans	5 ans	Parents ensemble Enfant unique	Rive-sud de Montréal	2 nd 4
ERIC	21	18-19ans 21ans (3 mois)	1 an et 3 mois	Parents divorcés Deux demi-frères cadets	Ste-Thérèse	2 nd 4 tests équi. 2 nd 5
MATT	19	14-19ans	5 ans	Parents divorcés, enfant unique Vit avec sa mère à Montréal, son père vit au Lac-St-Jean	Lac-St-Jean	2 nd 1
STEPHANIE	23	17-23ans	6 ans	Parents divorcés, un frère jumeau, 4 demi-frères et 3 demi-sœurs Vit avec sa mère à Ste-Thérèse, son père vit à Toronto	Toronto puis Ste-Thérèse	2 nd 4-5
FRANK	24	12-17ans 21-24ans	8 ans	Parents ensemble, enfant unique Adopté à la naissance	Banlieue de Québec	2 nd 4
MANU	20	18-20ans	2 ans	Parents divorcés, enfant unique	Rimouski puis Québec	2 nd 4
PAM	17	15-16ans 17ans (3 mois)	1 an et 3 mois	Parents divorcés, enfant unique Vit avec sa mère à Trois-Rivières, son père vit à Rimouski	Trois-Rivières	2 nd 3-4 (suit prog. adultes)
JIMMY	23	17-19ans	2 ans	Parents ensemble, enfant unique	Québec	3ans de Cégep
RANDY	27	17-19ans	2 ans	Parents divorcés, enfant unique Vit avec son père dans la banlieue de Montréal, sa mère vit à Montréal	Banlieue de Montréal	Diplôme de mécanique Suit cours ébénisterie

Suite du tableau 1 : Caractéristiques générales des jeunes interviewés

Nom fictif	Placements et/ou incarcérations	Evènements particuliers	Toxicomanie	Logement/Aide Sociale (AS)	Activités urbaines lucratives
TOM	Nil	Divorce de ses parents Eloigné de son père Mis à la porte par sa mère puis par son père	Mescaline	Squats et ressources communautaires pour mineurs	Squeegee et quête
PITT	Nil	Fugue à 17 ans	Mescaline	Squats et ressources communautaires pour mineurs	Squeegee, vente de poèmes et quête
MIKE	Emprisonné récemment qq jours pour tickets de squeegee	Fugue à 15 ans	Ancien cocaïnomanie Aujourd'hui pot	Avant dernière incarcération logement. AS Aujourd'hui dort chez des amis	Avant quête, dealer Aujourd'hui squeegee
ERIC	5000\$ de tickets de squeegee (=300h de travaux communautaires)	En appartement à 18ans	Héroïnomanie (méthadone 1an1/2) cocaïne	1 chambre à Montréal (depuis 3mois) AS (236\$)	Squeegee
MATT	Emprisonnements (2x12h) pour tickets de squeegee et achat d'un vélo volé	Divorce (7ans) Eloigné de son père Fugue à 14 ans Il a un enfant qu'il n'a jamais vu	Héroïnomanie (prog. méthadone échec)	Avant chambre Aujourd'hui squats. AS	Avant quête, dealer, guitare/chant dans le métro Aujourd'hui squeegee
STEPHANIE	Centre et famille d'acc. de 9-16ans. 17 ans appt. supervisé En prison (3 sem+désintox) pour tickets de squeegee (3000\$)	Inceste, séparé de son père toxicomane, mort il y a 1 an. Fugue du centre d'accueil à 17ans Fugue du prog. désintox après incarcération Violée 3fois ds la rue	Héroïnomanie et cocaïnomanie	Avant squats Logement en dehors de Montréal (1 mois) Depuis 4 jours squat à Montréal	Quête et squeegee

Suite du tableau 1 : Caractéristiques générales des jeunes interviewés

Nom fictif	Placements et/ou incarcérations	Evènements particuliers	Toxicomanie	Logement/ Aide Sociale (AS)	Activités urbaines lucratives
FRANK	Centre d'accueil à 7ans (3mois) et de 12 à 17ans. Prison de 17-21ans (5 vols de banque). Mai 2000, 3mois prison pr tick. squeegee(18000\$)	Enfant hyperactif Tentative de suicide à 12 ans, nombreuses fugues du centre d'accueil Il a une blonde et un enfant de 5 mois qui vivent au Lac-St-Jean	Ancien cocaïnomanie et alcoolique Aujourd'hui pot	Squats	Avant vols de banque, dealer Aujourd'hui squeegee
MANU	Centre d'accueil de 14 à 18ans Incarcéré récemment pour tickets de squeegee(7000\$)	Rejeté par son père et sa mère à sa sortie du centre d'accueil	Cocaïnomanie	Squats et ressources communautaires AS	Avant dealer Aujourd'hui squeegee
PAM	16h de travaux communautaires pour tickets de squeegee	Mère maniaco-dépressive Évènement marquant avec sa mère à 15 ans	Aucune drogue	Avant logement (concierge) Aujourd. chez des amis (3mois)	Quête, vente de journaux de rue et squeegee
JIMMY	Sous mandat car 10000\$ tick. squeegee en 2ans + tickets sur un faux nom	Il vit dans la rue à Québec durant ses 3 années de Cégep	Pot	De 17-19 dort chez amis. Appart de 19-23 ans Aujourd. avec 2 colocs à Verdun AS (452\$)	Avant vols (arnaques) et quête Aujourd'hui squeegee
RANDY	En prison pr tick. squeegee+vols (6000\$).Thérapies (drogues/dépress.) 4h/4j/sem travaux communautaires	Divorce de ses parents à 6 ans, sa mère le rejète plusieurs fois, nombreuses dépressions et thérapies	Héroïnomanie (méthadone 1an1/2) cocaïne	Avant 1an auberge communautaire Aujourd. chambre à Mtl (3mois) AS	Avant vols à l'étalage, cambriolage, taxage, quête, prostitution Aujourd'hui squeegee

TROISIÈME CHAPITRE

ANALYSE DES ENTRETIENS

CHAPITRE III

ANALYSE DES ENTRETIENS

Puisque l'un des principaux objectifs de cette recherche était de donner la parole à des jeunes qui n'ont que très peu d'occasion pour s'exprimer, dans ce dernier chapitre il sera question de rendre compte des différents discours et des positions adoptées par ces jeunes grâce à l'analyse des entretiens. Le développement de cette partie suit une logique à peu près chronologique des différentes trajectoires de ces jeunes. Nous aborderons d'abord l'expérience familiale et plus particulièrement la rupture avec le milieu familial en tant que facteur déterminant du type de parcours urbain emprunté par le jeune. Les contraintes du milieu urbain ainsi que les différentes voies empruntées par ces jeunes en fonction de leurs valeurs personnelles, sera l'objet de la deuxième partie du chapitre. Le point commun de ces 11 jeunes, la pratique du squeegee en tant que stratégie de survie sera étudiée afin de comprendre quelles sont les caractéristiques de cette pratique, le sens qu'elle prend pour ces jeunes et le rapport qu'elle sous-entend avec le travail conventionnel. Pour finir, le rapport aux autres, la sortie de la rue, la projection vers l'avenir et la volonté d'intégration seront traités dans la dernière partie du chapitre.

3.1 Les désordres familiaux : prémisses et révélateurs du type d'itinérance

Connaître et comprendre ce qui a amené ces jeunes à leur situation actuelle n'est pas la principale préoccupation de cette recherche. Cela dit, chaque événement n'étant pas isolé mais faisant partie d'un tout, des informations concernant le milieu

familial (ou son substitut), la rupture des liens de dépendance avec celui-ci et les attitudes envers les parents, demeurent très utiles pour comprendre de façon plus éclairée le type de parcours emprunté par le jeune, sa vision de la société, du travail, de sa situation actuelle, des autres et de lui-même. Les caractéristiques du milieu familial ne peuvent donc pas être ignorées dans cette recherche, d'autant plus que la rupture avec les liens familiaux est plutôt récente dans leur parcours (de quelques mois à 8 ans), et par conséquent sûrement très effective sur leurs actes et perceptions. La première partie de notre guide d'entretien s'attarde donc sur des questions relatives au milieu familial et aux explications de la rupture avec ce dernier. Pour l'analyse de cette partie, l'étude de Mario Poirier et de ses collaborateurs (1999) sur les relations et représentations interpersonnelles de jeunes adultes itinérants a été d'une grande inspiration puisque les résultats de notre recherche sont très souvent similaires à cette dernière.

3.1.1 La rupture des liens familiaux

La première question posée durant l'entretien concernait les raisons qui avaient amené ces jeunes à vivre dans la rue ou de la rue pour certains. La plupart du temps, les sujets ne donnaient qu'une explication rapide et succincte concernant les événements qui avaient justifié leur départ. En plus d'ouvrir l'entretien, la question touchait un domaine intime, les sujets n'étaient pas encore complètement à l'aise et en confiance. Cette question a donc parfois suscité des relances de notre part afin d'en savoir davantage. Mais aussitôt que les modalités de l'entretien furent maîtrisées par les individus, les révélations sur le milieu familial sont apparues spontanément tout au long du discours. Chaque témoignage faisait mention d'un ou plusieurs de ces sentiments et événements : isolement, négligence, abandon, rejet, séparation prolongée, rupture douloureuse, deuil, placements à répétition, enfermement, déracinement, mauvais traitements, abus sexuels, violence physique et/ou verbale, toxicomanie, prostitution. Tous les événements qui précèdent le départ sont énumérés

par les sujets comme des étapes qui, additionnées, provoquent l'escalade et l'inévitable rupture⁵⁴. Mais les sujets n'accordent pas de sens et n'établissent pas vraiment de lien entre ces éléments précurseurs, d'ailleurs les témoignages ne s'attardent pas souvent sur les évènements déclencheurs. Contrairement au discours qui pose habituellement la faute sur les parents, les jeunes n'associent pas forcément leur vécu familial à leur situation de rue, ils décrivent plutôt une rupture brutale qui semble indépendante de ce qui précède.

J'me suis faite crisser dehors par mes parents pis j'ai juste pris un squeegee, pis start to... (Tom, 16 ans)

De nombreux récits font référence à une certaine attirance envers le milieu de la rue, comme répondant à leur volonté d'émancipation, de liberté, etc... qu'ils ne retrouvent pas dans le milieu familial.

Bah j'avais l'goût de le vivre, premièrement, j'avais l'goût d'être indépendante du monde, j'avais envie d'être loin de ma famille aussi... (Stéphanie, 23 ans)

La rupture est tantôt subie, lorsqu'il y a rejet de l'enfant par les parents, et tantôt délibérée, lorsque l'individu choisit de fuir le foyer familial, prenant le sens d'une fugue dans le cas des mineurs (Poirier et al, 1999). Bien sûr, ces deux formes de rupture ne sont pas complètement hermétiques, surtout si on considère que la fuite peut parfois être le seul recours à une situation familiale devenue insupportable, tout comme le rejet des parents peut être fortement stimulé par le jeune qui cherche l'approbation de son départ.

J'me suis faite mettre à la porte de chez nous là, quand j'ai décidé de partir, en même temps j'me suis faite mettre à la porte (...) j'voulais partir pis en même temps j'voulais rester là. (Pitt, 17 ans)

⁵⁴ Nous appelons « rupture », le moment où l'individu quitte le foyer familial (ou son substitut), et au cours duquel les liens familiaux sont modifiés (les liens de dépendance économique par exemple).

À partir du moment où il y a rupture, il y a un avant et un après et ce, même si parfois il y a de nombreux retours avant le départ « définitif ». Pourtant comme le soutiennent de nombreux chercheurs (Goodman et al, 1991 ; Hopper, 1990 ; Lussier et al, 1997)⁵⁵, même si les liens familiaux sont détériorés, faibles, ou absents, ces liens sont conservés dans l'imaginaire de l'itinérant et demeurent omniprésents dans ses préoccupations et son quotidien. La coupure avec les figures parentales n'est donc ni statique, ni définitive, les liens prennent simplement une nouvelle forme (parfois figurative).

L'attitude que le jeune va conserver à l'égard de ses parents peut alors prendre quatre formes distinctes selon Poirier et son équipe (1999 : 84) : la fuite, la quête, la protection et le désinvestissement. La fuite se traduit par la rupture, le rejet ou l'évitement de tous contacts avec la famille, et l'impossibilité de concevoir un quelconque rapprochement avec celle-ci. La quête présente l'attitude inverse, c'est-à-dire la recherche, le questionnement, la préoccupation active voire obsédante des liens familiaux que l'on souhaite renouer. L'attitude de protection à l'égard des parents ne témoigne ni d'un rejet, ni d'un questionnement mais plutôt de l'acceptation des figures parentales, pouvant aller parfois jusqu'à leur idéalisation, niant ou minimisant les fautes parentales. Enfin, l'attitude de désinvestissement, traduit une certaine résignation ou neutralité vis à vis des figures parentales, parfois proches de l'indifférence. Dans notre étude, on peut considérer que deux personnes ont une attitude de fuite vis-à-vis de leurs parents (Mike, Pitt), trois personnes ont une attitude de quête (Randy, Tom, Manu), cinq personnes, une attitude de protection (Stéphanie, Pam, Jimmy, Matt, Frank) et une personne témoigne d'une attitude de désinvestissement à l'égard d'un ou de ses deux parents (Eric).

⁵⁵ Cité dans Mario Poirier et collaborateurs, *Relations et représentations interpersonnelles de jeunes adultes itinérants*, GRIJA, janvier 1999, p. 11.

L'attitude de fuite vis à vis des parents se traduit, dans les deux cas de notre étude, pour l'un par l'évitement des contacts (il est mineur et un contact pourrait engendrer son retour au foyer) et, pour l'autre, par un rejet des contacts (le dernier contact téléphonique s'est terminé par une dispute, et il ne veut plus les voir).

L'attitude de quête se manifeste chez trois personnes. Pour deux d'entre elles, les préoccupations sont tournées davantage vers la figure maternelle. Les trois individus s'orientent tous vers la quête d'un amour refusé, soit des deux parents, soit de la mère en particulier.

... avec ma mère c'est frette, j'l'ai pas vu ça fait 2 ans, j'l'appelle j'ai l'impression que j'la dérange (...) c'est comme j'suis un boulet ou une obligation (...) j'voulais pas comme quémander l'amour de ma mère, j'me disais si elle veut m'avoir elle veut m'avoir. (Randy, 27 ans)

La protection à l'égard des figures parentales se manifeste chez cinq sujets. Pour la plupart, la protection témoigne d'une acceptation des erreurs commises par leurs parents ; pour l'un des sujets, c'est l'inceste de son père qui est minimisé.

...mon père c'est mon premier homme que j'ai aimé dans ma vie, tsé mon père ça a pas été un père pour moi pis j'étais pas vraiment sa fille, en tout cas c'est fucké (...) j'me suis révolté contre ma mère parce qu'elle m'avait séparé (...) d'mon père... (Stéphanie, 23 ans)

Comme dans l'étude de Poirier, le désinvestissement des figures parentales est peu représenté puisqu'il ne concerne qu'un seul de nos sujets.

Si l'on observe la répartition des attitudes parallèlement au type de rupture (fuite ou rejet) on s'aperçoit que tous les individus qui adoptent des attitudes de protection ou de désinvestissement vis à vis des figures parentales ont fait le choix de quitter le foyer familial. Les trois individus qui ont été rejetés de leur foyer adoptent tous les trois une attitude de quête d'amour auprès de leurs parents. Ces jeunes « en mal de liens » comme les qualifie Céline Bellot (2001 : 119) ont tendance à

s'embarquer dans une quête perpétuelle de liens significatifs, et projettent souvent l'image de la famille sur les pairs ou les intervenants sociaux (Bellot, 2001 :119). Poirier et son équipe soulignent ceci :

En termes de mouvement ou de dynamique relationnelle, la fuite et la quête représentent les attitudes les plus tourmentées et les plus actives, la protection se rapproche du statu quo (et du désir de ne rien bouleverser), tandis que le désinvestissement s'apparente à une dissolution du lien.

Parmi les onze personnes interrogées, cinq d'entre elles adoptent un positionnement à l'égard de leur parents qui révèle un lien investi de façon active, alors que pour six d'entre elles l'attitude vis-à-vis des parents démontre un surpassement de la rupture, c'est-à-dire qu'elle n'est plus ingérée et handicapante mais acceptée et maîtrisée.

Moi pis mes parents ont s'entend n°1, 72 heures, passé ça c'est la guerre, passé ça c'est on a pas la même philosophie, on n'a pas l'même mode de vie... (Frank, 24 ans)

Toutefois, que la coupure soit ingérée ou maîtrisée, celle-ci va déterminer la tonalité de l'itinérance du sujet.

3.1.2 Le type de rupture : déterminant de la forme d'inscription dans l'itinérance

Dans son étude, Poirier et ses collaborateurs (1999) dégagent deux formes principales d'inscription dans l'itinérance, déterminées par la forme de rupture établie avec le milieu relationnel d'origine qu'est la famille. Ils démontrent que les ruptures imposées par le milieu familial engendrent une itinérance subie, tandis que les ruptures délibérées engendrent une itinérance choisie (Poirier et al, 1999 : 67). Dès lors, les récits peuvent être divisés en deux catégories se distinguant en fonction de la tonalité dominante donnée à l'expérience d'itinérance. D'un côté une itinérance dérive « où dominant des composantes passives d'errance et de flottement » et de l'autre côté une itinérance impulsion « avec des composantes actives de fuite et de recherche » (Poirier et al, 1999 : 67). Dans le groupe de jeunes étudiés, on peut

associer trois personnes à l'itinérance dérive et les huit autres personnes à l'itinérance impulsion. L'itinérance dérive qui se manifeste chez trois sujets (Tom, Randy, et Manu), se caractérise par des expériences de rejet d'un ou des deux parents, et donne lieu à une itinérance où domine le flottement, la passivité, le sentiment de déchéance et de dégringolade (Poirier et al, 1999 : 67).

...un peu avant de tomber dans la déchéance, dans le chaos pis la destruction, dans l'anarchie quoi. (Randy, 27 ans)

Moi j'suis un no future, j'suis suicidaire. (Manu, 20 ans)

L'itinérance impulsion qui concerne les huit autres individus se manifeste par des récits où dominant la fuite, l'auto-bannissement, l'aventure, le voyage, le nomadisme, revêtant la forme d'une quête motrice (Poirier et al, 1999 :68).

J'm'en vais au BC pour faire d'argent tsé j'vais voyager en même temps, j'm'en vais aller peinturer à Banff... (Pam, 17 ans)

Bien sûr les récits associés à l'itinérance « impulsion » ne sont pas dénués de fatalisme, tout comme l'itinérance « dérive » ne s'oppose pas toujours à l'initiative (Poirier, 1999 : 68). Cependant, on peut parfaitement séparer les récits en deux, grâce à la tonalité dominante de passivité ou d'activité qui en ressort.

Pitt et Tom sont deux jeunes qui venaient à peine de quitter leur milieu familial au moment de l'interview. Leur parcours et la manière dont ils considèrent leur expérience d'itinérance sont très représentatifs de l'opposition des récits. Tom s'est fait d'abord mettre à la porte de chez sa mère, puis de chez son père, ses parents étant divorcés depuis qu'il est très jeune. Il subit donc la rupture et se retrouve à la rue à 16 ans. Le discours qui relate son expérience de rue est plutôt teinté de fatalisme, de relâchement, de tristesse, de découragement et de solitude, des sentiments que l'on peut facilement relier à une itinérance dérive.

Comment se passent tes journées ?

Oh juste (soupir de découragement), squeegee euh, monnaie, drug, food, and comme ça tous les jours. (Tom, 16 ans)

Pitt lui, avait la volonté de partir de chez ses parents pour éviter une situation familiale insatisfaisante mais aussi pour découvrir le monde de la rue. Il se retrouve dans la rue à 17 ans et perçoit son expérience dans la rue comme l'occasion de se découvrir soi-même, les autres, ainsi que l'univers de la marginalité. L'espace urbain comme espace de vie est ressenti comme un espace ludique à l'abri du contrôle des adultes. Cette expérience d'émancipation et de découverte apparaît comme une expérience épanouissante, positive et dynamisante pour lui. Son discours peut alors être facilement rattaché à celui de l'itinérance impulsion.

... bah moi j'm'amuse là, j'regarde le monde passer là, (...) j'trippe avec tout l'monde, pis j'aime ça d'même là, t'sais euh, c'est ça mon trip là, j'suis bin d'même (...) j'm'amuse en même temps qu'essayer de survivre, mais disons qu'on survit bin pareil... (Pitt, 17 ans)

Poirier et ses collaborateurs (1999 : 45-49) montrent aussi que les deux formes d'itinérance sont animées par une quête qui les distingue à nouveau. L'itinérance impulsion révèle une quête d'identité, d'intégrité et de statut, tandis que l'itinérance dérive est davantage reliée à une quête d'amour et d'acceptation fondamentale. Cette répartition renvoie aux deux formes de ruptures ; l'une subie, renvoie au rejet ou à l'abandon de la part des figures parentales ; et l'autre, délibérée, est source d'aventure et d'émancipation. Tandis que les individus subissant le rejet, cherchent à tout prix l'amour qui leur est refusé, les individus qui choisissent de quitter le milieu familial de leur propre gré cherchent, à travers l'autonomie et l'émancipation une identité propre et un statut. Les premiers déconstruisent leur passé afin de comprendre l'injustice de ce refus d'amour de la part des figures parentales, et cherchent la reconnaissance d'un amour naturel indispensable à la vie et au développement (« sauver sa peau »). Les seconds pour leur part tentent de se construire une identité valorisante engendrant une reconnaissance sociale (« sauver son identité ») (Poirier et

al, 1999 :117). Poirier (1999 : 48-49) relie ces deux différentes formes de quête aux figures parentales. Les discours reliés à la figure maternelle font davantage état de préoccupations élémentaires comme le fait d'être aimé, compris... « le droit à la vie », tandis que les récits reliés à la figure paternelle relatent plutôt des problématiques identitaires, « le droit à son individualité propre » (48-49). Deux des trois sujets dont l'itinérance est dominée par la quête d'amour ont évoqué un manque d'amour de la part de leur mère. Cependant, les huit autres individus préoccupés par une quête d'identité n'ont pas témoigné d'un désaccord ou d'une défaillance plus prononcée à l'égard de la figure paternelle.

Prendre de la distance avec sa famille est alors indispensable et nécessaire lorsque celle-ci n'offre que des liens étouffants, destructeurs, ou pervers. Qu'il s'agisse de « sauver sa peau » ou de « sauver son identité », le milieu de la rue apparaît alors comme la seule échappatoire pour ces jeunes.

3.2 Le milieu urbain comme nouvel espace de vie/survie et de construction identitaire

Après la rupture familiale, le jeune se retrouve seul dans le milieu urbain et sa première préoccupation est de trouver différents moyens pour subvenir à ses besoins primaires : trouver un lieu où dormir et de la nourriture. C'est un combat qui se vit, pour la plupart, chaque jour, et qui nécessite la mise en place de stratégies de débrouillardise qu'il faut ensuite maîtriser et ancrer dans son quotidien afin de gagner davantage de temps pour subvenir à des besoins secondaires (sociaux, psychologiques...).

Nous allons voir que malgré toutes les contraintes que peut comporter la vie dans la rue, les jeunes s'abritent, se nourrissent, ont des rapports variés aux ressources (communautaires), aux drogues, aux activités urbaines et aux pairs, tout en respectant

toujours leurs convictions personnelles, leur philosophie de vie et en défendant leurs valeurs.

3.2.1 Se loger et habiter : une affaire d'aptitudes sociales et de désir

Très souvent dans des situations de survie, se loger n'est pas la principale préoccupation. Ce qui compte étant avant tout de s'abriter pour la nuit afin de se protéger contre les intempéries et les dangers extérieurs du milieu urbain. La totalité des jeunes interrogés ont été confrontés à ce genre de situation d'urgence, où les squats, les parcs, les centres d'hébergement communautaires et les lieux de transition ou de passage (les cages d'escaliers, les sas de commerces, de banques...) sont parfois des solutions retenues. Suite à ces expériences, certains d'entre eux (4 sujets) choisissent de se loger dans une chambre ou un appartement afin d'obtenir une certaine sécurité matérielle et une stabilité psychologique ; pour eux le logement représente davantage qu'un espace instrumentalisé permettant de s'abriter pour l'hiver (Bellot, 2001 : 138). Dormir dans la rue symbolise souvent pour ces sujets, l'échec personnel, la déchéance, la dégringolade et le laisser-aller.

... avant j'étais dans une auberge communautaire, c'est la première fois de ma vie que j'allais là dedans (...) pis ils m'ont sacré dehors, ils m'ont donné juste 25 piasses (...) fait que j'ai été comme 10 jours dans la rue pareil sans dormir (...) j'me sentais mal, je me sentais trop..., j'l'ai trop vécu ça ou trop vieux ou j'sais pas, fallait que j'me pogne un appart quelque chose, tripper ouais, mais avec plus de logique avec moi-même tsé, me dire bon, ok, j'ai des choses à faire, j'prends mes responsabilités, j'sacrais pas personne à l'faire pour moi, tsé un peu comme ça tsé, de pas toute laisser-aller, pis go on, pis paff on tombe dans la marde tsé, tu comprends faut être correct malgré tout. (Randy, 27 ans)

Pour d'autres (3 sujets), dormir dehors ou dans les squats n'est pas une situation temporaire mais un choix de vie.

...j'ai couché la journée de Noël pour l'année 2000, tsé j'ai couché dans les parcs à Toronto c'te nuite là y'avait deux pouces de neige par dessus mon sleeping bag, c'est la police qui est venue me réveiller juste pour voir si ma

blonde et moi on était correct, on savait même pas qu'y neigeait on était dans nos sleeping bag, bah j'ai jamais passé un plus beau Noël pis un plus beau jour de l'an de toute ma sainte câlisse de vie, j'avais rien, j'avais absolument rien, j'avais mon sleeping bag, ma blonde, that's it that's all, sauf que j'avais aucun soucis non plus, tsé c'est, on a des désavantages dans c'te vie là, mais on a des avantages aussi, moi je dois rien à la banque, moi ce qui m'appartient je l'ai icitte sur mon dos pis je n'ai absolument rien d'autre, j'ai pas d'autre linge, c'est pas grave, sauf que je dois pas une cenne à personne, je ne dois pas d'l'argent à la banque, j'me bougerai pas l'cul pour un char, j'ai pas d'gaz à payer pour mon char, j'ai pas d'appartement à payer, j'ai rien that's it, tu comprends ? Moi c'est pour ça que j'suis capable de survivre dans la rue, si j'avais un appartement, un char, bah ci et ça j'y arriverai jamais, j'serai tout l'temps en train de me casser la tête « pis comment va faire pour payer ci, comment va faire pour payer ça, les comptes du mois arrivent, les comptes de bell, les comptes d'électricité, les comptes de vidéotron pis toute... (Frank, 24 ans)

Tandis que pour quelques-uns « habiter » leur apporte davantage de sécurité et de stabilité dans leur vie personnelle, pour d'autres « habiter » est plutôt source de contraintes, de concessions, de problèmes,

... j'ai eu un appartement, une chambre, mais c'est trop cher, tsé tu prends ton BES, tu demandes du BES, tu l'donnes au propriétaire pis j'dois encore de l'argent par dessus, là je squeegee pour payer mon appartement, tsé tu peux pas, tu peux pas vivre rien que sur l'BES là, fait que tsé t'es aussi bin de continuer à trotter anyway. (Matt, 19 ans)

de solitude et parfois même de déséquilibre psychologique.

... j'suis pas bin non plus, moi là l'affaire où j'travaille là, j'ai ma p'tite vie en appart là, (...) bah moi aussi j'aimerais le faire, mais j'suis pas capable. (...) j'serais capable mais j'sentirai que j'serai plus moi-même, pis euh, j'sais pas, on dirait j'suis une fille qui..., j'sais pas j'suis fuckée dans ma tête, tsé c'est trop intime, tsé mettons tu travailles, tsé admettons toute ça ça deviens trop intime moi quand ça devient trop un attachement (...) j'viens que j'étouffe pis,... je sais pas comment ça que j'suis comme ça mais c'est d'même, j'suis une fille de l'extérieur, j'aime ça. Doit y'avoir un lien avec ça, tsé, j'sais pas c'est p't'être parce que j'suis révolté aussi un peu, tsé toute ma vie j'ai tout l'temps été contrôlée, tsé dans les centres d'accueil, famille d'accueil, bla, bla, bla, bla, bla, bla, ... Alors que quand j'étais dans la rue bah tsé, tu fais ta vie le monde s'en fout que tu sois dans la rue... (Stéphanie, 23 ans)

Le squat peut parfois remplir une fonction sociale que la vie dans un logement ne permet pas toujours. En effet, lorsque l'expérience du squat répond à un désir, elle peut être source de plaisir collectif et peut correspondre à une activité de socialisation.

Ouah j'aime ça en criss squatter, c'est l'fun, t'as ta place à toi tout seul, pis tsé c'est pas dérangeant trop trop là tsé, moi j'fait pas d'bruit pis toute, là j'fait pas d'vandalisme, là dans les places que j'va pis tu passes le mot à du monde correct, comme quoi un squat est ouvert, tu ramasses tout l'temps pleins d'chums pis toute, tu fumes des joints, tu fais rien d'grave pareil... (Matt, 19 ans)

La recherche d'un lieu où dormir n'a pas qu'une finalité utilitaire, elle répond aussi à un besoin de socialisation entre pairs et parfois au goût du risque (investissement illégal des lieux et consommation de drogues).

Dans notre échantillon, quatre individus habitaient un logement depuis au moins un mois lors de l'entretien. Pour trois d'entre eux, le logement offre davantage de sécurité et de stabilité dans leur vie quotidienne. Par contre, pour l'un des sujets, le logement est source de solitude et de déséquilibre psychologique ; La protection matérielle que procure le logement ne lui permet pas toutefois de répondre à ses désirs affectifs. Les sept autres individus n'ont pas d'habitat fixe. Deux d'entre eux sont mineurs et fugueurs. Par conséquent leurs choix sont restreints, et les squats ou certaines ressources communautaires sont leurs seules solutions. Deux individus ont perdu leur dernier logement. L'un à cause d'un séjour en prison, et l'autre à cause d'une perte d'emploi (concierge). Tous les deux cherchent un nouvel appartement, en attendant ils sont dépannés par des amis qui les hébergent chez eux. Pour les trois personnes restantes, dormir dans les lieux qu'offre la rue correspond à un choix de vie. Ce choix respecte tantôt une philosophie de vie dictant que le confort d'un logement est superflu et source d'ennui financier, tantôt parce que le budget personnel donne priorité à d'autres besoins quotidiens comme la drogue, les voyages, les divertissements...

La séparation de l'espace privé / public repose sur la sédentarisation, la notion de propriété, de durée, et sous-entend que certains gestes se posent dans l'un ou dans l'autre (Laberge, Poirier, Charest, 1998). Cependant les jeunes de la rue et les itinérants ont tendance à inverser ou à détourner l'usage habituel des lieux publics (les toilettes publiques par exemple seront utilisées pour la vente ou la consommation de drogue, ou bien pour la prostitution...). Leur espace de vie est alors très variable compte tenu de la répression qu'ils peuvent subir, l'appropriation n'est alors que sommaire. Habiter ne va pas toujours de soi et ne semble pas être primordial ou bénéfique pour tout le monde. Heidegger souligne que « pour habiter vraiment un domicile, en faire un foyer, un lieu d'appartenance, de socialisation, une personne doit avoir l'aptitude et le désir de s'installer dans la société et de se lier avec son environnement ».

Tous les sujets qui ont choisi de dormir dans les lieux publics ainsi que la personne qui se trouve dans l'impossibilité d'habiter son logement (4 sujets : Matt, Frank, Manu et Stéphanie) sont des individus qui ont subi un déracinement, des séparations forcées, des placements successifs, ou des enfermements. Ce sont des jeunes qui sont partis très tôt du domicile familial (Frank a 12 ans lors de sa première fugue et Matt en a 14), ou qui ont quitté le centre d'accueil pour aller directement dans la rue (Stéphanie fugue dès lors qu'on la place dans un appartement supervisé et Manu quitte le centre d'accueil à sa majorité). De toute évidence, ces individus n'ont pas vécu dans des foyers stables, accueillants et sécurisants, et n'ont donc pas développé les aptitudes nécessaires permettant de concevoir l'habitat comme un lieu positif de vie et d'épanouissement. Bien au contraire, pour ces jeunes, le foyer est plutôt perçu comme un lieu dangereux, source de solitude, d'attachement et d'intimité, où se rejouent d'anciens traumatismes. Le logement suppose que l'on se retrouve seul avec soi-même et le manque d'estime de soi peut parfois rendre insupportable cette intimité. Des expériences d'abandon ou de rejet déclenchent très souvent une crainte de l'attachement chez les individus qui associent ce sentiment à

l'échec et à la douleur, et anticipent ensuite la répétition de telles expériences. Dès lors, l'attachement à un lieu comme à une personne leur apparaît tout autant dévastateur. Poirier et ses collaborateurs (1999 : 7) ajoutent que mises à part les capacités d'habiter, il faut aussi pour s'installer, « une certaine dose de confiance et d'espoir en l'avenir ». Or, pour l'ensemble de ces jeunes, l'avenir semble plutôt négatif et bloqué. Pour trois d'entre eux (Matt, Manu et Stéphanie) la drogue semble constituer un problème quotidien qu'ils n'arrivent pas à surmonter et qui condamne certains de leurs désirs pour l'avenir. L'un d'entre eux (Manu) se dit même suicidaire et « no future », tandis qu'un autre (Matt) prétend qu'il mourra jeune d'une hépatite ou d'une overdose. La dernière (Stéphanie) conçoit ses projets comme des rêves irréalisables. Pour Frank, sa conception de l'avenir est marquée par une mort dont il connaît la date, puisqu'il a contracté une maladie incurable et que les médecins ne lui ont donné que 2 ans à vivre. Il paraît donc très difficile d' « habiter » pour ces jeunes, puisque la stabilité, la sécurité et le confort n'ont jamais fait partie de leur vie de façon permanente et que l'avenir leur semble fatalement programmé par leur mode de vie.

3.2.2 Comment se nourrir en ville ? : Le rapport à l'aide (communautaire, gouvernementale et parentale).

Se nourrir n'apparaît, pour aucun, constituer une tâche difficile dans le milieu urbain. La plupart des sujets (6 sujets) mangent dans les centres communautaires de façon quotidienne et/ou vont chercher des dons de nourriture. Ces individus reçoivent également l'aide gouvernementale (Aide sociale)⁵⁶, excepté les deux mineurs. Bien souvent, ils organisent leur emploi du temps en fonction des repas offerts. L'aide communautaire suscite un intérêt vital puisqu'il est nécessaire de se nourrir. La plupart des jeunes usagés y trouvent également une utilité sociale puisqu'ils y retrouvent leurs pairs.

⁵⁶ Pour désigner l'aide sociale, les jeunes utilisent l'ancien terme BES (Bien-être social).

Bah j'me lève le matin, j'me dis euh, tsé tcheck qu'est-ce que j'veux faire comme, en gros là, pis j'va manger au centre de jour, (...) je tcheck voir si j'connais du monde tsé que j'pourrais aller, tsé, y'a des personnes j'aime ça squeegeer avec eux-autres, tsé des vrais chums, j'aime ça, pis euh ouaih j'commence dans c'te boutte là... (Matt, 19 ans)

Parfois, même les déplacements sont motivés par la quantité des ressources offertes dans un lieu, Pitt par exemple explique qu'il s'est déplacé de Québec vers Montréal parce qu'il « y'avait plus de ressources ici et pis c'était plus facile y vivre ». Généralement, les individus qui font appel aux ressources quotidiennement cherchent d'abord à se remplir le ventre, mais aussi à rencontrer des pairs et à acquérir des habitudes qui les sécurisent. La plupart de ces jeunes paraissent indépendant de l'aide communautaire, puisqu'ils sont en mesure de se débrouiller seuls lorsque c'est nécessaire⁵⁷.

... les dîners j'm'en va manger chez Pop's, la fin d'semaine c'est fermé fait que j'm'arrange pour avoir tout l'temps, tout l'temps au moins 5-10 pièces dans les poches pour pouvoir bouffer... (Matt, 19 ans)

Pourtant, l'usage insouciant et automatique, ainsi que le lien qu'ils entretiennent avec les ressources, semblent reproduire les caractéristiques de la dépendance à l'égard du milieu familial. Selon les termes de Parazelli (2000), on peut dire qu'ils effectuent une projection familialiste à l'endroit de l'aide communautaire. Comme la souligné Bellot, de part leur mission et leur attitude, certains organismes peuvent devenir de « véritables pivots dans la quotidienneté » de certains jeunes, alors que d'autres organismes ne font « qu'accompagner cette quotidienneté » (Bellot, 2001 : 185).

Pour se nourrir, Stéphanie, Manu et Randy font très peu appel aux ressources communautaires. Stéphanie ne se reconnaît pas parmi les habitués.

...moi j'ai jamais vraiment, bah j'y ai été une coupe de fois là, mais j'ai jamais été poussée à aller là-bas, j'aimais pas ça parce que c'était genre la gang de

⁵⁷ Les ressources communautaires qui offrent des repas sont fermées la fin de semaine.

punk tsé, (...) j'aimai pas ça, moi j'suis une fille solitaire, j'suis une fille solitaire mais qui a besoin du monde alentour de moi... (Stéphanie, 23 ans)

Elle dénonce même la démesure et l'opulence alimentaire offertes par un organisme que côtoient la plupart des jeunes de la rue.

Chez (...) c'était la grosse affaire, le luxe total, t'avais la bouffe végétarienne, la bouffe avec la viande, c'était des gros repas d'fou là, t'as d'la salade, t'as du dessert, t'as tout un choix d'jus, t'as du café, euh, t'as du dessert en plus, t'as d'la salade de fruits, t'as tout le temps toute, toute, toute, ah c'est débile mental... (Stéphanie, 23 ans)

Elle va même jusqu'à dénoncer l'hypocrisie de ses pairs quant à leurs besoins réels.

...la bouffe on a plein de dons pour la bouffe, tsé y'à chez pop's, centre de jour, y'à des vans qui passent pour la bouffe, pis y'à du monde la plupart du temps ils te donnent d'la bouffe(...) tsé là le monde là qui chiale, qui font du squeegee « ah j'veux m'acheter ci, ça, ça, j'crève de faim », ça c'est pas vrai ! (Stéphanie, 23 ans)

Manu, quant à lui, se dit paranoïaque. Il est persuadé qu'il est catalogué comme junky par les usagers des organismes communautaires. Il évite donc ces lieux afin d'échapper aux jugements de ses pairs. Quant à Randy, il utilise son chèque de l'aide sociale pour ses premières commandes de nourriture, ce n'est qu'une fois le budget et les recettes du squeegee liquidés qu'il fait appel aux ressources comme dernier recours.

Deux des trois individus qui ne font qu'un usage peu fréquent des ressources pour satisfaire des besoins de base (nourriture, logement, vêtements), font néanmoins appel à d'autres formes d'aide comme la remise de seringues neuves ou l'aide pour gérer son budget (le chèque de l'aide sociale), qui répondent davantage à des besoins de soutien, de sécurité (réduction des risques) et d'encadrement. Ce sont les seuls sujets qui témoignent d'un très grand besoin des autres (en quête de liens significatifs), les ressources représentent pour eux non pas un dispensateur de services mais bien un espace d'ancrage (Bellot, 2001 : 122). Malgré la crainte de

l'attachement, ils sont persuadés que l'aide des autres est nécessaire. Ils évitent tous deux l'aide communautaire qui ne donne qu'un service impersonnel et ponctuel, et cherchent davantage l'aide individualisée et spécialisée.

...peut-être si ça peu m'aider à m'en sortir aussi mais j'sais pas, c'est comme j'suis dans un tunnel j'vois pas l'boute mais là avec lui, j'sais pas tsé, avec le soleil qui s'en vient pis toute ça j'suis pu comme tout seul isolé dans mon appart chez nous. (Randy, 27 ans)

Frank et Pam ont choisi délibérément de ne pas faire appel aux ressources communautaires parce qu'ils estiment qu'ils n'en ont pas besoin. Ils s'organisent eux-mêmes et n'attendent rien des services communautaires.

...j'me débrouille par moi-même, tsé, ça fait que moi regarde moi j'en ai pas d'besoin (...) Moi je vis parfaitement sérieux, j'ai besoin de rien là, tout ce que j'ai besoin c'est pour survivre, j'ai besoin d'la bouffe, that's all, moi une place pour coucher j'vais être capable de me débrouiller, tant et aussi longtemps que j'ai d'quoi à m'mettre sur le dos. (Frank, 24 ans)

Tous deux refusent également vigoureusement l'aide gouvernementale qu'ils associent à l'image dénigrante de la passivité.

Moi l'BES j'aime pas ça, c'est comme quêter, recevoir d'l'argent pourquoi ? C'est l'aide sociale pourquoi je recevrais d'l'argent, parce que j'reste assis sur mon cul chez nous, à attendre mon chèque, non ! Moi j'en ai plein de mes chums que c'est juste ça qui font eux-autres, ils attendent leur chèque ils paient leur appartement, ils s'achètent de la dope, ils s'achètent de la bière, toujours après ils ont plus une câlisse de cenne, ils ont plus une criss de cenne « pis tabarnak ! Pis oh l'BES donne pas assez ! » (...) Moi ça m'tente pas rester assis chez nous en train d'attendre après le 1^{er} « C'est quand l' 1^{er} ? Quand est-ce que le chèque va venir ? » (Frank, 24 ans)

Pam n'a pas encore l'âge pour obtenir l'aide sociale mais démontre déjà un important désaccord envers cette forme d'aide.

Moi j'veux vraiment pas être sur le BES ostie, déjà là que j'suis contre le gouvernement, eux-autres j'veux pas qu'ils subviennent à mes besoins pis que je dépende de lui, tsé y'en a qui voient ça comme profiter de lui ça fait qu'ils

sont content mais criss moi non, j'vois ça comme plutôt qu'il subvient à tes besoins pis que criss...ça mène pas à grand chose (...) le BES là j'trouve ça vraiment niaiseux justement parce que tu fais rien, j'serais pas capable de faire ça, moi j'suis trop dynamique pour ça il faut que ça bouge. (Pam, 17 ans)

Pam vit davantage son expérience de rue comme une transition, la perte de son emploi étant la cause de sa situation, un nouvel emploi lui permettra de sortir de la rue. Pour Frank la situation est différente puisque son ancrage à la rue est tel qu'il en vient à poser son expérience de rue comme un choix en opposition aux valeurs de ses parents.

...on a pas la même philosophie, on n'a pas l'même mode de vie, eux autres y ont tout l'temps tsé été, y ont tout l'temps travaillé, pis ils sont tout l'temps dans les normes acceptées de la société, tandis que moi j'suis condamné à la briser, eux-autres fumer un joint d'pot c'est un délit aussi grave qu'tuer quelqu'un. Tu comprends c'est là-dessus qu'on s'entend pas. (Frank, 24 ans)

Quant à l'aide éventuelle de la famille en cas d'extrême urgence, les sujets sont très peu nombreux à pouvoir y recourir. Seulement quatre individus (Pam, Matt, Randy, Frank) sur onze pourraient être dépannés par l'un de leurs parents au niveau du logement. Aucun des onze individus ne témoigne d'une aide financière ou d'un soutien réel de la part de leurs parents. Trois individus (Randy, Jimmy, Frank) estiment qu'ils ne sont pas en droit de recevoir ou de réclamer une aide financière à leurs parents. Étant donné leur âge (27, 24, et 23ans), ces trois sujets considèrent être responsables et en mesure d'être complètement indépendants.

...je jase avec mes parents j'suis bin chum avec eux-autres mais ils n'ont pas à payer pour moi (...) je leur demande pas, j'ai pas à le demander, écoute eux ils travaillent pour gagner leur argent, je fais pareil pour gagner le mien, j'aime pas ça quêter, comme même ça serait mes parents c'est pas la question, pour moi ça s'appelle quêter, « excuse moi maman tu peux tu m'passer 20 piasses s'il vous plait ? » y'as tu un autre nom pour quêter, c'est la même chose, que ce soit ma mère ou quelqu'un que je connais pas... (Frank, 24 ans)

J'suis plus un enfant, j'ai quand même 23 ans, tsé j'ai pas besoin de mes parents pour vivre. (Jimmy, 23 ans).

Le rapport à l'aide est très divergent suivant les sujets. La recherche active de l'aide, qui implique une démarche raisonnée de la part du sujet, manifeste un besoin d'encadrement, de soutien, et une recherche de repères, de sécurité, et de liens sociaux. Ces sujets ont tendance à projeter sur l'aide communautaire l'imaginaire familial. Lorsque la recherche d'aide correspond au dernier recours imposé, l'aide apparaît comme un rappel de leur déchéance et de leur manque d'option. Enfin, les réactions de refus en regard de toute forme d'aide extérieure ou de charité témoignent d'une volonté de contrôler sa propre vie et d'un désir d'autonomie et de liberté qui correspondent à l'image de l'individu indépendant, figure valorisée par la société dans laquelle ils vivent. Cependant dans leur contexte, cette image fait également écho au mythe de l'autonomie naturelle (Parazelli, 2000) que nous étudierons plus loin.

3.2.4 La drogue : le lot quotidien de ces jeunes

Dans le milieu urbain, la drogue est très accessible et l'itinérance est souvent propice au développement des toxicomanies. La consommation de drogues est alors liée au mode de vie des jeunes de la rue, car ces expériences ont parfois valeur d'initiation et témoignent de l'appartenance à un groupe particulier.

Une forte majorité des sujets (9 sujets) consomment ou ont été dépendants physiquement et/ou psychiquement d'une drogue telle que l'héroïne, la cocaïne ou la mescaline⁵⁸ (PCP). Pour la plupart des sujets, la consommation de drogues ne semble pas avoir précédé l'arrivée dans la rue. Cinq d'entre eux sont toxicomanes dans le sens où l'intoxication est apparente et que la prise des substances toxiques est répétée et donne lieu à un état de dépendance (physique et/ou psychique) à l'égard de ses effets. Les conséquences de l'intoxication à ces drogues (cocaïne, héroïne, mescaline

⁵⁸ À Montréal ce que l'on nomme mescaline ne correspond pas au principe actif du peyotl (cactus du Mexique et du sud-ouest des Etats-Unis) mais correspond plutôt à ce que l'on appelle le PCP, un sédatif utilisé par les vétérinaires pour soulager les chevaux malades.

ou PCP) sont parfois mortelles ou très néfastes sur le corps et/ou les capacités mentales.

Les deux jeunes fugueurs consomment du PCP depuis leur arrivée dans la rue. Sur les neuf consommateurs deux sujets sont d'anciens cocaïnomanes (l'un d'entre eux était également alcoolique) qui ont arrêté leur consommation seuls, sans aide thérapeutique. À présent, ils disent consommer du cannabis et de l'alcool de façon modérée. Quatre sujets sont héroïnomanes, et deux d'entre eux sont inscrits dans un programme à la méthadone, depuis un an et demi. Malheureusement, ils semblent avoir substitué la dépendance toxique de l'héroïne à la dépendance médicamenteuse à la méthadone. Malgré tout, ces deux individus consomment, à l'occasion, de l'héroïne et d'autres drogues comme la cocaïne en plus de leur dose de méthadone. Trois des quatre consommateurs d'héroïne consomment également de la cocaïne. Un seul sujet consomme exclusivement de la cocaïne. Et uniquement deux sujets affirment n'avoir jamais consommé de drogues dures.

L'héroïne, la cocaïne et le PCP sont des drogues dont les effets sont complètement différents. Le PCP (que l'on nomme mescaline au Québec) est une drogue peu chère et dont les effets sont à peu près équivalents à ceux de la mescaline, plus difficile à se procurer en Amérique du Nord. Le PCP est une substance chimique qui procure des hallucinations pouvant durer jusqu'à 12 heures, une période durant laquelle le consommateur n'est pas en mesure d'être opérationnel et raisonné. L'héroïne, par contre, n'a aucune vertu hallucinogène, elle procure plutôt un « vertige brutal et violent, le « flash », souvent comparé à un orgasme généralisé, suivi d'une satisfaction douloureuse de tout le corps, accompagné d'impulsions violentes » (Encyclopédie Universalis, 1995). L'état suivant l'absorption est quelque peu handicapant car lorsque l'héroïne cesse d'agir, « une grande angoisse respiratoire se manifeste, suivie de vomissements, de fortes transpirations et parfois d'une sensation d'étouffement ». Quant à la cocaïne, elle provoque « une hyperlocacité, une

excitation du psychisme et des facultés intellectuelles, une diminution de la sensation de fatigue qui favorise l'effort physique » (Encyclopédie Universalis, 1995). Le type de drogue consommé est alors révélateur de l'effet recherché par l'individu. La drogue est tantôt utilisée comme palliatif (héroïne),

Tsé j'ai tout l'temps voulu vivre mais dans un monde meilleur mais j'ai tout le temps voulu mourir aussi, fait que c'est pour ça que je consomme. (Stéphanie, 23 ans)

tantôt comme un adjuvant pour une meilleure perception de soi-même (cocaïne),

...c'est niaiseux, mais la dope ça tue mais ça m'a aidé à découvrir la vie, aimer la vie, à m'aimer moi. (Stéphanie, 23 ans)

et tantôt comme échappatoire à la réalité (PCP). Cependant, quelque soit l'effet attendu, la drogue est très souvent considérée comme une pratique récréative, de l'ordre d'un loisir, « pour avoir du fun ».

...j'trippe, j'fais d'la mess à tout les jours, mais euh, t'sais j'm'amuse là, j'm'amuse, (...) c'est l'fun pareil là... (Pitt, 17 ans)

De façon générale, tous les sujets avaient une très bonne connaissance des effets et conséquences de la consommation des différentes drogues, des solutions possibles et offertes, et de leurs propres limites.

...j'sais que vivrai pas vieux dans la vie, tsé si j'me rends jusqu'à 30 ans j'trouve ça bon tsé, le trip de vie qu'j'ai tsé genre (...) moi j'fais d'l'héroïne, fait que tsé c'est dangereux à tous les hits que j'me fait tsé ça peut-être le dernier. Ma chum ostie que, deuxième fois j'montais dans l'ouest, dans les rocheuses, j'suis parti avec une fille pis elle est morte ça fait deux semaines là, d'héroïne (...) y'a pas vraiment d'moyen à part de..., y'à un rush à faire, j'va rusher, pis c'est pas en restant en ville à faire du squeegee qu'tu vas arrêter, tsé à cause que tu vas gros y penser, moi quand j'vais crisser mon camp dans l'Canada là, c'est là qu'ça va se faire là, genre quand j'vais être sur l'bord de l'autoroute avec mon poing dans les airs tsé, y'à pas un char qui va arrêter, j'va avoir mal, pis j'va rêver à des seringues criss, ça va être le temps d'me sortir ça d'l'esprit là. (Matt, 19 ans)

Cependant, ils témoignaient souvent d'une difficulté à arrêter seul leur consommation et d'un besoin manifeste d'aide, même s'il n'est pas formulé.

J'ai consacré ma vie à la dope, mon père était toxicomane aussi, j'ai jamais réussi à lâcher c'te monde là. (Stéphanie, 23 ans)

Les quatre individus dépendants de l'héroïne ont signalé leur volonté d'arrêter parce que l'inconfort du besoin toxique était devenu plus grand que le plaisir procuré. Pour certains d'entre eux, la drogue symbolise un échec ou une faiblesse personnelle qui les maintient dans la marginalité. L'usage de la drogue constitue alors un critère d'exclusion qui s'ajoute à leur statut de jeune de la rue.

J'suis sur la coke, j'suis vraiment déçu de moi, j'te dis j'capote, j'sais plus quoi faire, tsé là je revois mon monde, tsé j'ai revu mon dernier partner, pis c'est ça je m'attache tsé, pis vraiment là j'suis dans un moment faible... (Stéphanie, 23 ans)

Pour l'ensemble des sujets, il est clair que la drogue doit demeurer un plaisir. Aussitôt qu'elle procure plus de mal que de bien, la volonté d'arrêter est formulée.

Juste j'aimerais ça, que l'héroïne elle m'fasse pas mal, quand j'en ai besoin, tsé genre quand j'passe deux jours sans en faire là, j'ai mal tsé dans les os, pis tu t'mets à suer, pis t'es moins content tsé, t'as plus d'la misère là, ça ça m'fait chier man ! en sale ! là ça t'attache bin raide là tsé, j'suis rentré sur un projet méthadone y tout, tsé pour faire d'la méthadone, sauf ça ça l'accroche deux fois plus tsé, t'es aussi accroché, tsé ça t'fais deux fois plus mal d'arrêter la méthadone en plus tsé, fait que y'a ça que j'suis pas fier...(Matt, 19 ans)

La drogue consommée en groupe conduit souvent à un acte convivial. Prise seule, la drogue permet à l'individu d'entrer à l'intérieur de lui-même ou d'en sortir, mais elle provoque souvent une sorte d'angoisse ou de malaise provoquant une sorte d'auto-thérapie psychique, affective ou existentielle. Pour certains sujets la présence des pairs provoque la consommation, pour d'autres, être en contact avec des gens leur permet d'oublier de consommer.

...j'm'en vais voir mes chums, on fait d'quoi, on s'organise, j'essaie de m'occuper le plus possible (...) pour éviter de consommer plus... (Eric, 21 ans)

Trois sujets ont déjà tiré des revenus de la vente de drogues. Ils ont cessé cette activité parce qu'elle leur attirait des ennuis supplémentaires avec la justice, mais aussi des problèmes de conscience.

...tu peux vendre d'la dope (...) si voudrais j'pourrais m'faire 500 piasses par jour, juste à rester comme eux-autres font là, à attendre pis vendre de la dope, pourquoi ? Moi j'ai plein d'mes chums qui sont mort à cause de la dope, (...) j'ai une de mes chums qui est morte dans mes bras d'une overdose d'héroïne. Ca m'tente pas tsé, moi ça me tente pas de vendre d'la coke à quelqu'un d'apprendre une semaine plus tard qu'il est mort d'une overdose à cause de la coke que je lui ai vendue. Tsé dans un sens, c'est moi qui l'aurait tué. (Frank, 24 ans)

Même si l'usage de la drogue a pour but de tenter de se guérir de ses maux ou de s'en préserver, elle prédispose tout de même à accumuler des problèmes (avec la justice, les dealers, des problèmes de santé physique et mentale,...).

... v'la 8 ans (...) j'ai faite 5 banques pour me sortir d'la merde, j'devais d'l'argent pour de la drogue, j'suis tombé dans l'alcool pis toute ça, j'devais 40 000 piasses de dettes, c'était ça ou j'me faisais tuer, j'ai pas eu l'choix de payer mes dettes, j'ai pris les moyens nécessaires pour payer mes dettes... (Frank, 24 ans)

Si la plupart des sujets souhaitent arrêter leur consommation, c'est sans doute parce que la liberté, l'émancipation et l'autonomie sont les mots d'ordre de leur mode de vie et que la dépendance à la drogue fait défaut à cette volonté et contraint leurs projets.

...on a commencé à faire de l'héroïne, pis ça tu deviens esclave de ça, veux-veux pas t'as pas l'choix (...) moi j'aimerais chanter (...) mais ça se réalisera pas, pourquoi parce que là j'suis trop accrochée à la dope, la dope tu perds le goût... (Stéphanie, 23 ans)

3.2.5.2 Le mythe de l'autonomie naturelle

Le jeune individu doit maintenant construire son identité personnelle en fonction de ce qu'il a reçu de son passé, de son contexte actuel (son mode de vie actuel) et de ce qu'il veut devenir. Selon Parazelli (1998), les jeunes tentent, une fois dans la rue, de compléter leur cadre de socialisation à partir d'un héritage parental souvent précaire. La relation parentale a pour rôle de transmettre la Loi, or pour ces jeunes, l'héritage parental correspond à des normes sociales incohérentes ou incomplètes. Les jeunes vont alors chercher à combler ce manque afin de compléter leur socialisation et ainsi recomposer une identité sociale plus satisfaisante.

Le mythe de l'autonomie naturelle est un concept développé par Michel Parazelli (1998), pour soutenir le processus de socialisation marginalisée (1997). Ce mythe s'appuie sur l'idée que les jeunes peuvent se débrouiller seuls pour survivre et se construire une identité sociale sans l'aide des adultes ou de toute autre forme d'autorité (institution). L'autonomie naturelle renvoie, dans le discours de chaque jeune, à l'archétype du survivant et de l'aventurier, dénué de tout confort ou superflu.

J'en ai pas eu de sleeping, je m'en passe, ça c'est ma couverte, mon coat là, genre ça fait deux jours que j'me gelais l'cul dans ce squat, crois-moi il fait frette en sale, ma chum de fille on se colle, mon chum de gars, on est trois sur le même matelas pis on essaie de se réchauffer, chaleur humaine, that's it that's all, meilleure de toutes les chaleurs en attendant, hier au soir on a réussi à se pogner deux couvertes, on les séparait entre la gang on est trois, entre nous trois (...) j'en ai pas d'besoin, j'suis pas mort, j'suis en vie un matin, j'suis pas malade rien, moi j'suis capable de me débrouiller, j'suis assez vieux, je suis grand pour me débrouiller, y'en a qui sont pas capable... (Frank, 24 ans)

Le mythe de l'autonomie naturelle apparaît alors comme « un pied de nez » ou une revanche à l'égard des parents, de l'autorité et des adultes en général pour proclamer : « je suis capable de me débrouiller seul ! ».

Moi je vis parfaitement, sérieux, j'ai besoin de rien là, tout ce que j'ai besoin c'est pour survivre, j'ai besoin de la bouffe, that's all, moi une place pour

coucher j'vais être capable de me débrouiller, tant et aussi longtemps que j'ai de quoi à me mettre sur le dos... (Frank, 24 ans)

Parazelli (1997) remarque que ses sujets⁵⁹ témoignent de désirs différents suivant le type de relation parentale qu'ils ont vécue. Lorsque les relations parentales ont été incohérentes, les jeunes expriment les valeurs ambivalentes de liberté / captivité, dans le but de « donner un sens historique à leur existence marginalisée en recomposant une famille fictive, par exemple, et en développant un goût prononcé pour l'aventure et le risque »⁶⁰ (Parazelli, 1998).

... mais moi j'avais l'goût d'aventure (...) moi le monde de la rue j'me sentais pas toute seule dans mon monde, (...) j'sais pas c'te monde là y..., c'est comme si c'était ma famille même si je l'ai connaissais pas tsé (...) avec le monde de la rue j'me sentais respecté, j'me sentais que j'étais genre euh..., y m'aimais pour ce que j'étais... (Stéphanie, 23 ans)

...ils (police) me ramenaient en centre d'accueil (...) dans la minute ou j'avais une chance, je repartais, moi j'ai jamais demandé à être enfermé, j'ai été enfermé parce que j'étais hyper actif de naissance... (Frank, 24 ans)

Par contre, les jeunes abandonnés insistent sur les pôles indépendance / dépendance, afin de « prendre en charge leur survie, meubler leur solitude et se faire reconnaître (désirer) » (Parazelli, 1998).

...Peut-être si ça peut m'aider à m'en sortir aussi, mais j'sais pas c'est comme j'suis dans un tunnel j'vois pas l'boute mais avec lui, (...) j'suis plus comme tout seul, isolé dans mon appart chez nous. (Randy, 27 ans)

Enfin, pour ce qui est des jeunes pour lesquels les relations parentales étaient basées sur la domination, la superficialité et le détachement, leurs préoccupations sont davantage tournées vers l'affirmation de soi / négation de soi. Pour eux, il est

⁵⁹ Ce sont les sujets de sa thèse de doctorat, Michel Parazelli, 1997, *Pratiques de « socialisation marginalisée » et espace urbain : le cas des jeunes de la rue à Montréal (1985-1995)*, Thèse de doctorat en études urbaines, Université du Québec à Montréal, Montréal, 562 pages.

⁶⁰ Tiré de Michel Parazelli, La fiction généalogique des jeunes de la rue : le mythe de l'autonomie naturelle, *Possibles : Générations des liens à réinventer*, Vol 22, n° 1, pp25-42, Hiver 1998.

important de « fuir l'autorité des adultes afin d'être hors de la société sans déchoir (recherche d'authenticité). » (Parazelli, 1998).

Après avoir vécu tant de relations incohérentes, perverses et insatisfaisantes au sein de leurs milieux familiaux, les jeunes tentent dans le milieu urbain, de réédifier leurs cadres normatifs sur la base d'une source de leur point de vue, saine et cohérente : la nature. Dès lors, il faut rejeter tout ce qui est source de relations humaines dangereuses (l'argent par exemple) comme la recherche du confort et l'accumulation de biens superflus.

...moi j'suis capable de m'débrouiller, j'suis capable d'arriver dans un immeuble désaffecté, d'm'coucher là, pas d'problèmes, tant et aussi longtemps que ça me mouille pas sur la tête, ça me dérange pas, mais c'est pas tout l'monde qui est capable d'faire ça, y'en a que ça leur prend un minimum de confort, moi j'ai appris à m'en passer... (Frank, 24 ans)

Ce qui est valorisé, ce sont les relations humaines saines basées sur l'amitié, l'amour, l'échange, la liberté, le partage, l'entraide. En d'autres termes, des relations humaines allant de pair avec l'idée d'autosuffisance personnelle et qui permettent l'équilibre psychologique et biologique, et l'enrichissement personnel par une meilleure connaissance de soi-même et des autres.

Quelques témoignages, au sujet de l'humanité en générale, montrent à quel point certaines relations humaines ont pu être douloureuses pour les sujets. Ceci explique aussi pourquoi certains jeunes de la rue préfèrent la compagnie des animaux, qui sont plus prévisibles que les humains car la nature les a programmés pour être fidèle à leur maître par exemple.

L'humain est un enfant d'chienne, l'humain est égoïste, pis c'est ça l'humain, l'humain est un être égoïste... (Frank, 24 ans)

...moi sérieux là j'm'excuse mais j'aime bin mieux les animaux que les humains, les humains là c'est hypocrites là, ostie qu'ça fait chier, oh ça m'écœure, (...) regarde moi j'avais un chien là, lui là il était tout l'temps fidèle avec moi, je suis sûr qu'il m'aurait pas trompé, je suis sûr qu'il m'aurait pas

joué dans le dos, ça comprend c'est très intelligent les animaux, des fois plus que les humains. (Pam, 17 ans).

Le mythe de l'autonomie naturelle est le support sur lequel les jeunes appuient leur cadre normatif, ce qui leur permet de rejeter en bloc tout ce que la société a dénaturé. Nous allons voir, par contre, que la pratique du squeegee témoigne d'une recherche de normativité copiée au mieux sur la norme sociale et représente un effort d'insertion sociale par la marge.

3.3 La pratique du squeegee : une tentative de socialisation

À présent il s'agit de s'intéresser à la pratique du squeegee en particulier, en s'attardant sur le processus et les motivations qui ont amené ces jeunes à adopter cette pratique plutôt qu'une autre, pour ensuite comprendre le sens qu'ils accordent à cette pratique urbaine stigmatisée. Nous verrons ensuite quels sont les arguments qui permettent à ces jeunes de considérer leur stratégie de survie en termes de travail, et comprendre par la suite les enjeux d'une telle comparaison. Nous démontrerons aussi dans quelle mesure les caractéristiques du squeegee peuvent nous éclairer sur le rapport qu'entretiennent ces jeunes avec le travail conventionnel et la société en générale. Pour finir, nous verrons quels sont les bénéfices et les habiletés que les jeunes retirent d'une telle expérience.

3.3.1 Les activités urbaines lucratives antérieures à la pratique du squeegee

Mise à part le squeegee, la majorité des sujets ont pratiqué ou pratiquent d'autres activités urbaines lucratives. Les activités antérieures abandonnées sont souvent des activités qualifiées de criminelles dans la mesure où elles sont sévèrement punies par la loi et/ou considérées comme immorales par la société. Les jeunes ont mentionné le vol à l'étalage (Randy), le vol de banque (Frank), les cambriolages (Randy), le taxage (Randy, Jimmy), la prostitution (Randy), et la vente

de drogues (Manu, Frank, Mike, Matt) comme étant des activités auxquelles ils ont eu recours pour subvenir à leurs besoins dans le passé.

...j'ai déjà volé, j'ai déjà vendu d'la dope, tsé j'ai faite à peu près tout ce qu'on pouvait faire dans la rue pour avoir d'l'argent. (Frank, 24 ans)

Ces six individus parlent de ces activités comme d'une histoire ancienne, une erreur de jeunesse, et utilisent ces anciennes expériences pour montrer l'évolution positive de leur parcours. Ils jugent sévèrement leurs actes ou bien s'en défendent en disant qu'ils n'avaient pas le choix, ou les justifient pas leur jeune âge de l'époque, guidé par l'insouciance.

...v'la 8 ans j'ai faite des banques, j'ai faite 5 banques pour me sortir d'la merde, j'devais d'l'argent pour d'la drogue, j'suis tombé dans l'alcool pis toute ça, j'devais 40 000 piasses de dettes, c'était ça ou j'me faisais tuer, j'ai pas eu l'choix de payer mes dettes, j'ai pris les moyens nécessaires pour payer mes dettes. (Frank, 24 ans)

...j'ai commencé à 16 ans moi là, à tripper punk, 16-17 ans, pis on quêtait dans c'temps là, on faisait des passes pour notre drogue, ou des piaules, ou des affaires de même, tsé, des problèmes avec la police ou du taxage (...) j'faisais du vol à l'étalage aussi, j'me disais, « tsé voler à une grosse compagnie, ici y'à rien là » mais tsé si tu vas voler une piaule à quelqu'un tsé il dit « c'est plate man, c'est dur » pis toute ça, tsé j'me sentais mal avec ça, mais tsé des fois j'suis comme sur l'héroïne ou quelque chose, j'étais malade ou quoi, c'est comme c'est lui ou c'est moi, tsé c'est comme, j'crève ou pas, tsé j'pensais un peu d'même quand j'étais jeune, tsé mais là j'suis sur la méthadone pis ça va mieux... (Randy, 27 ans)

Ces six jeunes affirment ne plus pratiquer ce genre d'activités⁶¹. À présent, ces derniers pratiquent de façon exclusive le squeegee. Ils rejettent, pour diverses raisons (pour les caractéristiques du squeegee), toutes les autres activités lucratives urbaines.

⁶¹ Certains penseront que leur affirmation avait pour but de se protéger d'une quelconque dénonciation de ma part. Je ne pense pas que c'était le cas, puisqu'ils m'ont révélé des informations personnelles parfois bien plus compromettantes. Par contre, la protection était peut-être davantage orientée envers mon jugement (stigmatisation) qu'ils auraient eu à gérer. Cependant, étant donné les recettes importantes du squeegee et l'identité qu'ils en retirent (voir les prochaines parties) ces activités ont, d'après moi, été réellement abandonnées.

Ces jeunes qui ont opté pour des activités criminelles, à un moment donné de leur trajectoire de rue, se sont positionnés dans un espace hors norme qui leur a octroyé une identité marginale (bien que certaines activités criminelles comme la vente de drogues par exemple, peuvent procurer pouvoir, argent, estime et reconnaissance au sein du monde criminel : des valeurs recherchées et obtenues par l'intermédiaire du travail légal⁶²). Les individus qui mettent fin à leurs activités criminelles pour choisir le squeegee témoignent en quelque sorte de leur volonté d'insertion dans la société en normalisant leur situation.

D'autres jeunes ont emprunté des activités moins dis-qualifiantes socialement comme la quête⁶³, la vente de journaux (Pam), de poèmes (Pitt), la guitare/ chant dans le métro (Matt). La plupart de ces activités sont d'ailleurs souvent conservées même au moment où ils pratiquent le squeegee pour servir de solution de rechange en cas de mauvais temps, problèmes avec la police, confiscation de leur squeegee... Exceptée la quête, la plupart de ces activités sont exercées de façon ludique (particulièrement la vente de poèmes et la guitare dans le métro) de par leur côté artistique et créatif. Aussi, au départ, ces activités sont vécues de façon positive puisqu'elles permettent de révéler publiquement les compétences personnelles du jeune, comme l'aptitude pour l'écriture ou la guitare. La mise en scène de ces capacités permet ainsi aux jeunes de se revaloriser.

...j'écris des poèmes, j'essaie d'les vendre pis essayer d'faire un peu d'argent avec ça, c'est l'fun pareil là, le monde des fois y m'en achète, sauf que c'est un gars qu'y est bin saoul là, tu sais pas quoi faire, mais bon y' m'l'achète, j'me dis bon chu capable d'les vendre. Y'a même un gars qui m'en a acheté et puis il la chanté, il a chanté un poème, il a chanté une chanson avec mon poème, j'étais content pareil, j'me suis senti comme quelqu'un...pis ça l'intéressait...pareil, c'est sur que c'était fucké, j'étais scrap moi quand j'l'avais écrits, pis lui il la

⁶² Voir à ce propos section sur la vente de drogue dans le chapitre I.

⁶³ Huit (Tom, Pitt, Mike, Matt, Stéphanie, Pam, Jimmy, Randy) individus sur onze ont déjà utilisé la quête comme moyen de survie. Seul quatre (Tom, Pitt, Stéphanie, Pam) d'entre eux ont conservé cette activité en complément du squeegee.

chantait, ça ressemblait un peu à une toune de Robert Charlebois... (Pitt, 17 ans).

Néanmoins, ces activités peuvent être parfois, en bout de ligne, presque aussi dévalorisantes que la quête. Les jeunes ont l'impression de produire quelque chose (à l'inverse de la quête, où c'est la charité qui est stimulée), cependant l'interprétation du don est souvent ambiguë et rarement clarifiée : les jeunes se demandent si le don est stimulé par la pitié qu'ils peuvent provoquer ou par la volonté d'encourager leur talent personnel. Ces activités semblent demeurer insuffisantes pour les sujets dans ce qu'elles rapportent d'un point de vue monétaire ainsi que du point de vue psychologique et identitaire. En effet, l'identité et le contexte que proposent ces activités urbaines, semblent souvent insatisfaisants pour ces jeunes (d'où la fréquence occasionnelle de ces activités).

Ouah, chante dans l'métro, ça marche aussi sauf que t'es tout l'temps avec les saouls des métros, qui t'aiment pas la face pis toute, pis euh tsé, tu sais pas si euh, l'monde te donne d'l'argent à cause tu chantes bin ou à cause tu fais pitié, tsé c'est comme ... (Matt, 19 ans).

D'ailleurs les jeunes utilisent très souvent leurs « activités de secours » ou leurs activités abandonnées comme élément comparatif avec la pratique du squeegee pour en faire ressortir les avantages techniques et identitaires.

3.3.2 Les débuts de la pratique du squeegee : motivation et initiation

L'adoption de la pratique du squeegee s'impose dans un contexte de crise et de survie. Quelques jeunes (3) sont confrontés à deux choix en arrivant dans la rue : la quête ou le squeegee. D'autres (6) ont choisi le squeegee suite à d'autres expériences urbaines qui se sont révélées trop néfastes pour leur identité et leur avenir, compte tenu des rapports à la justice (emprisonnements),

J'ai faite 6 ans d'prison. Tsé ça m'tente plus d'faire de la prison pis toute là, j'suis t'écoeuré... (Frank, 24 ans)

des rapports au corps (drogue, prostitution), des rapports aux autres (stigmatisation, dépendance au monde criminel) et du rapport à soi (identité, jugements moraux, mauvaise conscience) qu'elles supposaient.

Ca m'tente pas tsé, moi ça me tente pas de vendre d'la coke à quelqu'un, d'apprendre une semaine plus tard qu'il est mort d'une overdose à cause de la coke que je lui ai vendue. Tsé dans un sens, c'est moi qui l'aurait tué. (Frank, 24 ans)

À la question : « Pourquoi tu as choisi de pratiquer le squeegee ? », les jeunes répondent spontanément : « pour l'argent », « pour survivre », « parce que c'est plus payant que la quête », et « c'est mieux que d'être assis pis quêter ». L'argent récupéré au terme de l'échange est la première motivation de tous les jeunes interrogés dans le contexte de crise qui est le leur. Le but du squeegee est de « faire de l'argent », de « survivre », de « manger ». Quatre individus affirment spontanément avoir choisi le squeegee pour la quantité d'argent qu'il permet d'obtenir. Les six autres comparent directement la pratique du squeegee avec la quête, comme si ces deux activités représentaient deux alternatives possibles. Ce rapport avec la quête permet pour quelques-uns (2) de souligner la supériorité des recettes du squeegee. Pour d'autres (5) cette comparaison permet d'opposer la passivité qui caractérise la quête et le caractère actif de la pratique du squeegee.

Bah c'était pour survivre tsé parce que c'est le moyen (le squeegee) que tu fais le plus d'argent, quêter ok moi j'trouve pas ça très très valo..., bah ok ça l'arrive mais tsé t'es assis sur ton cul pis tu fais pas d'efforts physiques ni rien là, c'est vraiment poche c'est sûr que le monde y voudront pas bin bin te donner d'argent là... (Pam, 17 ans).

Céline Bellot (2001), souligne que, dans les années 90, le squeegee (l'outil) servait souvent à compléter le « look » des jeunes « crevettes »⁶⁴ :

⁶⁴ Les jeunes de la rue expérimentés désignent par « crevettes » les jeunes qui viennent de débarquer dans la rue, qui ne sont pas encore familiarisés avec le monde de la rue, ou encore les jeunes qui fréquentent la rue le week-end et vivent chez leurs parents le reste de la semaine.

Pour les jeunes « crevettes », la pratique du squeegee va être considéré comme un moyen d'obtenir de l'argent nécessaire à leur épisode de rue et un moyen de faire comme les autres jeunes en situation de rue. Le squeegee était en effet devenu une mode, tout le monde le pratiquait, il faisait partie de l'expérience de rue de la plupart des jeunes en situation de rue qu'ils soient dans ce monde pour quelque temps ou de manière plus ancrée. (2001 : 231-232).

Dans notre cas, à aucun moment nous avons noté que le choix du squeegee (en tant que pratique et objet) pouvait être stimulé par une question de mode ou de look à respecter pour intégrer le monde des jeunes de la rue.

En somme, le choix de la pratique du squeegee se fait parmi plusieurs activités urbaines lucratives. Les activités de la rue sont hiérarchisées par les jeunes selon les valeurs morales qu'ils y associent. Les capacités individuelles ainsi que les références morales personnelles des jeunes détermineront leur choix. Ce choix d'une pratique se fait grâce à un calcul qui consiste à faire équilibrer les bénéfices monétaires et les bénéfices individuels (estime de soi)⁶⁵ que procure chaque moyen de subsistance.

Le passage à l'acte et les débuts de la pratique sont rarement exposés. Très peu de jeunes mentionnent l'existence d'un initiateur. Seul trois sur onze signalent avoir commencé avec des amis ou un jeune expérimenté qui sert d'initiateur. Eric évoque la difficulté d'accepter son passage dans le monde de la rue impliqué par l'adoption d'une pratique stigmatisée.

Toi quand t'as commencé, t'as commencé tout seul ou c'est quelqu'un qui t'as... ?

Non c'était avec du monde, un d'mes chum qui en faisait là, pis euh, j'ai commencé ça. Au début j'aimais pas ça là. (...) j'étais gêné là, j'sais pas, j'trouvais ça comme rabaissant si on veut.(...) mais j'aimais pas ça, j'étais gêné d'être dans l'milieu d'la rue demander au monde... (Eric, 21ans)

⁶⁵ On parle de « bénéfices » mais on pourrait parler plutôt « de minimiser les dommages » étant donné que le squeegee demeure une pratique précaire et non reconnue.

Il n'y a pas de transmission formelle d'un savoir-faire par l'intermédiaire d'un initiateur. En fait, les initiateurs quand ils sont présents, favorisent simplement le passage à l'acte par le soutien de leur présence mais ne transmettent aucun savoir-faire ou techniques particulières aux initiés.

3.3.3 Les étapes et le savoir-faire de la pratique

Le squeegee ne s'apprend pas, ou du moins il s'apprend « sur le tas », avec la pratique. Bien que cette pratique semble accessible à n'importe quel individu, elle nécessite, malgré tout, quelques savoir-faire qui s'acquièrent par expérience, intuition, savoir explicite (relation au client, sociabilité...), à travers les essais et les erreurs. On peut parler en quelque sorte de compétences adaptatives (Pryen, 1999).

...j'me rappelle le premier char qu'j'ai faite, j'arrive pour le laver j'ai pété son wyper, (rires), mauvaise expérience. (Eric, 21ans).

Les différentes étapes de la pratique sont dans la plupart des cas : le repérage du client potentiel, la proposition de service, la réalisation du service et la perception du gain. Bien sûr, tous les jeunes ne passent pas par les mêmes étapes pour pratiquer le squeegee, chacun pratique suivant sa propre méthode et en fonction de ses capacités personnelles. En effet, chaque étape nécessite des qualités particulières qui permettent d'améliorer le service rendu et le rapport aux automobilistes afin de stimuler leur générosité. Frank nous fait remarquer que le squeegee n'est pas rentable pour tout le monde. Il faut avoir un minimum de savoir-faire avec l'automobiliste,

...c'est comme d'autre chose, y'en a qui quête ils l'ont, y'en a qui squeegee ils l'ont, moi squeegee j'me fais d'l'argent, mon chum celui qu't'as vu tantôt, lui ça fait un demi-heure qu'il essaie de squeegeer, il a pas une criss de cenne, moi j'lave un char j'me fais une piasse, lui il lave un char il se fait envoyer chier ... (Frank, 24 ans).

et notamment des qualités de sociabilité :

C'est, j'le sais pas, moi j'suis jasant j'suis quelqu'un d'sociable, j'suis capable de jaser avec tout l'monde, moi j'vois quelqu'un dans un char « bonjour ! comment ça va !? As tu passé une bonne journée ?! » j'suis quelqu'un qui est pas gêné, j'suis capable de jaser avec pratiquement tout l'monde, sauf que lui tsé y va laver, il dira pas un mot, il va juste faire la fenêtre... (Frank, 24 ans).

D'après Frank, la sociabilité est la clé du succès. En effet, cette compétence revendiquée, humanise le rapport avec l'automobiliste et permet souvent d'atténuer l'idée de danger rattaché à l'image des jeunes de la rue par le contact positif que cela implique et ainsi encourage la récompense.

Le repérage du client potentiel, bien plus qu'une étape, est une qualité que certains jeunes ont développée et qui permet de perfectionner la pratique. En effet, étant donné qu'il faut faire vite, la négociation qui consiste à convaincre l'automobiliste de ses services est quasiment impossible. Il s'agit donc, avant tout, de repérer rapidement les automobilistes susceptibles d'accepter cette offre.

La proposition consiste bien souvent à se faire remarquer en se plaçant devant le véhicule et en montrant le squeegee (la raclette) en faisant signe de nettoyer. Certains jeunes contournent l'étape du repérage et sautent l'étape de la proposition en imposant le nettoyage à toutes les voitures rencontrées. Ensuite ils négocient la récompense avec l'occupant. Contrariés par l'absence d'entente préalable, les automobilistes n'apprécient que rarement ce genre de méthode. Cela provoque bien souvent des querelles et ne stimule guère leur reconnaissance. Cette méthode caractérise souvent les jeunes « en manque » ou les consommateurs de cocaïne. La plupart des jeunes interrogés ont dénoncé cette conduite qui, selon eux, joue contre la réputation du groupe au complet et entraîne une détérioration de la relation avec les automobilistes.

... y'en a qui sont plus fins ou quoique se soit ou tsé qui sont packtés ou sur la coke ou quoi qui fait des pare-brises, donnent des coups d'pieds dans les portes, qui cassent toute, qui insultent le monde ou quoique se soit. Tsé, j'peux comprendre que le monde peut avoir peur, tsé c'est normal, ils s'pognent pas tout l'monde comme nous tsé, mais j'aimerai ça qu'ils fassent la distinction, la différence entre un bon pis un moins bon tsé (Randy, 27 ans).

On remarque aussi l'existence de certaines règles implicites qui imposent le respect au sein des rapports entre squeegees, ainsi qu'entre squeegees et automobilistes⁶⁶. Le territoire de la pratique n'est pas un espace de concurrence comme pourrait l'être le trottoir pour les prostituées ou les quêteux. Ici, c'est la règle du « premier arrivé, premier servi » qui règne. Aucune limite de temps n'est imposée non plus. Aussi, une même voie peut être partagée par plusieurs pratiquants qui se sont entendus au préalable, mais il n'y a que très rarement un travail d'équipe avec un partage des gains. La concurrence se fait sans doute davantage ressentir l'été lorsque les « crevettes » occupent en nombre les intersections les plus prisées.

Tu prends pas la place des autres personnes qui squeegeent, respect... (...) quand tu arrives c'est ta place pour le temps que tu es là, et après tu pars c'est une autre personne qui peut aller faire du squeegee...(Tom, 16 ans)

L'étape de la réalisation du service nécessite une certaine rapidité et précision dans le geste. En effet, le but étant de nettoyer le plus de pare-brise en un temps limité par les feux de circulation, le jeune doit alors à la fois être rapide et efficace pour satisfaire les automobilistes de son travail et favoriser ses bénéficiaires.

L'étape de la perception du gain est le seul moment où le jeune est directement en contact avec l'automobiliste. Les échanges sociaux se font donc à ce moment là, ils sont également limités par le temps. Même si le squeegeeing se pratique parfois à plusieurs, le face-à-face avec le client pendant l'étape de la perception du gain demeure une expérience solitaire (contrairement à la quête qui peut être fait à

⁶⁶ À ce propos un dépliant sur le *code d'éthique du bon « squeegeur »* réalisé par trois jeunes du Bon Dieu dans la rue a été distribué dans cinq organismes communautaires.

plusieurs); cela renvoie à un savoir-faire personnel, des capacités ou des compétences personnelles. La récompense ou l'échec peut être alors infligé à soi-même⁶⁷. Les jeunes doivent donc apprendre, entre autres, la maîtrise de soi pour ne pas répondre à l'agression de certains automobilistes.

Mise à part l'apprentissage de la pratique en tant que telle, les jeunes font aussi l'apprentissage contextuel de la pratique. Cet apprentissage consiste à reconnaître les lieux, dates et heures propices à la pratique. Il relève de l'observation et d'une compréhension des habitudes sociales qui consistent à repérer les lieux de sorties, les rues très fréquentées, les jours de paie, les heures d'achalandage,...

...là présentement sur l'heure de pointe, dans la semaine, le meilleur endroit c'est Ontario/Papineau (...) parce que y'à plein d'monde. Ca c'est sur semaine. Bah l'monde s'en va travailler, ils passent toute par là. En fin d'semaine j'm'installe à quelque part d'autre parce que je sais, qu'exemple, à c'soir le monde y s'en va aller dans les bars, fait que j'suis pas mal mieux si j'm'installe à St Laurent, à Ste Catherine, dans c'te coin là, St Laurent, St Urbain, René Lévesque, tsé c'est parce que j'sais que le monde passe par là pour aller dans les bars.(...) On est samedi, j'peux squeegeer jusqu'à 3 heures du matin, si j'veux jusqu'à la fermeture des bars, sauf que je sais que demain il faut que je fasse mon argent dans l'heure du souper, parce qu'on est dimanche pis le monde tsé ça reste dans leur famille tranquille, tsé ça prend ça relaxe, tsé demain ça me prend le double du temps que ça va me prend d'habitude pour me faire 20 piasses... (Frank, 24 ans).

Souvent les jeunes prennent l'habitude d'emprunter les mêmes intersections parce que se sont des lieux estimés adéquats pour la pratique du squeegee. Les caractéristiques qu'ils repèrent pour choisir une intersection sont reliées à la durée des feux de circulation, aux commerces avoisinants, à la visibilité et à la possibilité de fuite en cas de répression policière, à l'achalandage d'une rue... Les façons de déjouer la police correspondent aussi à un apprentissage qui relève d'expériences antérieures et d'une observation des habitudes des services de l'ordre.

⁶⁷ Voir les deux citations de Frank un peu plus haut.

...même icitte t'es déjà à côté du poste de police. (...) Bah, ce qui est pas pire c'est que Ste Catherine c'est un one way fait que tsé si t'en vois tu peux t'en aller par là, eux autres y peuvent pas y'aller, à moins qu'y'ait pas d'char y vont y'aller là, c'est ça, avec un one way c'est pas pire, ça aide.(Eric, 21 ans)

...j'ai des spots comme là-bas (...) ouais c'est ça j'ai ma routine pareil mais c'est parce que la ville elle est distribué en district, comme si j'descends Sherbrooke ou en bas de Sherbrooke, icitte c'est le 21, ouais le poste 21, ils me donnent des tickets mettons, pis plus tard ou coup là j't'embarque c'est d'même ça marche (...) j'pourrais mettons avoir un autre ticket dans la journée, bah ils se voient pas dans l'ordinateur, il m'embarquera pas lui toute suite, « hey t'es tu déjà faite arrêter ? », « si je l'sais toi? », moi j'vais aller plus à l'est c'est le 22, fait que ça m'aie arrivé une fois dans ma journée de m'faire saisir 3 squeegees, avoir 3 tickets de 136 piasses, dans la même journée même j'ai pu réussir à faire mes affaires pareil, parce que c'est le 21, 38 et 22 (Randy, 27 ans).

Ainsi, l'observation permet aux jeunes d'assimiler les habitudes sociales des automobilistes (et de la police). Ils savent donc où et quand trouver leurs « clients ». Aussi, l'expérience de la pratique, leur permet de développer des habilités sociales nécessaires dans tout « travail » de service ou le rapport au client demeure fondamental.

3.3.4 Le squeegeeing : l'exercice d'un travail

3.3.4.1 L'effort et le service rendu

La pratique du squeegee constitue un travail pour tous ceux qui l'exercent⁶⁸.

...ouais c'est un travail, c'est illégal un peu, c'est illégal de le faire mais c'est un travail comme en dessous de la table, tu vas voir un mécanicien en dessous de la table, c'est un mécanicien pareil, tsé j'veux dire, squeegeer c'est un travail, à la limite c'est comme un service... (Randy, 27 ans)

...moi j'considère ça comme une job, comme ma job tsé, j'ai pas d'boss, j'suis mon propre boss pis euh tsé, l'monde qui m'donne d'l'argent j'suis ben content d'les voir moi tsé genre, pis j'fais ben ça tsé genre j'suis un professionnel, fait

⁶⁸ Tous les jeunes interrogés considèrent la pratique du squeegee comme un travail, suivant leur propre définition du travail, que nous allons exposer plus loin.

qu'pourquoi ça pourrait pas être ma profession d'laver des vitres, tsé c'est bien d'faire ça, tsé c'est d'l'affaire correct qui faut aussi, tsé c'est ben parlé au monde, leur dire les bonnes affaires tsé, les faire rire... (Matt, 19 ans)

La difficulté de la tâche ainsi que le service rendu aux automobilistes permettent aux jeunes de considérer la pratique du squeegee comme un travail. Aussi, cette pratique urbaine stigmatisée se différencie énormément, selon eux, d'autres pratiques urbaines lucratives, et notamment de la quête, dont l'image sociale rappelle celles de la passivité et de l'oisiveté, qui en somme renvoie à l'envers de l'image de l'individu indépendant et actif que prône la société actuelle.

La difficulté de la tâche et l'effort que suppose cette pratique sont donc des raisons invoquées pour qualifier le squeegee de travail.

...c'est une job comme une autre, j'trouve que même que le squeegee c'est encore bin plus forçant que d'être derrière un comptoir en train d'servir ou what ever, pis euh, bah oui, c'est une job, j'suis sur en tout cas. (Stéphanie, 23 ans)

...parce que c'est quand même assez rushant là, c'est toff là, y'en a beaucoup qui considèrent pas ça comme un travail, mais moi oui. (Eric, 21 ans).

...tu travailles pour ton argent (...) c'est la même affaire, c'est un travail, pis j'travaille plus fort qu'un fonctionnaire (...) Moi c'est sur que t'sais j'ai pas besoin de tout savoir pour faire passer une mop, mais tsé... (Pitt, 17 ans)

En effet, comme on l'a vu précédemment le jeune exécute sa tâche dans un temps limité et doit être alors, rapide et efficace. La difficulté de la tâche réside alors surtout dans l'endurance et l'énergie requises par cette pratique. Mike compare même trois heures de cette activité à un marathon. Certains mentionnent les difficultés rencontrées à cause de l'hiver et des automobilistes agressifs, ou encore le risque pris à circuler entre les véhicules comme étant d'autres éléments qui viennent compliquer leur tâche et leur climat de travail.

...l'monde croit que « oui c'est la belle vie, pis toute, pis squeegeer c'est facile ! » c'est facile dire ça quand tu l'as jamais essayé, mais moi tsé

sérieusement, moi m'faire dire ça par ceux qui passent les lois contre les squeegees pis toute, j'serais curieux de leur mettre un squeegee dans les mains et de les envoyer squeegeer juste 4-5 heures en ligne sur une même lumière, j'vais lui passer mon coat pis toute là, quand même ça sera le premier ministre juste qui voit c'est quoi squeegeer, sérieusement t'en pognes un, tu commences à faire sa fenêtre, il est de mauvaise humeur « touche pas à mon ostie d'char, t'as tu compris mon tabarnak !!!! » ça sort du char, ça veut se battre avec toi, pourquoi parce que t'as voulu laver sa fenêtre, criss bin brillant comme raisonnement sérieusement, eh bravo l'gars. (Frank, 24 ans)

...premièrement c'est fatigant là, le monde se dise « eh tu fais rien ostie sure », une secrétaire elle travaille ben moins quelqu'un qui fait du squeegee. Tsé au gros soleil là ou au frette ostie, toi tu squeegees pis faut qu' t'en fasses des chars en tabarnak ! Moi à la fin d'la journée t'es fatigué à force de t'promener pis d'aller d'un bord pis d'l'autre (Pam, 17 ans).

Le squeegeeing est également un travail parce qu'il nécessite un effort d'après les jeunes interrogés. L'effort qu'ils mentionnent fait souvent référence aux autres activités urbaines stigmatisées qui, elles, n'en nécessitent pas selon eux. La quête est très souvent mentionnée et jugée négativement : celle-ci n'offre rien, ne nécessite aucun effort physique puisqu'on reste « assis sur son cul » et symbolise la passivité et l'abattement.

J'haïs ça (la quête), j'haïs ça parce que j'trouve c'est inutile, tu fais absolument rien pour gagner ton argent (...) j'ai l'choix entre quelqu'un qui lave des fenêtres de char ou quelqu'un qui reste assis le cul sur le bord de la rue à quêter d'l'argent, c'est quoi qui est le plus profitable, au moins moi j'sais que j'lave une fenêtre de char, au moins j'sais qui me voit au travail en lavant sa fenêtre de char, tandis que celle là, tsé c'est un service comme j'te dis, celui-là qui quête il ne rapporte absolument rien, celui-là qui quête il est là tout ce qui veut c'est d'l'argent, il ne fera absolument rien pour, moi j'me dis j'travaille pour... (Frank, 24 ans)

Moi j'considère comme plus ça qu'un travail que l'monde qui font juste quêter sur la rue, j'lave des vitres dans l'fond. (Eric, 21 ans)

L'effort qu'ils mentionnent fait référence à l'effort physique, à la notion de labeur et d'activité (action) qu'ils rattachent à la définition du travail ; cela renvoie également à l'effort comme volonté. Selon eux, quêter ne nécessite pas de détermination

particulière, étant donné que la quête est le résultat d'un laisser-aller. À l'inverse, le squeegee atteste de leur détermination, de leur volonté d'agir (offrir un service) pour gagner leur argent, il témoigne de leur refus de la passivité.

...le squeegee, t'sais au moins j'travaille pour quelque chose là, j'ai pas besoin d'écraser mon cul pour quêter là, j'me donne une raison pour avoir mon argent (...) bah j'travaille plutôt que d'fuir c'est ça qu'est important. (Pitt, 17 ans)

...quelqu'un qui travaille à son compte, qui travaille qui fait d'quoi pis que, parce que moi j'm'applique j'fais du mieux que j'peux pour faire les vitres...(Randy, 27 ans)

L'ensemble des jeunes interrogés considère le squeegeeing comme un service qu'ils rendent aux automobilistes, au même titre que le service qu'offrent les stations d'essence. L'argent reçu en échange de ce service atteste alors du travail fourni : tout effort mérite salaire.

...quand je fais un service pour le monde et ça paie, ça pour moi c'est le travail. (Tom, 16 ans)

...moi le squeegee là j'trouve ça comme que j'te disais tantôt là, c'est comme les entreprises là, comme les Essos qui offrent le service lavage de vitres, c'est la même affaire, sauf que nous autres c'est moins cher, c'est pas une entreprise, tu fais ça dans la rue, (...) t'as pas besoin de donner 10 piasses là tsé un p'tit 2 piasses, c'est plus payant ça, parce que le monde y voit que tu fais un effort pour...(Pam, 17 ans)

Le squeegeeing est donc un travail qui appartient au domaine des services et les automobilistes sont donc des clients qu'il faut satisfaire. La nature du service correspond à un acte spécifique, celui de laver un pare-brise. Cette relation nécessite un contact avec le public et pour cela donc une forte composante relationnelle (pas seulement technique). La relation aux clients est parfois brève, surtout lorsqu'il y a un refus du service. Particulièrement en hiver, l'interaction peut paraître ambiguë car l'échange de paroles ne se fait qu'au moment de l'échange d'argent. Avant ça, on peut parler de langage corporel (attitude) puisque les automobilistes gardent généralement leurs fenêtres fermées le temps du nettoyage. Toutefois les jeunes ne

partagent pas une éthique commune du service, chacun vit cette expérience à sa façon. Cependant, ils ont une idée du travail bien fait. Ils parlent de leur implication dans un travail soigné (investissement de soi) ou de leur professionnalisme ; ils parlent aussi des méfaits ou de la malveillance de certains confrères. Comme nous l'avons vu précédemment, certains jeunes revendiquent un savoir-faire relationnel (qualité de sociabilité personnelle) qui leur permet d'attirer les clients, de les convaincre de leurs services et de susciter leur générosité. D'autres diront que la pratique du squeegee leur a révélé cette qualité de sociabilité qu'ils ignoraient posséder avant de la développer par l'intermédiaire de cette pratique.

L'effort, la discipline, l'éthique du travail bien fait et le service, amènent donc ces jeunes qui s'investissent dans cette activité qu'est le squeegee, à concevoir cette expérience comme similaire au travail salarié. Cependant l'absence de reconnaissance sociale envers cette activité lui confisque tout processus d'identification et d'insertion sociale ainsi qu'un salaire gratifiant.

3.3.4.2 Un « travail » stigmatisé

Tous les jeunes interrogés n'ont pas forcément le sentiment d'appartenir au même monde, de par les divergences de leur trajectoire, leur condition de vie, leurs perceptions, leurs valeurs, leurs motivations... Toutefois, ce qui les rassemble, c'est la stigmatisation, c'est-à-dire le poids du regard social sur leurs actes jugés déviants. La pratique du squeegee est stigmatisée pour plusieurs raisons. À première vue, les raisons de la stigmatisation que subit cette pratique, pourraient être attribuées à son caractère « hors la loi ». En effet, quiconque pratique le squeegee défie l'ordre : il y a non respect du code de la route ; et cette activité lucrative publique (commerciale) n'est pas contrôlée et taxée par l'Etat. Cependant, les causes sous-jacentes de cette stigmatisation résident moins dans la pratique en tant que telle et de sa position par rapport à la loi que dans l'âge et le statut attribué à ceux qui l'exercent. En effet, cette

pratique est presque exclusivement adoptée par des jeunes (entre 14 et 30 ans) qui, de surcroît, demeurent dans la rue et ont une situation précaire. Cette vision d'une jeunesse vivant en dehors des lieux conventionnels de socialisation est insupportable et inacceptable pour la société (Bellot, 2001). Le regard stigmatisant correspond à la non-acceptation de la place occupée par ces jeunes. Les jeunes interrogés sont d'ailleurs parfaitement conscients de cette association jeune-squeegee-marginalité, qui répond à l'image d'une jeunesse paresseuse, indisciplinée et révoltée⁶⁹, et qui entraîne la stigmatisation.

Ouais c'est la rue squeegeer, c'est une job de crève faim. (Randy, 27 ans)

...c'est pas une job que tu vas être fier là...(Stéphanie, 23 ans)

...c'est pas les gens normal qui font le squeegee... (Tom, 16 ans)

Les jeunes ont conscience du regard qu'on leur porte, ainsi que des dommages infligés à l'estime de soi. Ils emploient les expressions suivantes : « a garbage, sheat », « un sac de vidange ». Comment ces jeunes se définissent-ils, se construisent-ils à travers cette pratique stigmatisée ? Quel sens donnent-ils à leur activité ? La stigmatisation peut parfois freiner les jeunes à affirmer haut et fort que le squeegee est un travail.

...c'est p't'être pas une job, bah oui c'est, bah l'monde disent c'est pas une job, oui c'est une job, moi excuse-moi mais laver des fenêtres de char pendant 8h par jour des fois là (...) peut-être que le monde considère pas ça, comme ça, mais moi le squeegee ça me donne au minimum une impression, une illusion de travail, c'est d'même, vous voyez pas ça d'même, moi ça m'tente pas rester assis chez nous en train d'attendre après le 1^{er} (...) quand est-ce qu'le chèque va venir...(Frank, 24 ans)

Les jeunes ont conscience des images que la société valorise et de celles qu'elle rejette. Leurs conditions de vie qui font du squeegee un moyen de survie, un gagne-

⁶⁹ Image dont les jeunes se défendent. Voir à ce sujet leurs arguments pour définir le squeegeeing comme un travail.

pain, un dépannage, etc... contredisent l'image du travail garantissant la stabilité, la consommation, le statut positif, une reconnaissance et l'insertion sociale. Pour les jeunes, le travail est aussi relié (mise à part la notion d'effort physique et de service) à des notions telles que la sécurité, la régularité, le statut positif.

Le degré avec lequel l'individu s'inflige la stigmatisation se perçoit à travers la tonalité du discours lorsqu'il parle du rapport aux automobilistes, passants, policiers et parents. Certains évoquent des relations mitigées, en décrivant les automobilistes comme étant déplaisants ou très encourageants.

...des fois y'à des clients pas cool qui veulent se battre avec moi ou d'autres qui sont plates ou « vas travailler ostie d'fucké ! », ça ça m'fait mal au cœur, ça m'déprime j'me sens down, y'à d'autres monde c'est « hey j'suis content de c'que vous faites tsé continuez pis c'est bon » y'a d'autre monde « hey c'est combien ça coûte » « bah comme vous voulez » « ah ouais !! » ou d'autres qui m'disent « oh ouais mais excuse moi j'ai juste 2 piasses », « hey pour moi c'est super cool ostie donne moi au moins juste 25 sous j'va être cool », d'autre qui vont m'donner une cenne noire, l'air bête...(Randy, 27 ans)

D'autres jeunes parlent davantage des rapports négatifs qui fragilisent l'estime de soi. Cependant, le squeegeeing est une activité urbaine moins stigmatisante que la quête, la prostitution ou la vente de drogues par exemple. Les jeunes ont conscience que le squeegee en tant qu'activité et service sont deux caractéristiques valorisées par la société.

...le monde y aime mieux que, bah, t'essaies de faire ton argent en faisant du squeegee que en quêtant dans la rue, parce que dans la rue l'monde y s'font sollicité... (Pitt, 17 ans)

Aussi, la fréquence à laquelle les jeunes pratiquent le squeegee détermine l'importance de la stigmatisation : plus la pratique est fréquente et associée à une forte consommation de drogues, plus le jeune aura le sentiment d'être en marge.

3.3.4.3 La fréquence et le sens donné à la pratique : déterminants du degré de marginalisation

La fréquence et la conception que les jeunes ont du squeegee sont révélateurs de leur parcours identitaire. Huit jeunes pratiquent le squeegee de façon journalière, les trois autres individus utilisent cette stratégie de façon occasionnelle, c'est-à-dire lorsque les autres ressources s'avèrent épuisées. La pratique quotidienne peut être imposée par la consommation de drogues (6 sujets sur 8). Dans ce cas, la pratique est intense et alterne avec la consommation.

J'me levais à 7h le matin, j'partais à 8h le matin faire du squeegee, à cause que j'étais malade, à cause de mon manque (d'héroïne), fait que mes journées c'était ça, tsé j'squeegeais mettons un 20 piasses, j'me péttais mon hit, j're-squeegeais un 20 piasses, j'me péttais mon hit, j'squeegeais un 20 piasses, j'me péttais un hit... (Stéphanie, 23 ans).

Elle peut répondre aussi à des besoins de subsistances ou de consommation comme la nourriture, un loyer, des vêtements, des biens, des sorties...dans ce cas la pratique est plus modérée et s'achève une fois le but atteint.

...si j'ai besoin d'argent pour manger, j'ai besoin d'argent pour boire ou pour what ever, j'va m'squeegeer c'que j'ai d'besoin, quand j'ai l'argent que j'ai besoin j'arrête. Si j'ai faim, j'va mettre quelque part j'va aller m'squeegeer 5 piasses, m'a aller manger une coupe de pointe de pizza avec une liqueur tsé. (Frank, 24 ans)

Dans les deux types de situation, il n'y a que très rarement d'épargne. La plupart du temps les gains sont dépensés le jour même, au plus tard dans les 3 jours qui suivent.

...non j'suis pas obligé d'aller en ville tous les jours faire du cash, bah mettons une journée aujourd'hui on fait 30 piasses, 40 piasses, 50 piasses, j'vais pas y aller pendant 2-3 jours, mettons 10 piasses par jour, je reviens dans trois jours, c'est d'même. (Jimmy, 23 ans)

La fréquence ainsi que le type de besoins que combrent les recettes de la pratique vont déterminer la façon dont chacun conçoit la pratique du squeegee. La pratique

occasionnelle octroie au squeegee la forme d'une solution de dépannage (temporaire) :

...là c'est juste un petit entre deux, ça m'arrive souvent là, mais c'est un p'tit entre deux avant que j'trouve de quoi, une job ou quelque chose. (...) c'est vraiment le moyen de faire de l'argent entre deux passes quand ça va pas bien...(Pam, 17 ans)

Tandis que la pratique quotidienne pose le squeegee comme un moyen de survie.

...pis euh j'ai commencé à squeegeer pour vrai là euh, tsé euh...comme job là dans l'fond là, j'avais 16 ans, 16-17 ans, bah 17ans j'faisais le tour du Canada fait que... (Matt, 19 ans)

Plus le jeune considèrera la pratique comme un moyen de survie, plus il s'appropriera la pratique «C'est ça, c'est ma job, laver des fenêtres c'est ma job.» (Frank, 24 ans), «j'suis un squeegee kid ». (Matt, 19 ans). À l'inverse, les jeunes qui placent leur activité dans le provisoire et le réversible, s'en détacheront plus facilement et la verront davantage comme un moyen de faire de l'argent «...ça représente juste de se faire du cash, faire d'l'argent...» (Jimmy, 23 ans). Les jeunes qui pratiquent le squeegee à l'occasion auront souvent une image ludique et plaisante du squeegeeing ; tandis que les jeunes qui, chaque jour, rencontrent le regard ou les remarques désobligeantes des automobilistes auront une perception plus négative du squeegeeing, comme constituant leur seul recours.

Les jeunes ayant une longue expérience de la rue et des stratégies de survie, témoignent d'une évolution personnelle dans leur parcours que l'on peut attribuer à la diminution de leur consommation de drogues. En effet, la forte consommation de drogues pousse certains jeunes à adopter des pratiques urbaines plus payantes comme la prostitution, le vol ou la vente de drogues. Cependant certains jeunes choisissent plutôt que d'adopter ses pratiques très stigmatisées, d'accentuer considérablement le rythme de leur pratique du squeegee afin de gagner suffisamment pour satisfaire leurs manques. Par la suite, les jeunes qui ont réussi soit à diminuer, soit à éliminer leur

consommation de drogues, ont alors soit changé de stratégie de survie, passant d'une pratique illégale (prostitution, vol, vente de drogues...) à une pratique moins répréhensible qu'est le squeegee ; soit ils ont modifié la fréquence de leur pratique du squeegee, en passant d'une pratique journalière et intensive dont les bénéfices sont tournés presque exclusivement vers l'achat de drogues, à une pratique occasionnelle où les besoins de survie dominant sur les besoins toxiques, d'où leur sentiment d'avoir évoluer moralement et positivement. La pratique intense du squeegee engendre souvent l'intériorisation de la réprobation chez le jeune et donc l'approbation de son identité marginale ; tandis que la pratique occasionnelle représente souvent une tentative de s'en détacher (changement de statut).

La diversité des trajectoires implique une diversité des rapports et du sens donné à la pratique du squeegee. Chacun vit son expérience du squeegee à sa manière et y donne un sens personnel en fonction de sa trajectoire. Toutefois dans tous les cas, la pratique du squeegee témoigne d'une volonté de normalisation et d'un changement de statut.

3.3.4.4 Un effort de normalisation contrarié par la judiciarisation

Comme nous l'avons vu précédemment, plusieurs jeunes ont opté pour la pratique du squeegee comme moyen de subsistance suite à d'autres expériences de survie jugées « immorales et illégales » par la société (prostitution, vol, vente de drogues...). En faisant ce choix les jeunes ont eu le sentiment d'évoluer positivement en normalisant leur situation. Même si cela contrevient à un règlement municipal, laver des vitres n'a jamais porté préjudice à personne. Au contraire, cela peut rendre service. La sanction infligée pour cet acte anodin paraît alors démesurée pour les jeunes qui la subissent. On peut dire qu'il y a une complète incompréhension des jeunes face à la judiciarisation de cette pratique.

...tu t'ramasses en prison pour avoir lavé de la chiure d'oiseau dans une fenêtre de char, tu t'ramasses en prison pour ça, j'trouve ça con. (Frank, 24 ans)

...tsé j'parlais avec un policier à un moment donné (...) tsé écoute j'ai pas sauté sur un dépanneur tsé de faire son cash moi j'ai pas volé l'étalage, il m'dit « on compare pas un crime par un autre crime », c'est de même carrément qui m'a dit ça, on est des criminels parce qu'on essaie de s'démerder, mais un quêteux c'est pas un criminel, c'est un crotté mais c'est pas un correct, c'est ça l'inconvénient. (Randy, 27 ans)

...ok un squeegee (...) il a pas d'argent c'est pour ça qu'il fait ça, tu vas lui donner un ticket ostie (...) voyons comment veux tu qu'il te le paie ton ticket, il fait ça pour avoir d'l'argent toi tu vas lui refoutre ostie une dette d'argent là, tsé y'a crissement pas d'logique là dedans là. (Pam, 17 ans)

En effet, les jeunes ont le sentiment d'être sanctionnés injustement pour un acte qu'ils considèrent inoffensif et même utile aux automobilistes. La plupart des jeunes interrogés ont eu des expériences avec la justice. Huit d'entre eux ont déjà fait de la prison ou des travaux communautaires pour rembourser la dette liée aux contraventions qu'on leur a attribuées. La judiciarisation, qui leur fait emprunter le parcours des criminels, les rend plus vulnérable et les marginalise davantage sans pour autant les inciter à abandonner la pratique du squeegee.

...j'ai eu un ticket depuis c'temps là 27 piasses fallait que je repaie dans un mois et demi donc il va avoir augmenté, pis j'pris l'bon dieu pour pas repogner de tickets d'ici c'temps là parce qu'ils sont pas accumulables ces travaux il va falloir que je les paie... (Randy, 27 ans)

Ces jeunes sont alors pris dans la spirale de la judiciarisation et de la précarisation. En effet, à la sortie de prison, tout est à reconstruire puisque cela implique la perte du logement et des biens, s'il y en a. De la même façon, les travaux communautaires règlent la dette des jeunes, mais pas leur situation. Cela ne leur permet pas de subvenir à leurs besoins.

...j'm'en va faire du travail communautaire pendant que j'fais du travail communautaire, moi j'perds mon temps, j'peux pas faire d'argent, fait que là

j'me ramasse à la fin d'la journée à avoir fait du travail communautaire, bah là il est tard ostie y'à plus personne là, j'peux plus faire de l'argent, tu t'en vas quêter d'partout d'la bouffe là. (Pam, 17 ans)

Ça (son dossier judiciaire) va me suivre tout le temps, ouais y'à moyen d'effacer ça, c'est faut que j'attende 5 ans sans pogner de tickets, 5 ans sans pogner aucun ticket, sans avoir faite aucune faute, le citoyen modèle, j'peux pas moi, parce que moi je squeegee, pendant c'temps là faut que je squeegee pour survivre, si j'pogne un ticket demain, bah il va falloir que j'attende 5 ans à partir de demain, pour avoir mon pardon. (...) Oh bah là ça fait quoi, ça fait 6 mois que j'ai pas eu de ticket, j'suis chanceux, il me reste 4 ans et demi à attendre, tu penses tu que j'pognerai pas d'ticket d'ici 4 ans et demi, non, c'est actuellement impossible, pas dans le style de vie que j'mène, parce que j'peux m'asseoir juste à quelque part, moi j'va être fatigué, il est 3 heures du matin, j'vais m'écraser sur un banc d'parc n'importe quoi, j'va m'faire arrêter, j'va m'faire crisser un ticket pour flânage, j'viens d'perdre mon pardon. (Frank, 24 ans)

La méthode coercitive ne semble pas constituer une solution ni pour la société ni pour les individus sanctionnés. D'une part, elle ne permet pas l'éradication de cette pratique et, d'autre part, elle ne favorise pas la réinsertion sociale des jeunes qui squeegeent. Au contraire, la judiciarisation confine ces jeunes dans une identité de déviant pouvant alors compromettre leur volonté d'insertion dans une société qui ne cesse de les rejeter.

3.3.4 Les caractéristiques organisationnelles du squeegeeing : reflet de leur rapport au travail conventionnel

3.3.5.1 Les conditions de travail : squeegeeing versus travail conventionnel

Pour les jeunes qui s'investissent dans la pratique du squeegee, l'effort, le service rendu, une certaine discipline et de la régularité pour certains, ainsi qu'une éthique du travail bien fait les amènent à considérer le squeegeeing comme étant un travail. Pourtant, les caractéristiques organisationnelles du squeegeeing ne correspondent pas à celles du travail ordinaire tel que les jeunes se l'imaginent. En effet, le squeegeeing ne répond pas aux règles strictes du travail conventionnel (salarié) comme la hiérarchie, la discipline imposée, la dépendance aux autres

travailleurs, le respect d'un horaire, un salaire régulier... En fait, les conditions de travail du squeegee apparaissent plutôt comme la négation ou l'antinomie du travail salarié, et pourraient davantage correspondre à celles d'un travailleur autonome. En effet, le squeegeeing est un travail qui laisse place à la liberté personnelle. Il exclut toute subordination ou dépendance à une autorité, le respect à des règles explicites et n'a pas d'horaires imposés.

En fait, les caractéristiques organisationnelles du squeegeeing nous en disent long sur la position des jeunes face au monde du travail légitime et du travail salarié en particulier. Leurs différentes expériences de travail sont souvent l'une des principales sources permettant de comprendre les fondements de leurs positions envers l'autorité et les conditions de travail contraignantes. La plupart des jeunes interrogés accumulent un nombre considérable d'expériences de travail précaires (officiel ou au noir). Ce sont des emplois temporaires, souvent de très courte durée, sans perspective de stabilité et fréquemment au salaire minimum ou s'en rapprochant. La majorité des emplois mentionnés appartient au secteur des services (restauration, commerce, courrier à vélo, courrier, interviewer téléphonique, vendeur, concierge...) de la rénovation, de la mécanique, ou de l'agriculture ; Frank mentionne une expérience en informatique et Eric en usine.

Ah j'ai faite plein de travail, j'ai travaillé dans le bois, j'ai faite de la débroussailleuse, j'ai faite de la scie mécanique, j'ai faite de la soudure, j'ai faite de la programmation, j'ai travaillé pour des agences de publicité, j'ai travaillé dans des chaînes cultivateuses, j'ai cueilli des fruits...(Frank, 24 ans)

Les jeunes ayant œuvré dans le secteur des services n'en conservent en majorité qu'un souvenir négatif, dû à l'insignifiance des tâches à accomplir et aux relations de travail autoritaires. Par contre, les expériences de travail faites dans le domaine de la rénovation, la mécanique ou l'agriculture sont plutôt positives. Les jeunes semblent apprécier le travail manuel dans la mesure où l'ensemble du processus de création leur appartient et que les efforts fournis débouchent sur un résultat concret. Les

travaux faits au grand air et en contact avec la nature sont aussi valorisés par les jeunes puisqu'ils répondent à leur goût pour la nature (en opposition à la ville). On peut ajouter que la plupart du temps, ces emplois temporaires sont payés « en dessous de la table » et donc n'impliquent pas de grandes contraintes ni de rapports d'autorité marqués.

Oh je l'ai moi le travail idéal (...) présentement, moi là le travail idéal pour moi qui est payant, c'est débroussaillage, autrement dit du bûchage, débroussaillage, c'est saisonnier, tu travailles 6 mois dans l'année, l'autre 6 mois tu ne travailles pas, tu te fais 450 piasses de l'hectare que tu coupes, tu peux couper entre un hectare, un hectare et demi par semaine, c'est de l'ouvrage, parce que c'est la même affaire t'as pas d'patron, t'as pas personne qui te pousse dans l'cul, tu veux débroussailler une demi-hectare, bah tu te fais 200 piasses par semaine, tu veux en débroussailler 2 tu te fais 800 piasses par semaine, tu comprends, moi j'suis quelqu'un de travaillant, j'aime ça travailler, moi j'veux une job là tsé, si l'boss il est pas trop tout temps à m'pousser dans l'cul « ah ouais, vas-y, vas-y », j'suis quelqu'un j'ai d'l'initiative...(Frank, 24 ans)

Les relations de travail autoritaires sont très souvent évoquées ; les jeunes affirment presque unanimement que l'absence d'autorité est l'un des grands avantages de la pratique du squeegee. Le refus de tout supérieur, hiérarchie, autorité ou règles explicites est une conséquence de leurs mauvaises expériences de travail.

...moi j'fais du squeegee c'est à cause que tsé genre c'est une job y'à jamais personne qui m'a crissé dehors tsé (rires) j'me suis faite rentré en d'dans deux fois par exemple (rires) bizarre hein (...) mais tsé tout l'temps travailler pour un boss, j'me suis faite crossé dans toutes mes jobs...(Matt, 19 ans)

C'est ça pis parce que j'ai déjà travaillé, j'suis capable de vivre avec, sauf qu'y'a des jobs j'suis capable pis y'à des jobs j'suis pas capable, moi j'suis quelqu'un travaillant j'ai pas besoin de m'faire pousser dans l'cul, sauf que si y'a quelqu'un « ah ouais tabarnack !! pis tatati pis tatata !! » sans qui aie aucune raison, moi j'me sens agressé là dedans...(Frank, 24 ans)

...les employeurs y m'aiment pas d'toute façon. (Pitt, 17 ans)

...j'sais pas tsé un travail faut que tu y ailles tous les matins, tel jour, telle heure, à temps fixe, t'es payé tant de l'heure tsé (...) moi j'fais ça (le squeegee) parce que ça m'tente pis j'le fais pas tout l'temps, pis je le fais quand j'veux,

quand j'ai pas trop d'argent, pis un job c'est pas pareil faut que tu fasses comme un robot, veut veut pas là, bah p't'être pas tout les jobs là mais tsé faut que tu t'lèves à tous les matins, ça dépend si t'aimes ben gros ta job là, mais... (Jimmy, 23 ans)

Les jeunes évoquent souvent l'abus de pouvoir des supérieurs, le manque de respect, de confiance à leur égard ainsi que l'incompréhension. En somme, à cause de la courte durée du travail effectué, l'absence de sens et /ou les relations d'autorité, ces différents emplois n'ont pas constitué, pour ces jeunes, des lieux d'ancrage et d'identification positifs. La pratique du squeegee et ses conditions de travail deviennent alors une réponse aux contraintes du travail conventionnel qu'ils ont rencontrées au cours de leurs diverses expériences. Cependant, la pratique du squeegee ne met pas fin à ce type d'emploi. Les jeunes alternent souvent entre la pratique du squeegee et des travaux précaires de courte durée. Toutefois ils choisissent davantage les emplois favorisant la prise d'initiative et une plus grande liberté dans les horaires et l'effort à fournir.

3.3.5.2 Leur représentation du travail conventionnel

Il s'agit à présent de comprendre comment les jeunes perçoivent le travail salarié ainsi que les valeurs qu'ils défendent. Il n'est pas surprenant de constater que l'ensemble des jeunes interrogés, ayant fait le choix d'une stratégie de survie caractérisée par l'activité et la recherche de normativité, considèrent le travail comme une valeur centrale, source de reconnaissance sociale.

Les jeunes rencontrés ont connu peu ou pas d'expérience de travail satisfaisante ou stable, et bien souvent l'image qu'ils ont du travail conventionnel est celle tirée de leurs expériences et de celles de leurs parents, qu'ils déplorent. L'idée de carrière, de spécialisation excluant la multiplicité des expériences, l'idée de routinisation, d'aliénation, de dépendance et de soumission envers une entreprise, l'idée de confinement dans un seul statut et dans un confort rassurant exempt de surprise et de

spontanéité, l'idée de la supériorité des contraintes sur les plaisirs et l'idée que le travail guide et détermine la vie des hommes,... représentent tous ce que les jeunes rencontrés (et à mon avis les jeunes d'aujourd'hui en général) ont perçu à travers leurs expériences de travail, celles de leurs parents et de l'atmosphère sociale générale concernant le monde du travail actuel.

C'est pas la longueur c'est la qualité, c'est qu'est-ce que tu fais dans ta vie qui est important, si tu profites de ta vie, c'est comme moi regarde mes parents ont 60 ans, j'ai plus d'expérience, j'ai 25 ans j'ai plus d'expérience de vie que mes parents, mes parents eux-autres ils ont tout l'temps travaillé toute leur vie, ils ont jamais voyagé, eux-autres leur p'tite job c'est, ils se lèvent à 5h le matin, ils s'en vont travailler, ils reviennent à 4h le soir, ils se font leur petits cafés, ils soupent, ils s'installent en avant de la télé, ils vont s'coucher, le lendemain ça recommence, ça fait 30 ans qui font ça, c'est une vie ça ??!(Frank, 24ans)

Les jeunes rejettent et refusent de reproduire ce modèle et les caractéristiques de la pratique du squeegee le montre bien : gestion personnelle de son temps de travail, de son salaire... Cependant, les jeunes dénoncent davantage les expériences de travail insatisfaisantes (vécu réellement ou par procuration) que le travail en lui-même. Le travail demeure une préoccupation pour tous et la définition du squeegee en termes de travail en est la preuve.

Cependant, tandis qu'une partie des jeunes posent le travail salarié comme une priorité ou comme une étape incontournable, une autre partie de jeunes tente de le contourner au profit d'autres activités génératrices de sens, sans pour autant nier l'importance du travail en soi. Pour les premiers, leur insertion passe irrémédiablement par le travail salarié, et dans un premier temps souvent par un retour à l'école. Pour eux, le travail est synonyme de réinsertion dans la mesure où il garantit la fin du stigmatisme et la normalisation de leur situation (travail, consommation, etc.). La plupart de ces jeunes ont développé un intérêt pour une carrière et tentent de mettre en œuvre les moyens nécessaires afin d'y parvenir. Les carrières envisagées nécessitent souvent un retour à l'école et exigent la réussite scolaire et l'obtention de

diplômes. Plusieurs jeunes valorisent l'apprentissage autodidacte et déplorent la non-reconnaissance de ces capacités acquises, pourtant ils disent être prêts à accepter de se soumettre à la logique de performance valorisée par la société actuelle et qui garantit l'intégrité. Aussi, malgré leur désapprobation des contraintes liées au travail salarié (horaires fixes, patron...) ils sont prêts à les accepter si la tâche en vaut le sacrifice. Ils recherchent une activité qui ait du sens par rapport à leurs intérêts personnels. Le travail doit être une source d'épanouissement, de plaisir, d'ancrage et d'identification. En somme, un travail apprécié semble atténuer le poids des conditions de travail, et surtout, met fin à leur dérive. L'adoption d'une pratique illégale comme le squeegee, n'est donc pas pour eux, le résultat d'un refus du travail mais plutôt la conséquence d'un manque de travail valorisant⁷⁰ et stable dans la sphère de la légalité.

Oui, pis j'vais t'dire de quoi moi r'garde je travaille quand j'peux, c'est pas parce que j'veux pas travailler j'fais ça là, avoir la chance d'avoir une job, lô là j'la prends...(Frank, 24 ans)

Dans la situation d'urgence qui est la leur, les « petits jobs temporaires » ne prennent alors qu'une forme instrumentale dans la mesure où ils ne sont que source d'argent. Leur niveau d'études ne leur permettant pas d'obtenir des emplois valorisants et intéressants, le salaire devient alors la seule motivation. Cependant cette conception instrumentale du travail (comme exclusivement source d'argent) est pour eux inconcevable à long terme.

...j'prends vraiment les jobs qui passent là, (...) j'me dis criss j'va avoir d'l'argent pis n'importe quoi qui passe je le prends ça c'est sûr, j'ai pas ben ben ben l'choix non plus. (Pam, 17 ans)

Une autre partie de jeunes ne semblent pas être prête à faire les mêmes concessions. En fait, pour eux le travail salarié représente toutes les valeurs sociétales

⁷⁰ ou de qualifications pour y parvenir.

qu'ils rejettent telle que la performance, la consommation à outrance, l'investissement financier, l'aliénation et l'individualisme.

Le travail (...) c'est pogner l'temps d'la personne man, juger-le, tsé que une heure de ta vie man là, tsé, ta personne eh s'fout ben (...) c'est que après ça ta vie c'est 8 piasses et demi d'l'heure man, c'est ça qu'tu vaux dans la vie, tsé c'est comme, j'trouve ça dévalorisant dans un certain sens. Ca dépend si tu fais un job que t'aimes... (Matt, 19 ans)

Ces jeunes n'ont pas encore trouvé d'intérêt pouvant s'inscrire dans une carrière professionnelle valorisée. Leurs intérêts s'orientent souvent vers des carrières artistiques dont aucune école ne garantit la réussite ou des expériences telles que le voyage, les sorties...

...si j'travaillais avoir une vraie job j'pourrais pas sortir dans les shows, tsé moi j'suis un musicien man, tsé j'vis bin gros pour la musique man, tsé c'est Metallica qui m'a appris à parler anglais...(Matt, 19 ans)

Ces activités sont conformes à leurs goûts et leurs valeurs mais ne peuvent bien souvent pas s'inscrire dans le travail salarié. Ce sont des jeunes qui veulent rester entiers, en vivant suivant les valeurs qu'ils défendent afin d'être en accord avec eux-mêmes. Cependant, de part ce choix, leurs projets s'inscrivent davantage dans ce qu'ils connaissent déjà, c'est-à-dire, la galère, l'instabilité et souvent la marginalité. Ils paraissent donc moins motivés et plus désorientés que les jeunes ayant fait le choix d'une carrière plus conventionnelle comme celle d'ébéniste par exemple.

...mais dans l'temps que j'ai eu mes diplômes j'ai démonté, remonté des moteurs des transmissions différentielles (...) j'aimais ça tsé, j'ai eu une passion à c't'époque là, c'est un peu ça que j'ai retrouvé dernièrement quand j'ai faite un cours en ébénisterie, j'ai eu la passion de travailler, la passion, la passion mais un peu différemment par rapport que c'est un être vivant l'arbre tsé (...) pis travailler tsé c'est manuel... (Randy, 27 ans)

Ces jeunes ne sont pas pour autant sans projet et sans but, au contraire ils cumulent les alternatives au travail salarié (travail au noir, création...), de même que ce sont

eux qui réclament avec le plus de virulence une reconnaissance de ce qu'ils entreprennent (le squeegee par exemple), créent et apprennent librement (reconnaissance des connaissances autodidactes). Cependant, de par le caractère alternatif de leur orientation, concilier une tâche intéressante et valorisante avec de bonnes conditions de travail et un salaire convenable, semble encore plus difficile pour ces jeunes.

Il est clair alors, que pour l'ensemble des jeunes interrogés, la pratique du squeegee ne symbolise pas un refus de travailler ou de s'insérer dans la société, mais témoigne plutôt de leurs incertitudes et de la difficulté de la transition (de la déviance au conventionnel) ainsi que du passage de l'adolescence à l'âge adulte.

...la conformité, de se lever l'matin de travailler pour un boss, que lui y travaille pour l'autre, tsé genre pas rendu dans n'importe quel business là, ouaih ça montre qu'on pense pas comme les autres pareils, tsé on aime faire notre p'tite affaire à nous autres là, tsé quand qu'on veut, tsé quand tu veux man.(Matt, 19 ans)

De façon générale, les jeunes ne refusent pas le travail en tant que tel mais plutôt les emplois déclassés (absence de sens, d'intérêt, salaire non compensateur...) qui dans le fond ne leur propose pas d'identité sociale valorisée.

...c'est plate, là tu t'lèves à telle heure, tu travailles de telle heure à telle heure pis t'es payé au salaire minimum, moi c'est une job que j'aime que j'veux, avec les animaux... (Jimmy, 23 ans)

Même si le chemin qui mène au monde du travail semble mieux tracé pour certains, l'ensemble de ces jeunes témoignent de l'ambivalence de leur engagement, entre la conformité et la déviance (difficulté de la transition).

3.3.5.3 Leur rapport à l'argent

À défaut d'un statut professionnel, l'argent reçu par l'intermédiaire du squeegeeing peut permettre d'obtenir la reconnaissance qui ne peut être obtenue par d'autres moyens. L'argent gagné est en général dépensé le jour même, comme pour situer ses besoins dans l'immédiateté. La plupart des jeunes squeegeent pour un montant qui représente le coût d'un bien nécessaire (nourriture, drogue, biens...) acheté aussitôt que le montant est atteint.

Ouais, comme là regarde, là j'ai quoi, là j'ai 20 piasses sur moi, j'suis avec un d'mes chums, ça fait quoi 2 heures que squeegee, j'me suis faite peut-être 30 piasses en d'dans deux heures, j'suis allé manger tantôt, là y m'reste ça sur moi parce que je sais qu'à c'soir j'en aurais besoin, et pis que j'veux m'acheter un sleeping bag, tsé c'est, mais à part de ça, c'est j'ai faim j'squeegee, j'veux m'acheter une bière, j'vais aller squeegeer 3 piasses...(Frank, 24 ans)

Toutefois si la journée semble propice aux bénéfices, les besoins seront élargis. À l'inverse, une journée sans recette aura pour conséquence une diminution des besoins. De gros gains ne sont pas forcément rattachés à leurs compétences personnelles, souvent la réussite est attribuée à la chance ou au contexte « être là au bon endroit, au bon moment ». L'argent et ses significations (reconnaissance) permettent alors de lutter contre le stigmate lié à leur pratique. En effet, l'argent reçu légitime l'utilité de leur acte, en tant que service rendu avec satisfaction. L'argent est aussi une contrepartie aux risques sociaux et physiques pris en pratiquant dans la rue (trafic, police...) et permet aussi d'obtenir une position sociale davantage valorisée ; celle d'avoir de l'argent. L'argent gagné par le biais du travail illégal, et notamment le squeegee, est très souvent supérieur aux salaires des autres expériences de travail de ces jeunes, et d'une certaine manière le squeegee peut alors paraître, pour certains, plus valorisant qu'un travail au salaire minimum.

Tandis qu'une partie des jeunes dénonce la place de l'argent dans notre société, en reconnaissant qu'il est nécessaire mais non central, une autre partie souhaiterait

sortir de la pauvreté et de cette logique de dépossession⁷¹. Pour les premiers, l'argent dénature les relations humaines, détourne les individus des vraies valeurs et notamment du plaisir de travailler.

...le monde est à l'argent aujourd'hui, c'est rien qu'pour ça, tsé on travaille plus pour le plaisir de tsé genre, tsé l'boulangier là y fait pas du pain pour que l'monde aille du pain là, y fait du pain pour faire d'l'argent (...) pour moi une définition du travail, c'est pour faire d'l'argent. Tsé avoir,... une assurance là, être sur d'avoir une paie, avoir de quoi dans tes poches, tsé c'est bon, c'est bon qu'l'monde travaille...mais dépendamment quel travail... (Matt, 19 ans)

Leur objectif n'est pas de gagner de l'argent à tout prix, l'argent n'a aucune valeur ni intérêt en soi, « ...c'est ça, moi l'argent je m'en fout, c'est pas juste ça qu'y'a dans la vie » (Matt, 19 ans). Les possessions matérielles ne sont pas le reflet de la richesse d'une personne, celle-ci est plutôt à chercher dans la conscience, la sensibilité et les qualités morales de chacun. Ces jeunes défendent alors des valeurs comme le partage, l'échange, ou l'entraide, mais dénoncent l'épargne pour l'épargne ainsi que l'accumulation de biens superflus, le luxe et le gaspillage.

...on est pas regardant, tsé on a pas d'argent mais c'qu'on a on l'partage entre nous-autres, ça c'est la grosse différence, y'en a qu'on des milliers d'dollars qui vont s'asseoir dessus pis qui font absolument rien avec, qui laisse à la banque (...) l'argent c'est, tout simplement c'est parce que c'est imposé, c'est juste pour ça, c'est qu'on en a absolument besoin, « that's it, that's all », sinon j'm'en passerais, si je serais capable de manger pis toute (...) subvenir à mes besoins, sans avoir d'argent, j'm'en passerais d'argent, mais tu peux pas. (Frank, 24 ans)

Le refus d'économiser est souvent justifié par une volonté de distanciation avec le monde conventionnel dépendant de l'argent et criblé de dettes.

...l'argent, checke l'argent à moment donné tu deviens tellement habituer d'avoir d'l'argent, c'est l'fun d'avoir d'l'argent, t'as 300 000 piasses dans ton compte de banque pis t'as 60 ans, tu t'en serviras jamais, pis tu vas en ramasser,

⁷¹ Cette division des points de vue face à l'argent se calque sur la distinction faite dans la partie précédente, entre les jeunes qui refusent les règles du travail salarié et ceux qui accepteraient de s'y plier.

en ramasser, en ramasser, c'est aussi pire qu'une drogue l'argent, si y'en a exemple qui vont sur la coke ou sur l'héroïne, ils prennent leur hit de coke ça leur prend leur 20 piasses pour leur shoot, tu comprends ça, sauf qui y'en a qui vont jouer à la bourse, pis ça leur prend leurs points à la bourse, ça lui tente de monter une coupe de points, voyons dont une coupe de mille à la place, c'est la même affaire, sauf qui y'en a un qui est illégal pis y'en a un qui paraît légal, mais c'est une drogue aussi, sauf que c'est une drogue légale pis nécessaire, mais dans l'fond c'est juste du papier pis un ostie d'bout de métal, sauf si tu l'as pas tu crèves. (Frank, 24 ans)

En somme, ces jeunes prétendent que leur bien-être personnel ne dépend pas du confort matériel ou de la possession, mais bien de leur rapport aux autres et la richesse qu'ils peuvent en retirer.

...c'est quoi 25 piasses tsé, de une heure de mon temps, que dans le fond j'pourrais tsé soit apprendre ou faire apprendre à quelqu'un d'autre, communiquer, m'assir parler, tsé genre continuer d'apprendre de certaines personnes, tsé genre la job que t'as à faire c'est tout l'temps, faut qu'tu t'concentres à faire qu'est-ce que t'as à faire mais dans l'fond man, moi j'trouve qu'y'à tellement d'autres choses tsé qui passent dans ma tête. (Matt, 19 ans)

La deuxième partie des jeunes considère leur pauvreté comme problématique et le manque d'argent comme étant une des sources de leur malaise (mal-être). L'argent gagné de façon légale (par le travail salarié par exemple) pourrait à la fois gommer le stigmate trop lourd à porter et ainsi leur offrir le confort de la conformité. Le bien-être de ces jeunes passe entre autres, par la normalisation de leurs conditions de vie, par l'acquisition de biens et donc par la consommation. En fait, pour eux, l'argent n'est pas source de bonheur, mais favorise la stabilité, la conformité et offre davantage de marge de manœuvre.

Bah j'aimerais ça pour avoir une place stable à rester, que j'aurai un appart là stable, (...) faire plus d'argent, pouvoir subvenir à mes besoins tout l'temps, genre j'veux m'acheter telle affaire, bah j'peux, pas besoin de me priver de m'dire « oh c'est à chier merde, j'peux pas me l'acheter ! tsé » ... (Jimmy, 23 ans)

En somme, tandis qu'une partie des jeunes mettent l'accent sur des valeurs qui les éloignent de l'insertion sociale, les autres témoignent d'une volonté sans équivoque d'intégration à la masse, pour ainsi bénéficier du bien être matériel et identitaire qu'elle suppose.

3.3.5.3 Les bénéfices du squeegee

Hormis les gains monétaires, la pratique du squeegee est source de bien d'autres bénéfices informels pour les jeunes. En effet, chacun des jeunes a formulé le sentiment d'avoir appris à la fois sur eux-mêmes, sur les autres et la société en générale, grâce à la pratique du squeegee.

La pratique du squeegee en tant qu'activité de survie, répond souvent au défi individuel qui vise à contrer l'image de l'incapable que l'on a de soi. En effet, cette dernière permet de se prouver à soi-même et aux autres (autrui significatifs) que l'on est capable de subvenir à ses besoins, et ainsi de rendre compte de sa capacité à agir seul. Ce constat sur eux-mêmes leur permet d'acquérir plus de confiance, d'assurance et d'autonomie. Certains soulignent que le squeegee et la vie dans la rue, leur a aussi appris la persévérance et la volonté de ne pas se laisser-aller.

Bah que j'étais capable d'm débrouiller, qui fallait pas lâcher, lâcher prise trop, pis sur les autres... (...) Bah tsé j'ai appris à être plus sociable avec le monde, avoir une approche avec le monde, c'est ça surtout, c'est toute. (Eric, 21 ans).

...j'ai appris sur moi-même que même la neige ! même la pluie ! même le soleil même n'importe quoi, quand il faut de quoi, j'ai du cœur au ventre pis j'y va !!... (Randy, 27 ans)

Même en l'absence de diplôme, les jeunes ont alors le sentiment, grâce à l'expérience du squeegeeing, d'être en possession d'une formation qui leur assure la survie.

...je squeegeais pas trop trop sauf que ça ma donné l'expérience tsé que, ch'avais au moins j'avais ça, que j'pouvais faire ça dans ma vie... (Matt, 19 ans)

De plus, si cette stratégie de débrouillardise est exportable dans d'autres centres urbains, alors elle garantit aux jeunes d'être capable de se débrouiller partout et en tout temps. En somme, cette stratégie n'aurait que très peu de barrières et donc permet à ceux qui l'empruntent d'avoir un gagne-pain tout en voyageant.

...squeegeer ça m'a appris la confiance en moi, parce que moi j'crois, admettons je débarque dans n'importe quelle ville, je ne connais pas personne, je ne connais pas la langue, rien, je sais que n'importe où j'vais avoir une lumière rouge, j'vais pouvoir me débrouiller quand même ça sera me faire 5 piasses, même si je connais pas la langue, si c'est juste 5 piasses que j'puisse aller manger ça m'empêchera de crever de faim. J'sais que j'va savoir tout le temps me débrouiller de même. (Frank, 24 ans)

Le squeegeeing permet aussi l'interaction, l'échange, le contact humain, la relation avec « l'autre monde », même si ce contact est bref. Cette interaction témoigne de leur capacité à avoir des contacts avec les gens intégrés et donc leur démontre qu'ils n'ont pas complètement décroché. Les contacts positifs ressemblent aux petits bonheurs quotidiens qui rehaussent l'estime de soi et atténuent le sentiment d'être en marge (exclu du jeu social). Ces contacts sont de l'ordre de la compassion, la sympathie, l'encouragement (verbal et/ou monétaire), la reconnaissance ou encore l'échange de blagues ou de sourires. Le refus du service n'est pas forcément un échange négatif, ce qui compte c'est la manière dont le refus s'est manifesté (avec ignorance, dédain, agressivité... ou avec politesse, un sourire...). Les contacts négatifs provoquent une distanciation entre la condition personnelle du jeune et celle de l'automobiliste, et conforte donc le jeune dans son identité déviante. Ces contacts permettent aussi aux jeunes d'être confrontés à l'ambiguïté de la nature humaine et notamment au jeu des apparences.

...y' à du bon et du mauvais monde, que ça soit un jaune, un noir, un vert, un rouge, que t'aies un beau char ou un mauvais char, j'ai appris aussi que tu pognes une Honda pis un BMW, le Honda il est plus cassé normalement que le BM, le Honda va p't'être te donner 2 piasses, le BM va peut-être te cracher dans la face pour le même staff. (Randy, 27 ans)

La pratique du squeegee permet également d'éviter aux jeunes, le recours à d'autres moyens illicites pour gagner de l'argent ; des moyens qui sont, selon eux, immoraux et risqués. Ce choix moral atteste alors de leur bonne foi et les place parmi les personnes correctes et bien attentionnées. A plusieurs reprises, les jeunes ont souligné ce souci d'intégrité, « d'être quelqu'un de correct » avec soi-même et vis-à-vis des autres.

...ça m'a permis aussi de trouver des qualités sur moi, ça m'a permis de voir que tsé j'suis une bonne personne... (Stéphanie, 23 ans)

...squeegeer tsé au moins j'travaille (...) pis d'un autre sens ce qui m'aidait c'est comme, j'me disais bon c'est illégal tsé ça m'appelait un peu comme dans l'temps tsé quand on faisait des passes et des choses mais j'fais pas d'mal à personne...(Randy, 27 ans)

Aussi, la pratique du squeegee peut donner le sentiment ambigu de se sentir à la fois proche et éloigné du monde intégré. En effet, le rythme de travail qu'impose la pratique du squeegee peut donner le sentiment de faire ses heures de travail comme tout le monde, par contre l'éloignement s'impose par le constat du décalage des conditions de vie et donc de sa propre marginalité.

...ça ma aider à m'dénier, (...) ça m'a permis aussi à...avoir un bit de vie, tsé n'importe qui, genre moi là j'aurai réalisé qu'j'aurai été capable de faire genre me lever l'matin pis finir, pis d'avoir mon salaire comme tout l'monde, (...) moi ça m'a permis justement à communiquer avec le monde qui travaille, le monde du système pis toute ça, pis j'suis venu à vouloir être de même, tsé j'ai appris beaucoup, tsé la mentalité (...) tchek moi j'ai passé 6 ans à juste demander « avez-vous du change s'il vous plait » imagine, j'avais pas d'contact, j'parlais pas là, ou sinon « fuck le système » « fuck ci, fuck ça » ou tsé « j'ai l'goût d'me pendre » tsé full tout l'temps (...) ça m'a permis à apprendre de chaque humain tsé, j'ai tout l'temps voulu comprendre comment

qui font de fonctionner comme ça sans rusher dans leur tête (...) ça m'a permis de, c'est ça, de voir que la vie elle peut être autrement là, pas si misérable que ça (Stéphanie, 23 ans).

En somme, par l'intermédiaire de la pratique du squeegee, les jeunes ont renforcé leur estime d'eux-mêmes, se sont revalorisés, tout en développant des aptitudes telles que la capacité de s'organiser, se fixer des objectifs, communiquer, vendre leur service... des capacités nécessaires et utiles à tout travail conventionnel.

3.4 S'en sortir : projection vers l'avenir et volonté d'intégration

Nous avons vu que ces jeunes manifestent une volonté de rapprochement (d'intégration) contrarié par la distanciation de la stigmatisation. Ceci témoigne parfaitement de l'instabilité et de l'ambiguïté de leur identité ainsi que de la difficulté de la transition entre le monde de la rue et le monde des « intégrés ». Nous allons voir à présent, comment ces jeunes négocient leur rapport aux autres à travers l'identité déviante qu'ils renvoient. Il sera question aussi de comprendre les volontés de ces jeunes à travers ce qu'ils revendiquent pour la pratique du squeegee. Enfin, nous verrons comment ces jeunes se projettent dans l'avenir et quelles sont les difficultés pour parvenir à sortir du monde urbain.

3.4.1 Dealer avec son identité déviante : le rapport aux autres

À présent, il s'agit de comprendre quels sont les systèmes de justification et de défense face au monde « normal » que les jeunes élaborent. Leur situation présente est parfois justifiée par la fatalité, par une mauvaise naissance, une éducation inadéquate, un concours de circonstances et d'évènements en dehors de la personne concernée qui reste impuissante devant sa situation.

... tsé moi c'est pas moi qui l'a choisi de feeler ça, parce que moi j'pense que moi vu que j'ai été traîné dans les centres d'accueil de çï de ça, vu que mon père

pis tsé, veux-veux pas j'ai ça dans l'sang tsé, mais j'veux dire comme c'est moi qu'a fait l'choix là, tsé...(Stéphanie, 23 ans).

E.C Hughes (cité dans Pryen, 1999 : 118-119) dénombre trois stades dans le processus de développement de l'identité déviante. Le premier, qu'il nomme passage à travers le miroir représente le passage à l'acte. Le deuxième stade, la gestion de la dualité, entre la déviance et la normalité, est une phase transitionnelle. Enfin, le dernier stade est celui de la conversion ultime et donc de l'identification complète au groupe déviant. Cependant l'identification à une activité déviante demeure toujours ambiguë, même passé le dernier stade. La majorité des jeunes interrogés se situent au deuxième stade et une minorité au premier. Trois jeunes ont mentionnés apprécier la transgression et le risque que la pratique impliquait, ainsi que l'argent et l'appartenance à un monde « à part » qu'elle supposait. Cette attirance pour le risque de la transgression, l'argent et la marginalité ne signifie pas pour autant que ces jeunes s'identifient au monde déviant. Tous les discours sont teintés de désirs ambivalents (voire antinomiques) qui montrent à quel point leur situation est transitoire et leur identité en crise.

J'me sens neutre, j'me sens un peu entre les deux, euh, j'me sens pas à une place en particulier, c'est sur que ch'suis dans la marge, t'sais y'a pas ben ben beaucoup d'monde qui ont l'même train de vie qu'moi là, mais t'sais genre, j'peux, si on veut m'comparer à quelqu'un d'normal, on peut ben parce que y'a beaucoup d'resemblances... (Pitt, 17 ans)

Ce qu'ils revendiquent pour la pratique du squeegee, c'est-à-dire la reconnaissance de l'activité et de ses particularités, en tant que travail, évoque parfaitement leur difficulté à se définir et à se situer eux-mêmes entre la normalité et la marginalité ; être accepté sans avoir pour autant à se conformer aux autres.

Certains jeunes prennent volontairement leur distance avec le monde de la rue ou estime ne pas y appartenir. Par ce geste, ils témoignent d'un refus d'intégration au monde déviant.

Bah moi j'me tiens pas vraiment avec le monde vraiment de la rue là crustie, bah t'sais, j'ai, bah y'en a qu'ouais mais t'sais pas vraiment, chu plus souvent tout seul quand j'fais ça, tsé. (Eric, 21 ans).

Par contre, ceux qui cumulent le stigmaté lié à la pratique du squeegee et celui lié à la toxicomanie semblent avoir plus de difficulté à se détacher du monde déviant même si la volonté est présente. D'autres, prétendent s'accommoder de l'image qu'on leur colle, sans pour autant l'approuver.

...c'est toutes des préjugés que l'monde ont, on est dans la rue parce qu'on est supposé d'être agressif, on est supposé d'être violent, on est des délinquants, nous sommes des bums, ça c'est le jugement commun, c'est pour ça que ça me dérange plus le jugement que l'monde ont sur moi, « j'suis un bum !, j'suis un délinquant !, j'suis un p'tit trou du cul !, j'suis dans la rue !, bah moi j'va vivre avec », moi personnellement ça m'affecte plus.(Frank, 24 ans)

Quelques-uns ne se reconnaissent pas dans l'identité de déviant, trouvant alors des explications irrationnelles à leurs conditions.

...j'le voyais que j'étais pas une fille de la rue, eh y'à pleins de monde qui me le disait tsé, en général du monde que j'connaissais même pas, « me semble tsé ça fit pas », tsé y'en à ça fit, pis y'en a ça fit pas...(Stéphanie, 23 ans).

Aussi le développement de l'identité déviante se déclare uniquement parce qu'il y a eu étiquetage (Pryen, 1999 :118). En effet, le regard des autres est à la source de tout processus identitaire. La pratique du squeegee en elle-même n'est pas mal vécue, ce qui demeure difficile c'est l'identité négative dans laquelle s'inscrit l'activité et donc la place que l'on octroie à ces jeunes qui l'empruntent.

Y'a pleins d'préjugés sur nous-autres pis toute, moi mon gros trip c'est de abolir les préjugés, ...(Matt, 19 ans)

...peut-être que l'monde qui m'voit (...) peut-être qui m'prennent pour quelqu'un qui m'pogne le cul, qui veut rien savoir d'la vie, pis que y est dans la rue parce que c'est une merde y veut rien savoir...(Pitt, 17 ans)

...y'a bien du monde qui t'acceptes pas là en temps que citoyen ou en temps que personne sur la planète là, y'a bin du racisme... (Matt, 19 ans)

...un d'mes chums moi qui quêtait « excusez moi monsieur moi j'fais une collecte de fond pour m'acheter un gun, pour me suicider », le monde payait, pis payait, pis payait, il s'est faite 50 piasses en d'dans d'une heure, « ouais bah qui s'crisse une balle dans la tête », c'est carrément ça c'que l'monde pense, c'est con mais c'est ça. (Frank, 24 ans)

Cependant la pratique seule n'est pas la source de l'étiquetage, leurs lieux et modes de vie sont les principaux responsables de cette stigmatisation et des différends qu'elle occasionne, avec la police par exemple.

...ch'avais pas qu'c'était un bicycle volé tsé, pis euh c'est mal chier ostie, c'est rien à cause que j'suis un punk encore. (Matt, 19 ans)

Malgré le poids de la stigmatisation sur l'estime de soi, la majorité des jeunes ont une personnalité très affirmée. La vie dans la rue et notamment la pratique du squeegee leur a permis d'acquérir de l'assurance, de la ténacité, d'affirmer leurs positions, leurs valeurs, leurs idéaux...en somme de s'émanciper. Ces jeunes ne savent pas tous précisément ce qu'ils veulent mais ils savent qu'ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes pour parvenir à leurs fins. Par contre, une minorité de jeunes affichent plutôt leur manque de confiance et leur abattement, leurs faiblesses psychologiques et leurs échecs. Ces jeunes évoquent de façon claire leur besoin des autres et leur impuissance à agir seul. Ce besoin des autres renvoie à un manque ressenti au niveau de la relation parentale qui a pris soit la forme d'un rejet d'un des parents soit d'une séparation forcée. Leur discours est teinté d'échecs, de rejet, de dépendance... Ces jeunes évoquent implicitement une tendance à la dépendance affective et témoignent souvent d'une difficulté à imaginer pouvoir s'en sortir seul.

...moi j'suis une personne qui s'aime pas bin bin, qu'à pas confiance en elle (...) parce que moi j'aime l'être humain, tsé j'ai vécu une ostie d'merde à quelque part, pis si y m'donnent qu'est-ce que moi j'ai besoin, si ils me comblaient le p'tit vide que j'avais en d'dans d'moi, tsé chaque humain là qui

passait tcheck toi là, j’vais m’en rappeler (...) moi j’trouve ça l’fun, c’est ça aussi qui est l’fun là dans la rue là, c’est pour ça que j’aime ça, parce qu’tsé (...), t’as pas l’temps d’t’attacher, t’as pas l’temps d’souffrir, moi c’est ça moi j’suis une personne qui fuit beaucoup, beaucoup, beaucoup malheureusement, pis l’attachement, pis toute ça là, j’deviens dingue, j’ai l’goût, j’m pendrais... (Stéphanie, 23 ans)

En somme, la pratique du squeegee en tant que travail stigmatisé délègue à ces jeunes une identité ambiguë, ne trouvant sa voie ni dans la conformité ni dans la déviance.

3.4.2 Demande de reconnaissance sociale : les différentes positions face à la légalisation du squeegeeing

La légalisation de la pratique comme forme de reconnaissance est revendiquée par l’ensemble des jeunes interrogés. Tous approuvent vivement la nécessité de reconnaissance de leur pratique en tant que travail et de leur intégrité. Cependant ils ont certaines réserves quant aux conséquences de la légalisation du squeegee. En effet, tous n’acceptent pas la légalisation à n’importe quel prix, ils posent chacun leurs conditions et proposent des formes d’organisation.

La totalité des jeunes interrogés ont une bonne connaissance des événements et des lois qui concernent la pratique du squeegee, que ce soit à Montréal, Québec, Toronto ou encore dans l’Ouest canadien.

Toronto, c’est ça tu te ramasses en prison parce que tu laves des fenêtres de char, c’est rendu illégal à cause de Mike Harris (...) la ville de Québec ne veulent pas donner les permis, j’ai essayé de le faire en légalité, c’est pas parce que j’ai pas essayé de le faire, criss j’ai quasiment perdu 4 heures, j’suis allé au palais de justice ils m’ont faite promener d’un bord pis d’un autre, j’ai faite à peu près 15 salles (...) la maison des fous...(Frank, 24 ans)

Les jeunes revendiquent moins leurs droits à réaliser le squeegee que la nécessité si cette autorisation est acceptée, d’un contrôle disqualifiant tout individu qui ne

respecte pas les clients, les règles de service et les autres pratiquants, de même que les individus qui pratiquent pour un salaire d'appoint. En effet, les irrespectueux propagent une image négative du groupe à cause de leur manque de « conscience professionnelle ». La légalisation ne doit donc pas encourager la compétition avec les « crevettes » et doit exclure ceux qui ont une mauvaise conduite. Le squeegee est un travail pour les « crèves la faim », les autres sont des intrus qui volent les recettes et le travail. Le principal souci de ces jeunes se situe alors dans l'image que le groupe projette ; celle-ci étant essentielle pour stimuler la générosité des automobilistes.

...sauf que y'a d'autres affaires faut pas oublier y'à les crevettes comme on appelle, les p'tits punks, tu vas voir pleins d'punk c't'été là qui viennent de dieu sait où là des p'tits punk d'été de fin d'semaine de crevettes, ils vont toutes voler le marché, pis ils toute briser le marché, pis qui vont parler dans les journaux « ouais on fait d'l'argent pis toute le kit j'fais d'la (poudre ouais) j'me pète des hits pis l'anarchie barbaarr!! » pis que finalement ils crissent leur camp nous-autres on est dans la marde après l'hiver pis on crève la faim, pis y'en a qui veulent pas nous payer parce qu'ils se souviennent au début y'avait trop d'monde y'a des crevettes...(Randy, 27 ans)

...si ils légaliseraient y'aurait beaucoup d'monde peut-être que ça serait moins payant aussi à un moment donné, fait que j'suis pour et j'suis contre à quelque part, je l'sais pas... (Pam, 17 ans)

Le squeegee doit donc demeurer une pratique réservée à une catégorie de personnes : les « authentiques » squeegees sont des personnes dans le besoin et qui respectent une éthique du travail bien fait ainsi que les autres (pratiquants et automobilistes). En somme, selon eux, avant d'autoriser la pratique, une discrimination à l'intérieur du groupe est nécessaire afin d'améliorer la perception du groupe au complet. Il n'y a donc pas de cohésion à l'intérieur du groupe et pas non plus l'existence d'une communauté partageant une identité et des règles communes. Le regard social stigmatisant est donc aussi interne au groupe car il met en danger la pratique et les moyens de faire face au regard social de la société légitime.

Quelques jeunes proposent un contrôle des comportements au cas par cas afin de décerner les motivations et l'évolution personnelle, et d'évaluer l'honnêteté de chacun. Ces jeunes réclament en somme la présence d'un médiateur imposant des règles, un encadrement et le suivi.

...j'voudrais qu'ce soit toléré au moins, (...) qu'y'est justement du monde qui s'occupe plus de nous autres (...) tsé ça devrait être contrôlé (...) tsé la police elle arrive elle sait mettons que toi tu squeegees deux trois heures par jour pour ton strict minimum tsé, (...) pis euh, que tsé t'encourages pas le crime organisé, en tout cas tu fais ça correct t'es cool là avec les chars, tu vas pas leur sauter dessus, cracher, être violent, tsé, en tout cas, tsé y devrait plus tchecker chaque individu, tsé comment qu'elle est juste, (...) pourquoi qui font ça tsé... c'est y'en a qu'aurait pas l'droit d'en faire tsé, y'en a que tsé ils leur enlevraient le droit (...) j'suis sûr que si ils me regardraient aller, tsé si ils s'intéressaient à qu'est-ce que j'pense pis tout, tsé ils m'laisseraient en faire du squeegee tsé ils diraient « c'est moins pire que y'à une coupe d'années quand il vendait d'la drogue », au bin non quand j'faisais des hold-up avec mes chums, tsé ... (Matt, 19 ans)

Certains, sont même prêts à payer un permis ou un impôt pour ne plus subir le stress occasionné par la répression policière ainsi que les problèmes judiciaires associés. D'autres pensent que le contrôle de cette pratique est impossible et qu'en somme l'intérêt des politiciens ne réside pas dans la légalisation mais plutôt dans l'abolition de cette pratique, symbole de déviance juvénile et de pauvreté.

Bah tsé j'en fais, mais tsé j'fais attention pis toute là, mais tsé j'aimerais mieux ça qu'ce soit légal, parce que ça s'rait mieux perçu par le monde, pis euh, c'est ça, j'me sentirais moins stressé des fois là, à n'en faire... (Eric, 21 ans)

...mettons t'es squeegee tu fais une grosse moyenne faut qu'tu paies mettons le gouvernement euh, qu't'es une p'tite carte de 25 piasses par mois tsé, on paie nos impôts d'même tsé. (Matt, 19 ans)

Malgré la volonté des jeunes concernés, les débats actuels se situent davantage dans la perspective du bien-être collectif et du respect de l'ordre social plutôt que dans la perspective de leur redonner une citoyenneté. La répression massive qui est à

l'origine de la diminution du nombre de squeegees à Montréal est là pour le justifier (Bellot, 2001 : 232-233).

3.4.3 Perspectives d'avenir

3.4.3.1 Projets, rêves et idéaux

Les engagements qui parcourent les discours sont davantage tournés vers l'envie de sortir de la rue ou de sortir d'une situation de dépendance. Le monde conventionnel reste toujours une référence, et les tentatives ou la volonté de le réintégrer sont très souvent énoncés. Ils sont nombreux à mentionner qu'ils ne veulent pas faire carrière dans le squeegeeing, cette expérience demeure dans leur esprit une expérience transitoire qui doit être dépassée⁷².

...ouais c'est pas une vie ça m'tente pas d'être rendu à 40 ans faire encore du squeegee dans la rue, j'vais être magané pas mal j'pense... (Jimmy, 23 ans)

Sept jeunes sur onze disent avoir des projets qu'ils réaliseront dans un avenir proche. Trois d'entre eux font des projets qui à première vue ne leur permettront pas de modifier leurs conditions de vie ; deux jeunes prévoient d'entreprendre un voyage dans l'Ouest canadien, et le dernier veut retrouver sa copine internée dans un centre d'accueil. Le voyage et la recherche d'une personne aimée n'ont pas un rôle intégrateur en soi. Ils permettent de nouvelles expériences émancipatoires et socialisatrices demeurant en marge du monde conventionnel. Cependant, l'un des jeunes prétend que ce voyage est motivé par sa volonté de stopper sa consommation de drogue et donc d'améliorer ses conditions de vie. Il a déjà fait l'expérience et il sait que partir en auto-stop pour l'Ouest canadien à l'écart des grands centres urbains, joue le rôle d'un sevrage. Pour les quatre jeunes restants, leurs projets s'orientent

⁷² Seul un jeune très déprimé, désillusionné et très intoxiqué, prétend qu'il ne voudrait pas faire autre chose que le squeegee puisque c'est bien plus payant que n'importe quel travail selon lui. Sa dépendance toxique lui impose une dépendance à sa source de revenu et notamment au squeegee.

davantage vers la voie de l'intégration puisqu'ils ont décidé de reprendre ou de poursuivre leurs études. Trois d'entre eux comptent sur l'aide de l'aide sociale pour financer leurs études alors que la dernière qui est mineure, cherche un travail pour pouvoir continuer ses cours dans le programme aux adultes. Ce projet de retour à l'école, prévu dans un avenir relativement proche⁷³, va leur permettre d'endosser un statut valorisant celui d'étudiant et aussi de normaliser leur situation en empruntant une voie conventionnelle d'intégration.

Les raisons qui empêchent les quatre jeunes restants à formuler des projets à court terme, sont le manque de recul par rapport à leur situation présente ou la forte intoxication. En effet, Pitt et Tom sont dans la rue depuis seulement 2 mois et sont relativement jeunes. Pour l'instant, ils vivent au jour le jour, découvrant le monde de la rue et se découvrant eux-mêmes par son intermédiaire. Stéphanie elle, vient à peine de retomber dans la rue quand je la rencontre, elle est donc perturbée par ce brusque retour en arrière et reste désespérée. Quant à Manu, il est aveuglé par la drogue et ne vit présentement que pour ça.

Les projets à long terme que ces jeunes ont formulés et que l'on peut apparenter à des rêves ou des idéaux, s'orientent pour la majorité vers des voies conventionnelles. Le travail, la fondation d'une famille ou d'un couple et la domiciliation demeurent des références pour ces jeunes.

...mon rêve là vraiment mon rêve le plus cher ça serait d'avoir une p'tite maison là dans l'bois (...) c'est ça aller en campagne là avec ma p'tite famille, vraiment un grand lac là, avec mes chiens, mes vaches, mes poules (...) pis j'vivrais avec toute toute mes animaux pis vivrais la belle vie, j'ferais ma culture, mon jardin, mais j'partirai dans la journée en ville j'irai soigner quelques animaux, (rire) oh ça serait cool ça, tsé ça apporterait d'quoi aux animaux, pis en même temps moi ça m'apporterait d'quoi... (Pam, 17 ans)

⁷³ Au plus tard ils prévoient un retour à l'école en septembre. Lors de l'interview nous sommes à la session d'hiver.

Leurs idéaux viennent en somme, contrebalancer avec la situation chaotique et transitoire dans laquelle ils se trouvent. Paradoxalement, ces jeunes dont les expériences de vie s'éloignent bien souvent des normes sociétales, élaborent des projets très conformistes qui témoignent de leur recherche de stabilité, de bien-être, d'amour, d'harmonie, et surtout d'un statut et d'une identité socialement acceptables.

...j'aimerais à un moment donné, être clean pis pouvoir faire autre chose que squeageer même si j'fais moins d'argent ou moins être de moi-même, j'veux dire même si il faudrait que j'me lève de bonne heure le matin pis avoir un boss pis toute, pourvu que mes affaires soient réglées, être la conscience tranquille, être en forme pour aller travailler, comme devenir citoyen, ou avoir une femme à un moment donné pis une famille... (Randy, 27 ans)

Cependant malgré toute leur bonne volonté et des rêves très conformistes, ces jeunes éprouvent de grandes difficultés à faire le pas vers le monde conventionnel. L'impossibilité ou la difficulté à se sortir de la rue est parfois justifiée par la complexité de leur situation, qu'un regard extérieur ne peut saisir. Le besoin immédiat d'argent peut aussi expliquer le cercle vicieux de leur situation. En effet, dans un mode de survie, il est plutôt difficile de chercher du travail, un logement régulier, etc. quand ce sont les besoins primaires qui ne sont même pas satisfaits. Les espérances paraissent alors parfois lointaines et découragées à cause du contexte de crise qui remet à plus tard la démarche d'insertion.

...le monde qui m'traient comme un crotté ou comme euh, « ostie va travailler ! » tsé ou euh, ils voient tsé que j'essaie de faire de quoi, pis c'est pas facile pis toute, c'est sur j'devrais aller p't'être travailler mais j'ai pas d'étude tsé, pis faudrait que j'retourne à l'école pis c'est toute un processus, ils ont p't'être raison à quelque part sauf que aujourd'hui au moment où qu'on s'parle j'ai besoin de 20 piasses, j'ai faim, j'ai besoin d'manger (...) pis j'ai envie de cette argent là lô... (Randy, 27 ans)

Aussi, des projets liés à des carrières artistiques comme la musique, donnent peut d'espoir aux jeunes qu'ils se réalisent étant donné la difficulté à intégrer ce milieu.

Ces jeunes font partie de ceux qui ont l'espoir et la volonté de s'en sortir, mais ils n'ont aucun plan concret pour mettre en œuvre leur espérance.

...mon travail idéal c'est jouer de la musique, mais j'ai can't...ça paie pas beaucoup pour ça. (Tom, 16 ans)

...chanter pis toute, m'exprimer, moi j'adore chanter parce que j'm'exprime de même (...) mais ça réalisera pas, ça réalisera pas aussi pourquoi parce que là j'suis trop accroché à la dope, la dope tu perds le goût (...) aujourd'hui j'ai l'goût de chanter, j'veux faire ça...(son père était musicien) (Stéphanie, 23 ans).

De même, qu'il est difficile pour Frank de se projeter sur le long terme alors que son avenir se limite à deux années.

Moi non, j'peux pas en avoir, moi regarde mes projets d'avenir c'était d'avoir ma blonde, d'avoir mon enfant, je l'ai eu ça sauf moi j'sais que j'va crever, mes chums ils les ont leur ostie d'projets d'avenir sauf que moi j'sais que en d'dans de 2 ans j'suis mort, fait que passer deux ans j'peux pas faire de projets d'avenir, j'peux pas dire bon dans 5 ans j'va essayer de me pogner une job, par çï, par ça, moi pour le temps qui me reste j'aime aussi bin de vivre au jour le jour, je n'ai pas le choix,...(Frank, 24 ans)

Matt pense peut-être utiliser un jour son expérience personnelle et sa sociabilité pour les mettre au profit de jeunes en difficulté. Il témoigne donc d'une volonté d'insertion par le travail mais souhaite également conserver un lien avec le monde de la rue.

...j'suis sociable, j'aime ça, j'aime ça courir d'un bord pis d'l'autre rire, conter des jokes à toute le monde, par pur plaisir personnel, pis ça fait plaisir au monde en même temps tsé, mais à un moment donné j'suis sûr j'vais être travailleur de rue ou d'quoi d'même là (Matt, 19 ans)

En somme, la majorité des jeunes ont des rêves et des projets très conformistes, toutefois une minorité témoigne de la difficulté d'avoir des rêves qu'ils estiment irréalisables, et d'autant plus lorsque des tentatives d'insertion se sont conclues par un échec. Également, la forte consommation de drogues qui lie davantage les jeunes à leur environnement, ajoute une étape supplémentaire à surmonter : le sevrage.

3.4.3.2 La rue comme un amant difficile à quitter : les trajectoires d'enfermement dans la drogue

Vouloir sortir de la rue est une chose mais le réaliser en est une autre. L'idée de comparer la difficulté à quitter l'univers de la rue à la difficulté de quitter un amant de longue date, vient des paroles de Natasha, une jeune femme itinérante qui quête au centre-ville de Montréal. Ces paroles sont tirées de l'interview qu'elle a réalisé pour l'émission télévisée *Enjeux* du 5 mars 2002. À l'aide de cette comparaison Natasha fait référence à la commodité des habitudes ainsi qu'à la peur d'affronter « l'autre monde ».

...j'pense que c'est deux mondes différents tsé, mais que tranquillement ça peut s'approcher mais que t'as un choix à faire, tsé comme un choix à faire, la vie ou la mort, la rue ou la vie (...) c'est comme des fois, le choix il se fait mal ou des fois, on a de la misère à voir où on est dans le brouillard, ou quoi, mais le choix il est là... (Randy, 27 ans)

En effet, quitter le monde de la rue peut paraître difficile pour plusieurs raisons. L'espace de la rue peut donner un semblant d'ancrage au jeune qui a appris à se débrouiller seul dans cet univers. Ainsi, plus le jeune aura construit son mode de vie en rupture avec le monde conventionnel, plus la réintégration de celui-ci sera ardu. Dès lors, le monde conventionnel peut alors sembler plus hostile et plus compliqué pour ces jeunes. Aussi, la rue étant un espace d'expérimentation entre pairs, quitter la rue implique bien souvent l'isolement causé par la perte de son réseau social. Cet isolement est d'autant plus difficile à vivre lorsque les pairs ont pris la place d'une famille de substitut (« imaginaire familialiste » de Parazelli, 2000). Le passage du monde de la rue au monde conventionnel est donc marqué par une identité en crise qui doit re-localiser ses références et trouver d'autres personnes significatives sur lesquelles s'appuyer. On peut ajouter également, que si la sortie de la rue permet aux jeunes d'abandonner leur logique de survie, elle les confine toutefois bien souvent dans des conditions de pauvreté.

...à la longue tsé c'est que tu deviens attaché au monde, t'as tes clients, tsé tu sens que l'monde, bah que moi en tout cas là, le monde y m'appréciaient, tsé y voyaient des belles choses en moi tsé, y m'criaient pas à cause que j'faisais ça, j'ai jamais vraiment eu d'problèmes d'c'te côté là (...) tu viens que t'es attaché à ça, tu viens que c'est comme si tu t'piques une drogue, c'est débile mental, c'est..., en tout cas moi j'ai d'la misère à décrocher d'ça tsé, ça fait trois mois que là tsé, j'ai trouvé une p'tite job, j'ai un appartement, seule !, bah j'suis loin d'la ville là (Montréal), bah check là, j'étais supposé passer une journée (à Montréal) ça fait quatre jours qu'j'suis ici, j'suis toute mélangé, j'rentre pas travailler,...c'est l'enfer total,..., j'sais pas on dirait, (...) tu viens que c'est ta vie là, les humains là, toute c'est ta famille... (Stéphanie, 23 ans).

La difficulté du passage entre les deux mondes réside parfois dans la fascination du monde de la rue (comme espace d'émancipation) malgré son hostilité qui semble toutefois moins grande et moins pesante que l'hypocrisie (le jugement) du regard social que pose le monde « normal ».

...oui la rue c'est un milieu de fou là, j'me suis faite violé trois fois là depuis l'année passée tsé y m'es arrivé plein d'affaire, j'suis tombé malade, mais tsé toutes ces choses là, même si y'à eu des moments misérables là, même si, tsé j'veux dire tu grandis là dedans, (...) moi j'ai découvert qu'c'était plus que ça (Stéphanie, 23 ans).

Lorsque la consommation de drogues injectables vient s'ajouter à une logique de survie, l'expérience de rue du jeune prendra alors l'apparence d'un enfermement. Dans ces conditions, même si la sortie de la rue est souhaitée, elle sera bien souvent plus tardive (Bellot, 2001 : 252). L'expérience de rue perçue au départ de leur trajectoire comme un épisode, prend alors la forme d'un mode de vie contraignant. Comme le souligne Bellot (2001 : 256), les trajectoires d'enfermement se caractérisent par la réduction de l'espace d'appropriation, une vie de rue qui s'étale sur plusieurs années et le sentiment d'être prisonnier de cet espace qu'est la rue. L'enfermement correspond en fait à un manque d'opportunités nécessaires pour sortir de la rue, et témoigne d'une perte de pouvoir d'action du jeune sur sa propre vie.

...j'ai 23 ans j'ai fait une fois l'amour à jeun (...) Moi j'vis un jour à la fois. J'ai consacré ma vie à la dope, mon père était toxicomane aussi, j'ai jamais lâché c'te monde là... (Stéphanie, 23 ans).

La pratique du squeegee est dénuée de toute forme de dépendance hiérarchique comme on la retrouve dans la vente de drogues ou le proxénétisme pour la prostitution, cependant c'est parfois la consommation de drogue ou une dette d'argent qui peut imposer une dépendance au squeegee. De plus, la consommation de drogues peut interférer dans la relation aux clients et aux autres en général. Dans ces conditions l'objectif de la pratique du squeegee étant orienté uniquement vers le manque toxique à combler, rien ne doit alors contrarier ce projet.

...là j'suis à la merci de toute, de la police, du temps, de l'autre d'à côté qui vole mon spot, tsé quand plus avant quand j'étais malade sur l'smack c'était encore pire tsé que ça, moi j'suis malade pis lui too il est malade tsé c'est lui ou c'est moi, moi j'vais penser à moi lui il va penser à lui, on va s'battre là, tsé j'veux dire tu comprends,...(Randy, 27 ans)

En somme, l'enfermement causé par la dépendance aux drogues injectables fait défaut non seulement à leur volonté d'intégrité à l'égard des autres mais aussi à leur désir de liberté et de contrôle sur leur propre vie.

...c'est ma vie, j'ai le choix de prendre le contrôle, j'ai le choix de la diriger comme je l'entends, c'est ça. (Frank, 24 ans)

CONCLUSION

Avec l'arrivée de la pratique du squeegee dans les grands centres urbains nord-américains, on assiste à la naissance d'une nouvelle pratique urbaine lucrative qui vient s'ajouter à la quête, la prostitution, la vente de drogue, etc. À Montréal, cette nouvelle pratique permet aux jeunes exclus du système conventionnel de répondre, entre autres, à leurs besoins primaires. Cependant, tout ce qui distingue la pratique du squeegee des autres activités urbaines lucratives laisse présager que les jeunes qui l'adoptent ont quelque chose de particulier à exprimer. L'objectif de cette recherche était alors d'aller à la rencontre de ces jeunes afin de saisir quelle était la représentation qu'ils ont d'eux-mêmes à travers la pratique du squeegee qu'ils ont adopté, ainsi que de cerner le sens qu'ils lui attribuent.

Le phénomène du squeegeeing étant peu documenté et le point de vue de ces jeunes encore peu considéré, nous avons donc exploré des sujets voisins pouvant nous éclairer sur la situation de ces jeunes (avant leur arrivée dans la rue, et pendant leur expérience de rue). L'exploration des écrits concernant les questions de l'exclusion, de l'itinérance, du phénomène des jeunes de la rue, des différents « jobs » que permet la rue, ainsi que la recension des quelques écrits sur le squeegeeing, a donc permis d'encadrer et de mettre en contexte notre sujet. Ensuite le choix d'une démarche compréhensive de type qualitatif s'est imposé de façon évidente pour traiter des représentations de ces jeunes.

L'analyse des 11 entretiens a révélé, différents éléments concernant les circonstances de la rupture avec leur milieu familial. Ces dernières ont permis de mettre en évidence le lien existant entre le type de rupture et la tonalité de l'itinérance. Dès lors, nous avons pu constater que le parcours de ces jeunes était animé par une quête d'identité, de statut, d'intégrité et d'amour : quête qui traduit en somme le besoin d'être quelqu'un. Le milieu urbain est alors apparu pour ces jeunes comme étant le seul espace, la seule échappatoire où s'exercera cette quête. L'exploration du monde urbain et plus

spécifiquement les stratégies misent en œuvre pour satisfaire les besoins primaires, comme se nourrir et se loger, a montré que les jeunes avaient des rapports divers avec la rue, l'aide et les pairs, et que ces rapports respectaient leurs valeurs. En effet, malgré la logique de survie dans laquelle ils sont embarqués, rien n'est fait au hasard, toutes actions et comportements renvoient à leur philosophie de vie et à des valeurs qu'ils respectent. De façon générale, nous avons constaté que ces jeunes étaient guidés par une quête d'autonomie et de liberté afin de se distancer de la dépendance adulte, mais aussi d'une quête de soi, d'une place et d'une reconnaissance sociales.

Nous avons vu que le squeegeeing en tant que stratégie de survie se distingue des autres pratiques urbaines ce qui fait que les jeunes ne l'empruntent pas au même titre que n'importe quelle autre moyen de survie. La pratique du squeegee vient soit remplacer d'autres stratégies de survie plus discriminantes et plus risquées, soit elle s'impose dès le début de l'expérience de rue car elle répond aux valeurs de ces jeunes (liberté, autonomie, risque...). En plus de constituer une alternative aux activités immorales ou plus discriminantes, la pratique du squeegee permet aux jeunes d'avoir des contacts sociaux avec leurs pairs mais aussi avec les personnes intégrées. Elle favorise alors le développement d'habiletés telles que la sociabilité, la capacité de se fixer des objectifs, le rapport au client, etc. Le service rendu, l'effort, la discipline et l'éthique du travail bien fait, sont différentes caractéristiques encadrant le squeegeeing, et qui permettent aux jeunes de concevoir leur pratique comme un travail. Dès lors, la pratique du squeegee témoigne d'un effort de normalisation. De façon générale, nous avons pu constater que ces jeunes faisaient preuve d'initiative et de jugement, et que loin d'être en dehors du monde social, ils avaient une très bonne connaissance des mécanismes sociaux. Cette pratique renvoie alors à une adaptation qui démontre la capacité des jeunes à affronter leur situation de survie tout en adoptant des comportements normalisants. Cependant, le refus de toute reconnaissance sociale de la part de la collectivité, condamne ces jeunes à concevoir aussi leur pratique en termes de moyen de survie ou de dépannage, suivant la fréquence à laquelle ils pratiquent.

La pratique du squeegee est alors plus qu'un simple moyen de survie, plus qu'une pratique, elle correspond à un mode de pensée particulier (rapport au travail et à la société) dans un contexte contraignant (stigmatisation). Pourtant le squeegeeing ne constitue pas une communauté unie, chacun vit des expériences différentes et les jeunes ne se qualifient pas eux-mêmes de « squeegee ».

Les savoir-faire de cette pratique renvoient au modèle professionnel, c'est-à-dire à la maîtrise de l'activité (la sociabilité, service à la clientèle, rapidité, efficacité, précision...). Par ces caractéristiques, cette activité se pose comme le miroir dans lequel se reflète la position de ces jeunes face au monde du travail, à autrui et au monde qui les entourent. Cette activité peut prendre la forme d'une revendication, d'une dénonciation du système actuel qui dénature les rapports humains et relie donc cette activité au contexte sociétal actuel dans lequel elle prend sens. En somme, la pratique du squeegee n'a de sens que dans le contexte sociétal qui est le nôtre (contexte urbain et société de masse).

Malgré le sens que les jeunes donnent à cette activité, ce qu'elle leur apporte de positif, et l'effort de normalisation qu'elle suppose, il est difficile de savoir si la pratique du squeegee peut favoriser l'insertion sociale de ces jeunes : grâce au développement d'habiletés professionnelles susceptibles d'aider ces jeunes à s'insérer sur le marché du travail et aux similarités entre le squeegeeing et le travail conventionnel ; ou, si, au contraire, les caractéristiques du squeegee telles que la liberté, l'absence d'autorité et d'horaires fixes tendraient plutôt à éloigner les jeunes de l'insertion sociale et du monde professionnel qui ne peut leur garantir autant d'avantages dans le travail salarié. Cependant, l'objectif de la pratique du squeegee en tant que telle, n'est pas d'intégrer ou de distancer les jeunes de la norme, mais bien de les maintenir dans une mode de survie qui leur permet de conserver une identité supportable, malgré tout tiraillée entre la normalité et la déviance.

À travers la pratique du squeegee, les jeunes ont donc tenté d'établir un dialogue entre eux et la société.

Le travailleur informel est l'idéal type du travailleur aliéné dans un contexte d'ébranlement du salariat. (...) le travailleur informel dialogue avec le monde du salariat et l'Etat. (Charest, 2000 : 81)

Les jeunes dévoilent ainsi leur volonté de normalisation, leur vision de la société, leur position face au travail conventionnel et leur volonté de reconnaissance sociale afin d'obtenir une place valorisante dans la société.

Cependant à cause de la méfiance, de la peur de l'inhabituel et du mal-connu, la société réplique par la sanction. Dès lors, malgré le témoignage d'une volonté d'intégration de la part des jeunes, nous avons constaté que la distance sociale entre eux et la société augmente à cause des méthodes coercitives qui les criminalisent et les éloignent des dispositifs d'insertion sociale, réduisant ainsi leur marge de manœuvre, leur résistance (résilience) et leur détermination.

Dans une société qui, soit disant, valorise l'initiative, le dialogue et la jeunesse, il est plutôt alarmant de constater qu'en somme on tente plutôt de faire taire (d'exclure) les jeunes qui n'empruntent pas les parcours conventionnels d'intégration. Leurs pratiques marginales et notamment le squeegeeing indiquent pourtant, la nécessité de considérer d'une part les modes d'inscription sociale alternatifs et d'autre part qu'on puisse « se construire de manière novatrice » (Bellot, 2001 : 62).

... j'ai choisi ça parce que, j'ai choisi ça par rapport au fait que... j'me sens,... trop correct pour aller voler quelqu'un, pis un autre sens (...) j'travaille pour l'argent tant qu'à quêter, au moins j'essaie de donner du meilleur de moi-même pour ça, pis d'un autre sens j'me sens comme, j'sais pas comment dire ça, comme j'suis mon propre boss, j'ai mes heures, j'ai mes affaires, y'à personne qui m'dit d'quoi faire c'est un peu ça...(Randy, 27 ans)

GUIDE D'ENTRETIEN⁷⁴

A- Passé, parcours personnel :

- **Est-ce que tu peux me raconter comment tu t'es retrouvé dans la rue à faire du squeegee ?**
- **Pourquoi tu fais du squeegee ?**
- Ca fait combien de temps que tu fais du squeegee ?
- Est-ce que tu as déjà fait d'autres choses que le squeegee depuis que tu es dans la rue ?

B- Rapport à la pratique versus travail conventionnel :

- **Comment se passent tes journées ?**
- **Et comment ça se passe quand tu squeegees (même endroit, même heure, en groupe, existence de règles...)?**
- Est-ce que tu squeegees régulièrement (tous les jours) ou seulement de temps en temps ?
- Combien de temps tu squeegees en général par jour ?
- À quoi te sert l'argent que tu gagnes en faisant du squeegee ?
- Est-ce que tu as d'autres ressources ?
- Où est-ce que tu dors, manges... ?
- **Est-ce que tu considères le squeegee comme un travail ? Pourquoi ?**
- C'est quoi le travail pour toi (définition) ? Qu'est-ce que ça représente pour toi de squeegeer ?
- Est-ce que tu as déjà travaillé ? Quelles sont tes autres expériences de travail ?
- Quels sont pour toi les avantages et les inconvénients du squeegee ?

⁷⁴ Les questions indiquées en gras correspondent aux questions posées systématiquement à toutes les interviews. Les autres questions ont été posées comme relance lorsque l'interviewé ne donnait pas toutes les réponses escomptées.

- Est-ce que les particularités du squeegee correspondent à tes idées (pas de patron, pas d'horaire...) ? Pourquoi ?
- Est-ce que tu as des projets de travail autre que le squeegee ?

C- Rapport aux autres et à la société :

- **Est-ce que quand tu squeegees tu te sens plus proche des marginaux et du monde de la rue ou, est-ce que tu te considères plus proche de la norme ? Pourquoi ?**
- Comment les autres te perçoivent-ils (automobilistes, passants, monde de la rue, police, parents, intervenants sociaux) ?
- Comment tu voudrais qu'ils te perçoivent ?
- Qu'est-ce que tu as appris sur toi-même et sur les autres en faisant du squeegee ?

D- Projection, ambition :

- **Est-ce que tu voudrais que le squeegee devienne légal pour être reconnu comme un véritable travail ? pourquoi ?**
- Est-ce que tu considères l'illégalité de la pratique du squeegee comme un problème ? Pourquoi ?
- Est-ce que l'illégalité est un moyen de montrer ton mécontentement face à la société (contestation envers la société) et ton refus de rentrer dans le système ?
- Est-ce que ta situation te convient ?
- Est-ce que les raisons qui t'ont poussé à squeegeer au début sont les mêmes qui te motives à continuer aujourd'hui ?
- Si tu avais le choix de faire autre chose pour subvenir à tes besoins, qu'est-ce que tu ferais ?
- **Quels sont tes projets d'avenir à court et à long terme ?**
- Qu'est-ce qui te manque pour être heureux(se) ?

BIBLIOGRAPHIE

Actes de colloque Plus que Possible, 22-23-24 novembre 1985. 1986. *Le travail et le non-travail*, ROCjmm, 104p.

Aranguiz, Marcela et Jean-Marie Fecteau. 1998. « Le problème de la pauvreté extrême et de l'errance à Montréal depuis la fin du XIX siècle », in *Nouvelles Pratiques Sociales*, Vol 11, n°1, pp. 83-98.

Beauchemin, Sylvie. 1996. « Nommer et comprendre l'itinérance des jeunes : une recension des écrits », in *Cahiers de recherche sociologique*, n°27, pp. 99-120.

Becker, Howard S. 1963. *Outsiders ; Etudes de la sociologie de la déviance*, éd Métailié, 247p.

Bellot, Céline. 2001. *Le monde social de la rue : Expériences des jeunes et pratiques d'intervention à Montréal*. Thèse de doctorat en criminologie, Montréal, Université de Montréal, 291p.

Bellot, Céline et Marie-Marthe Cousineau. 1998. « Des pratiques controversées : la rencontre entre agents de surveillance et itinérants dans le métro », in *Nouvelles Pratiques Sociales*, Vol 11, n°1, pp. 25-41.

Boisvert, Dominique, René Charest, Jean Gagné, Serge Côté, Jacques L. Boucher. 1997. « L'itinérance des jeunes », in *Relations*, n°627, janv-fevr, pp. 7-18.

Bordreuil, J.Samuel. 1992. « Hommes à la rue aux Etats-Unis », In *Annales de la recherche urbaine*, 57-58, pp. 135-146.

Bujold, Marie-Yolande. 2001. *Squeegee : rite de passage ou partage de l'espace urbain*. Montréal. Spectre de rue. Ministère de la justice. Canada, 84p.

Campeau, Paule. 2000. « La place des facteurs structurels dans la production de l'itinérance ». In *L'errance urbaine*, CRI, pp. 49-69.

Castel, Robert. 1991. « De l'indigence à l'exclusion » in Jacques Donzelot *Face à l'exclusion. Le Modèle français*, Paris, Editions Esprits, pp 137-168.

Castel, Robert. 1996. « Les marginaux dans l'histoire », in Serge Paugam *L'exclusion : l'état des savoirs*, Paris, Editions La Découverte, pp 32-42.

- Charest, René. 2000. « Travail et non-travail : intervention sur la nouvelle fracture sociale », In *L'errance urbaine*, CRI, pp. 71-82.
- Cormier, Dollard et Jean-Pierre Rochon. 1988. « L'errance, la toxicomanie et l'estime de soi chez les jeunes », in *Revue québécoise de psychologie*, vol.9, n°1, pp. 111-121.
- Côté, Margueritte-Michelle. 1989. « Fuite et stratégies de survie des jeunes de la rue à Montréal », in *Santé Mentale au Québec*, 14, n°2, pp. 150-157.
- Côté, Margueritte-Michelle. 1993. *Les jeunes de la rue*, édition Liber, 2^{ème} édition, Montréal, 180p.
- Courville, Valérie. 1998. *La pratique du squeegeeing chez les jeunes marginaux*, SPCUM, 20p.
- Crago, Anne-Louise. Oct.1998. *Squeegee*, Rapport soumis à la ville de Montréal, 41p.
- De Bruynes, P. et autres. 1974. « Les cadres de références », in *Dynamique de la recherche*, PUF, pp. 127-150.
- Denis, Véronique. 2000. *La pratique du squeegee à Montréal : expériences et perceptions des jeunes impliqués*. Mémoire de Maîtrise en criminologie, Montréal, Université de Montréal, 126p.
- Dubar, Claude. 1996. « Socialisation et processus », in Serge Paugam, *L'exclusion : l'état des savoirs*, Editions La Découverte, Paris, pp. 111-120.
- Dorais, Michel. 1993. « Diversité et créativité en recherche qualitative », in *Recherche et pensée critique*, Vol 42, n° 2, Service Social, pp. 7-27.
- Elias Norbert. 1991. *La société des individus*, Paris, 301 p.
- Fassin, Didier. 1996. « Exclusion, underclass, marginalidad. Figures contemporaines de la pauvreté urbaine en France, aux Etats-Unis et en Amérique Latine », in *Revue française de sociologie*, vol. 37, n°1, pp.37-75.
- Foisy, Colette. Dec. 1999. *Le squeegeeing au centre-ville de Montréal : Perceptions et réalité*, Service des sports et des loisirs et du développement social de la ville de Montréal et Spectre de Rue, 101p.
- Fortier, Jean et Shirley Roy. 1996. « Les jeunes de la rue et l'intervention : quelques repères théoriques », in *Cahiers de recherche sociologique*, n°27, pp. 127-145.

Fournier, Louise et Céline Mercier. 1996. *L'itinérance selon la documentation scientifique : recension des écrits*, Centre de recherche Philippe Pinel, Montréal, 186p.

Gagné, Jean. 1996. « Yes, I can débrouille.: Propos de jeunes itinérants sur la débrouillardise », in *Cahiers de recherche sociologique*, n°27, pp. 63-71.

Gagné, Jean et Henri Dorvil. 1988. « L'itinérance : Le regard sociologique », in *Revue québécoise de psychologie*, vol.9, n°1, pp. 62-77.

Gauthier, Madeleine. Aut. 1994. « Entre l'excentricité et l'exclusion : les marges comme révélateur de la société », in *Sociologie et société, Québec fin de siècle*, Vol XXVI, n°2, pp. 177-188.

Gauthier, Madeleine. 1993. « Le poids des mots...en parlant de la jeunesse », in *Nouvelles Pratiques Sociales*, 6 (2), pp.19-31.

Grell, Paul. 1985. *Etudes du chômage et de ses conséquences : catégories sociales touchées par le non-travail. Histoires de vie et modes de débrouillardises*, Groupe d'analyse des politiques sociales, Université de Montréal, 440p.

Guilbert, Lucille. 1990. « Les images du quêteux : trois modèles de sociabilité », in Roger Levasseur, *De la sociabilité. Spécificité et mutations*, Montréal, Boréal, pp. 73-92.

Houle, Marc-André.1995. *TNT: un dossier explosif les valeurs et les pratiques des jeunes face au travail et au non-travail*, Regroupement des organismes communautaires jeunesse du Montréal métropolitain, 63p.

Houle, Marc-André. 2000. *Crise du travail et transformation de la société à partir d'un étude d'auteurs : (Robert Castel, André Gorz, Rolande Pinard)*, Mémoire de maîtrise en sociologie, Montréal, Université du Québec à Montréal, 97p.

Laberge, Danielle et Shirley Roy. 1994. « Interroger l'itinérance : stratégies et débats de recherche », In *Cahiers de recherche sociologique*, n°22, pp. 93-112.

Laberge, Danielle, Mario Poirier et René Charest. 1998. « Un étranger dans la cité : la présence de l'itinérant et la représentation de l'itinérance », in *Nouvelles Pratiques Sociales*, Vol 11, n°1, pp. 19-24.

Laberge, Danielle, Daphné Morin, Shirley Roy et Marielle Rozier. 2000. Capacité d'agir sur sa vie et inflexion des lignes bibliographiques : le point de vue des femmes itinérantes, in *Santé mentale au Québec*, XXV, n°2, pp. 21-39.

- Laberge, Danielle. 2000. « Introduction », in *L'errance urbaine*, CRI, pp. 1-7.
- Lamontagne, Yves, Yvette Garceau-Durand, Suzanne Blais, Robert Elie et Isabelle Lasvergnas. 1987. *La jeunesse québécoise et le phénomène des sans-abris*, éd Les Presses de l'Université du Québec, 77p.
- Malavoy, Sophie. mai-juin 1997. « Des jeunes avec la rue pour tout bagage social », in *Interface*, 18, n°3, pp. 14-15.
- Mercier, Céline. 1993. *Toxicomanie et itinérance : recension des écrits*, RISQ, Montréal, 38p.
- Padieu, R., F. Beauge, M. Choquel, R. Molimard, Ph. Parquet, L. Stinus. 1997. *Dépendance et conduites de consommation*, INSERM, Paris, 243p.
- Pineau, Claude. 1985. « Les attitudes face au travail : une analyse en termes d'âge et de génération », in Denis Kessler et André Masson, *Cycles de vies et générations*.
- Parazelli, Michel. nov 1987. *Si vous avez attrapé des tiques...*, ROCjmm, 64p.
- Parazelli, Michel. Avril 1997. *Pratique de « socialisation marginalisée » et espace urbain : le cas des jeunes à Montréal*. Thèse doctorale en études urbaines, Université du Québec à Montréal, 539p.
- Parazelli, Michel. 1998. « La fiction généalogique des jeunes de la rue : le mythe de l'autonomie naturelle », In *Possibles*, vol 22, n°1, pp. 25-42.
- Parazelli, Michel. 2000. « L'imaginaire familialiste et l'intervention sociale auprès des jeunes de la rue : une piste d'intervention collective à Montréal », In *Santé mentale au Québec*, XXV, n°2, pp. 40-66.
- Pichon, Pascale. 1992. « La manche, une activité routinière », in *Annales de la recherche urbaine*, 57-58, pp.147-157.
- Poirier Mario, Véronique Lussier, Robert Letendre, Pierre Michaud, Monique Morval, Sophie Gilbert et Annie Pelletier. janv 1999. *Relations et représentations interpersonnelles de jeunes adultes itinérants : au delà de la contrainte de la rupture, la contrainte des liens*, Montréal, GRIJA, 179p.
- Pryen, Stéphanie. 1999. *Stigmate et métier : une approche sociologique de la prostitution de rue*, PUR, Rennes, 231p.

Protocole interministériel en regard du phénomène de l'itinérance au Québec. 1992. in Richard Mc Ginnis, *Violence et déviance à Montréal*, Montréal, Liber, 1993, pp. 54-59.

Quivy, R. et autres. 1988. « Les trois temps d'une problématique », in *Manuel de recherche en sciences sociales*, Dunod, p 90-98.

René, J-F. 1993. « Les jeunes et le rapport au travail : le point sur la littérature sociologique », in *Nouvelles Pratiques Sociales*, 6 (2), p 43-54.

ROCjmm. Avril 1989. *Les réalités des jeunes : banalisation et coercition*, Document de réflexion présenté au conseil permanent de la jeunesse, 14p.

Rosanvallon P. 1995. *La nouvelle question sociale*, Le Seuil, 222p.

Simard, Pierre. 1990. « Les itinérants de Montréal », in *Service social*, 39, n°2, pp. 59-75.

Shnapper, Dominique. 1996. « Intégration et exclusion dans les sociétés modernes », in Serge Paugam, *L'exclusion : l'état des savoirs*, Editions La Découverte, Paris, pp. 23-31.

Thomas Ghyslaine. 2000. « Vie itinérante et réglementation des espaces publics », in *L'errance urbaine*, CRI, pp. 291-311.

Vanbremeersch, Marie. 1998. *Les squeegees de Montréal*. Mémoire de maîtrise en sociologie, Paris XIII, 111p.

Williams, Terry. 1990. *Cocaïne Kids : un ethnologue chez les dealers adolescents*, Gallimard, 220p.

Documents audio-visuels :

Barbeau, Manon. 1999. *L'armée de l'ombre*, ONF.

Cazabon, Andrée. 1999. *Enfer et contre tous*, ONF, (75 min).

Cross, Daniel. 2001. *SPIT: Squeegee Punks In Traffic*, (77 min), Canada.

Poirier Anne-Claire. 1997. *Tu as crié « Let me go »*, ONF, (98 min).

Van Bradant, Sylvie. 1997. *Seul dans mon putain d'univers*, ONF/ Rapide Blanc, (84 min).